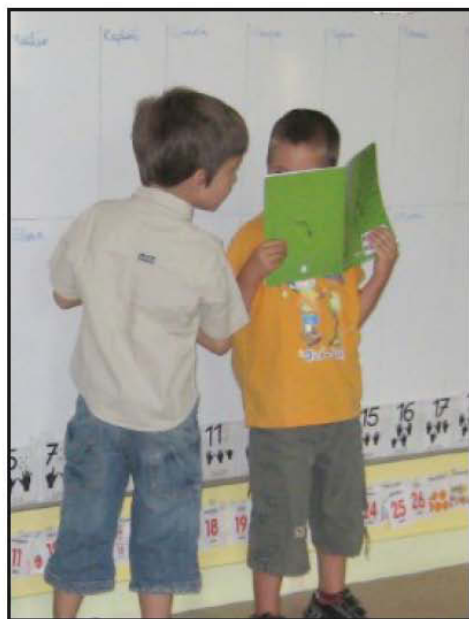


Isabelle Robin et AVPI-Fernand Oury

LA PÉDAGOGIE INSTITUTIONNELLE EN MATERNELLE

Un peu, beaucoup, très beaucoup...



CHAMP SOCIAL
ÉDITIONS

La pédagogie institutionnelle

à l'école maternelle

Un peu, beaucoup, très beaucoup ...

Isabelle Robin et AVPI - Fernand Oury

Matrice

Aux compagnons de la pédagogie institutionnelle
passés, présents, futurs.

I.R.

Préface

Depuis 1967, date de la parution du livre *Vers une Pédagogie Institutionnelle*, pédagogie créée et écrite par Fernand Oury et Aïda Vasquez, de nombreux livres ont relaté et théorisé (nous parlons de praxis) le travail fait dans des classes élémentaires. Aucun livre à ce jour concernant l'école maternelle.

Or, il se trouve qu'une institutrice, Isabelle Robin, ayant organisé et fait vivre avec des enfants de niveau élémentaire des classes coopératives institutionnalisées, ayant vu ces enfants évoluer psychologiquement, prendre en charge leur vie d'écolier et apprendre mieux qu'ailleurs, a eu envie de tenter l'expérience en maternelle et de prendre des notes.

Le pari semblait osé.

– Qu'était-il possible de faire avec des enfants non entrés dans la période de latence et plus encore, avec des enfants de deux ans et demi, des bébés, dont beaucoup ne peuvent encore répondre à une question personnelle que par "ma maman..." ?

– Quelle valeur, quel sens pouvait avoir une pédagogie dans laquelle le groupe, et donc la prise en compte de l'autre, est un passage obligé, dans laquelle les échanges verbaux qui permettent l'organisation du travail, le travail en petit groupes, l'accueil ou l'énonciation des critiques positives ou négatives et le règlement des conflits sont nécessaires, incontournables ?

Entre le moment où il y a eu chez elle le désir de se lancer, sa première nomination en maternelle, ses années de travail, de tâtonnements, d'aménagement de la pédagogie institutionnelle dans les différentes sections et la mise au point collective de ses textes

par l'Association VPI-Fernand Oury, plusieurs années se sont écoulées. Ecrire un livre n'est pas simple mais notre travail a toujours été parsemé de sourires, de rires et même d'attendrissement devant les réparties, les façons d'être des enfants.

De la Très Petite Section (TPS) à la Grande Section (GS), vous allez pouvoir suivre, accompagner des enfants et plus particulièrement Mathias de la PS à la GS (monographie du chapitre 2) et Amélie de la Moyenne Section au Cours Préparatoire (monographie du chapitre 7) et voir comment chacun à sa façon, va entrer et trouver sa place dans ce milieu riche d'occasions d'investissement, dans cet environnement qui pense et qui donne à penser.

En ce qui me concerne, après avoir lu et relu le livre, c'est la façon dont les très petits et les petits enfants ont utilisé les lieux de parole (quoi de neuf et conseil) qui m'a le plus touchée. Puisque le groupe et Isabelle Robin en particulier m'ont confié la lourde tâche et fait l'honneur d'ouvrir ce livre, c'est ce qui s'est passé dans ces lieux que j'ai envie d'approfondir.

C'est la fin de la première semaine de PS et la journée de classe commence par un quoi de neuf. Ce lieu de parole (celui des histoires vraies) fonctionne déjà depuis quelques jours. Quelques enfants l'ont déjà éprouvé comme un lieu de sécurité, ressenti comme un lieu où ce qu'ils ont à dire, si important pour eux – sinon pourquoi voudraient-ils parler ? – va être accueilli, entendu.

Manon, une petite fille de trois ans, se lance :

« Ma maman a un collier. »

Elle dit sa préoccupation – Ma maman – et la maîtresse en posant une question sur le collier rend la maman plus présente, plus vivante.

Ce moment d'échange si court et, à mon sens, si important permet à cette enfant d'être vraiment là, plus forte, et de poser, quelques minutes après, une question à Martine. Celle-ci, bien que silencieuse au moment de la prise de parole de Manon, a entendu et s'est approprié le "Ma maman a un collier." Elle peut dire, elle aussi, ce qui occupe son esprit. Elle est alors questionnée par

Manon qui, identifiée à la maîtresse, reprend la question que cette dernière lui a posée.

Il n'y a plus du "une toute seule" avec sa préoccupation mais déjà du trois et , vous le verrez, du quatre...

Réfléchissons.

Même si ce n'était pas cela qu'ils voulaient dire quand ils se sont inscrits (à ce moment-là, savaient-ils vraiment de quoi ils avaient envie de parler ?), chaque enfant qui a demandé la parole va dire ce qui lui tient à cœur – Ma maman..., Mon papa...–

Paroles qui, à n'en pas douter, doivent aussi faire écho chez les autres enfants assis dans le cercle et pour la plupart silencieux.

Manon a parlé pour elle (en ce début d'année et étant donné son âge, les autres existent-ils vraiment ?) et même si ce n'est que pour être repris par une autre enfant qui parle aussi pour elle, elle a été entendue. La maîtresse lui a posé une question. Elle en pose à d'autres qui se mettent à exister et qui, à leur tour, poseront aussi des questions. Dans ce lieu de sécurité où la présidente de séance est garante de la Loi – L'interdit du meurtre –, elle a pu exprimer à haute voix son expérience intérieure de séparation. C'est une certaine conscience de soi qu'elle exprime et ce faisant, elle la revit une deuxième fois (pour elle) d'une autre façon qui la fait grandir. De plus sans le savoir, elle la transmet et permet à Martine, Alain et Héloïse de se dire et de dire aux autres cette difficulté qui est aussi la leur.

Ebauche de communication ? Ils ne sont plus seuls. Ils sont déjà, avec la préoccupation qui les rapproche, une esquisse de groupe même si on est encore très près du "tas".

Nous sommes bien loin du pulsionnel où les cris, les jets et les bris d'objets disent la même difficulté et n'avancent en rien ni l'enfant ni la classe.

Ce quoi de neuf en TPS et PS permet à ces petits enfants qui, pour certains, viennent de quitter le milieu familial pour la première fois, de se penser et de rencontrer l'autre en se disant. N'est-ce pas là, le démarrage pour certains, la continuation pour d'autres d'une conscience réflexive ? Dans le même temps, ils découvrent et entrent dans un univers de la communication non corporelle, plus distanciée : social.

Avec l'ébauche du conseil (chapitre 1), toujours à partir d'un vécu personnel et combien égocentrique, le petit continue de découvrir que l'autre existe et que gérer ensemble le bien commun permet à chacun d'avoir une place reconnue par tous.

Par exemple, Julie qui a eu le métier des poupées pense qu'il n'y a qu'elle qui a le droit de jouer avec. Mais au coin des poupées, les camarades ne sont pas du tout d'accord. Le métier ne lui donne pas l'exclusivité de l'objet : il va falloir partager. En revanche, il lui donne une fonction adaptée à ses capacités (leur rangement) qu'elle doit bien accomplir et qui doit être respectée par tous.

Au fil de l'année, le conseil de coopérative va évoluer. Les "conseils sauvages", comme les appelle Isabelle Robin, vont disparaître et il ne restera plus que les deux conseils qui scanderont chaque semaine.

Je signale, quand même, qu'au cours du travail de mise au point de ses textes, Isabelle Robin nous a dit que le conseil de coopérative pour les TPS et PS n'était pertinent que s'il se déroulait dans des classes à plusieurs sections (TPS-PS-MS- avec des GS, c'est encore mieux) où, les plus décentrés par rapport à eux-mêmes et se trouvant vraiment en relation avec les autres, sont sensibles à ce qui se passe dans la classe et peuvent l'apporter au conseil afin que dans ce lieu reconnu, puisse advenir une inscription ou une solution au problème. Les petits sont là. Ils écoutent ou pas. En tout cas, ils n'empêchent pas les autres de travailler. Petit à petit, ils vont s'ouvrir à ce qui se dit, imiter les grands et finir par prendre la parole en leur nom.

Dans ce lieu-conseil, "la clé de voûte des institutions, l'œil, le cerveau, le rein, le cœur du groupe" disait Fernand Oury, chacun a une place. La Loi et les règles de vie font la loi à tous, même à la maîtresse. Dans cette classe, accueillante et qui tient, on ne peut pas faire n'importe quoi.

Si je suis "petit dans ma tête", je peux piailler, trépigner, casser du matériel, dire NON, mais j'aurai à en rendre compte au conseil, qui pourra sans doute comprendre mais certainement pas excuser si je ne fais pas amende honorable ou à minima, ne paie pas

ma dette. Il y a là une butée inébranlable. Je ne peux pas faire ce que je veux sous prétexte que c'est mon bon plaisir.

Alors, je dis : « Oui, ces classes coopératives institutionnalisées

– où l'enseignant est garant d'une loi à laquelle il est lui même soumis

– où l'enfant après avoir été un *parmi* d'autres, va devenir un *avec* les autres grâce au travail coopératif et aux relations multiples qu'il sous-tend et grâce à l'organisation et à la multiplicité des possibles qui permettent d'accrocher une bribe de désir, de se lancer puis de se mettre au travail

sont aussi une réponse pour des enfants qui ne sont pas encore complètement sortis du pulsionnel et qui ont à découvrir l'autre et la chance d'un vécu de groupe pour leur devenir humain car si, vivre "un, séparé", ce n'est déjà pas rien, vivre avec les autres, c'est vraiment vivre. »

Allez-y ! Entrez dans les classes d'Isabelle Robin.

Suivez comment l'attention au monde propre à chaque enfant se met en marche et comment elle doit être soutenue.

Suivez comment l'adulte responsable (Je pourrais dire les adultes : cf l'ATSEM chapitre 3) qui participe avec ses mains, ses savoirs, sa parole, sa présence a une place singulière qui le rend pleinement humain et doit entreprendre une formation spécifique pour aider l'enfant dans son développement et ses apprentissages dans une classe maternelle, coopérative et institutionnalisée.

Bonne lecture,

Catherine POCHET

Institutrice, maître formateur, rééducatrice en réseau, auteure¹

Péone, juillet 2011

¹ *Qui c'est l'conseil !*, éd. Matrice, 1979

« *L'année dernière, j'étais mort* », signé Miloud, éd. Matrice, 1986

Introduction

J'enseigne depuis trente ans. Je pratique la pédagogie institutionnelle depuis vingt-quatre ans. J'ai découvert cette pédagogie dans la classe d'Annick Le Bricquair, une institutrice chez qui je fus envoyée comme remplaçante. Elle revenait d'un stage² de pédagogie institutionnelle et partait, à son grand regret, en formation à l'Ecole Normale³ pendant six semaines. Elle n'avait qu'une hâte : revenir dans sa classe et mettre en pratique ce qu'elle avait appris pendant ce stage d'été. Elle venait le samedi et c'est ainsi que j'ai pu la voir faire la classe. Cette façon de travailler m'a tout de suite intéressée.

Annick m'a invitée à participer à un petit groupe d'instituteurs qui se réunissaient le soir ou le mercredi pour parler de leur classe. La première réunion, dès septembre, se déroulait dans la classe unique de Françoise Thébaudin au fin fond de la Brière⁴. En passant le seuil de sa classe, j'ai su. J'ai su que je voulais enseigner comme ÇA. J'ai d'abord vu sur le mur du fond une immense fresque représentant un paysage de montagne, fait avec des collages et des peintures d'enfants. Puis j'ai vu les autres murs avec des tableaux à double entrée : je lisais les noms des élèves, des compétences, il y avait des couleurs ou des croix en face des noms. Je sentais de l'organisation, de la structure. J'écarquillais les yeux devant une immense lettre signée "les correspondants". Je m'approchais de "lettres" dans des "boîtes". Je dis maintenant des caractères dans

² Actuellement, l'Association Vers la Pédagogie Institutionnelle organise tous les deux ans un stage de formation de huit jours pour les professeurs d'école au début du mois de juillet. Vous pouvez trouver tous les renseignements sur le stage sur le site internet d'AVPI : www.avpi-fernand-oury.fr

³ Ancêtre de feu les IUFM.

⁴ Un marais près de Saint-Nazaire (44).

des casses. Au dessus des casses étaient affichés des textes imprimés sous le titre "Notre journal". Il y avait aussi une table d'exposition avec des pièces de monnaie étrangère, des pierres, un peigne, une recette de cuisine, des marrons, un os de seiche, ... Je sentais la vie. J'étais surexcitée. Mais comment faisait-elle ?

La réunion a commencé. Je ne comprenais pas grand chose, il n'y avait pas de réponses stéréotypées : j'entendais des mots "quoi de neuf", "conseil", "équipes", "ceintures", "monnaie", ... qui recouvraient, je le sentais bien, une réalité dans la classe. Je me rappellerai toute ma vie ce sentiment de frustration à la fin, j'en pleurais. Elle ne m'avait pas tout dit et j'étais incapable de faire comme elle. J'avais juste retenu que pour faire un journal, il fallait que les élèves écrivent des textes. Elle avait dit des textes libres. Ça voulait dire quoi exactement ? Sans sujet ? Que les enfants écrivent quand ils se sentent libres ? Et dire que la prochaine réunion n'était que dans un mois !

L'été suivant, j'ai fait, moi aussi, LE stage. J'y ai rencontré des instituteurs, des Maîtres que j'admirais immédiatement. Parmi eux, Fernand Oury, Catherine Pochet, René Laffitte. J'ai entendu Fernand Oury lire Luigi⁵. C'était un Maître mais aussi un "homme ordinaire" (comme il aimait à le dire de lui), capable de témoigner de ses difficultés. Avec Catherine Pochet, j'ai découvert que même l'inconscient de la maîtresse était dans la classe. Avec René Laffitte, j'ai appris que les "ça va pas de soi " étaient fondamentaux.

Dès la rentrée suivante, je mis toutes les institutions et les techniques Freinet en place. Les réunions du groupe me permettaient de parler de mon démarrage, de mes tâtonnements, d'écouter les autres parler de leur classe. Je n'étais pas toute seule.

J'ai fait plusieurs stages. Quand ma classe a "tourné", j'ai commencé à écrire, un autre pas pour comprendre ce qui s'y passait. Je fus accueillie au sein d'AVPI en 1995 et y retrouvai Marguerite Bialas, Patrice Buxéda, Ludovic Cadeau, Mireille Laffitte, René Laffitte, Catherine Pochet, Brigitte Vicario. Je continue d'apprendre, mais depuis cette date, je transmets aussi à d'autres instituteurs ce que l'on m'a transmis, ce que j'ai appris. C'est ma manière de dire merci, de continuer le parcours de la pédagogie institutionnelle.

⁵ À lire dans *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle*.

J'ai longtemps enseigné en primaire. Depuis 1996, j'enseigne en maternelle où j'essaie d'aménager la pédagogie institutionnelle pour des petits élèves. C'est de ce travail et de la quotidienneté de la classe dont je vais vous parler dans ce livre. Les histoires que je raconte sont extraites de plusieurs classes. J'aurais pu écrire ce livre chronologiquement en suivant mon parcours en maternelle avec ses évolutions. Avec AVPI, nous avons choisi de regrouper les textes selon les étapes de la maternelle : PS, MS, GS afin que les lecteurs s'y retrouvent plus facilement.

Bonne lecture et bonne route à ceux qui tenteront l'aventure de la pédagogie institutionnelle. Ce n'est pas facile. Vous rencontrerez beaucoup d'obstacles, beaucoup de joie, comme dans la vraie vie.

Saint-Nazaire, septembre 2011

Présentation d' AVPI - Fernand Oury⁶

La dissolution de Genèse de la coopérative en 1992 a donné naissance à deux nouveaux groupes : TFPI et AVPI.

L'Association Vers la Pédagogie Institutionnelle – Fernand Oury est un groupe de travail qui se limite à l'étude de la classe coopérative maternelle ou primaire, de ce qui s'y passe et fait évoluer – ou pas - enfants et adultes. Nous produisons des monographies d'écopier ou de classe, des publications périodiques (cahiers, dossiers techniques), des livres et des stages de formation.

Depuis quelques années nous avons accolé au sigle d'AVPI le nom de Fernand Oury, ceci dans le but de bien situer notre filiation, de témoigner de notre fidélité et de rendre hommage à celui dont nous assumons complètement l'héritage théorique et intellectuel.

Marguerite Bialas, Christine Bloquet, Patrice Buxeda, Gladys Cabalo, Ludovic Cadeau, Raphaël Eon, Catherine Pochet, Isabelle Robin, Thierry Vial ont travaillé, à divers niveaux, à la genèse de ce livre.

⁶ Association Vers la Pédagogie Institutionnelle – Fernand Oury

Chapitre 1

En Très Petite et Petite Sections

Pour la plupart des enfants, c'est la première rentrée scolaire.

Première rentrée, première séparation, premier contact avec un grand groupe.

Vingt-sept enfants, vingt-sept séparations, toutes uniques, à vivre, à traverser, à accepter. Des enfants qui vont éprouver "la présence dans l'absence"⁷, le "pas tout", "tout de suite" dans la vie d'une classe où les épreuves et les joies sont vécues, parlées et s'inscrivent au conseil⁸.

⁷ cf. quoi de neuf

⁸ cf. les ciseaux au conseil

Matinée de rentrée

8 h 35, le 3 septembre. La directrice ouvre les portes de l'école.

8 h 36, premières arrivées de parents et d'enfants dans la classe. Les questions des parents fusent aussitôt. J'ai à peine le temps de dire bonjour individuellement aux enfants et de leur donner leur étiquette avec leur prénom à mettre sur un tableau. Une question me frappe : « Vous faites bien des évaluations ? » Je réponds très sérieusement : « Bien sûr ! » Certains enfants n'ont que deux ans...

9 h 00, les parents sont pratiquement tous partis. J'invite les deux derniers à dire au revoir à leur enfant. Puis je ferme la porte.

La classe ressemble à un champ de bataille : des enfants partout, des tables maculées de feutres, des légos éparpillés, les poupées dans le coin garage, les voitures dans la pâte à modeler et trois petits qui pleurent autour de Monique, l'ATSEM⁹. Je passe de groupe en groupe pour dire que nous allons ranger maintenant et que nous allons tous aller sur les bancs. Après être passée une deuxième fois dans les groupes (qui ont changé car les enfants se déplacent à grande vitesse d'une table à l'autre), je réalise que je ne suis pas comprise, voire pas entendue. Je tape dans les mains. Certains enfants me regardent. J'annonce : « On va aller dehors faire du vélo et jouer dans le sable. » J'ouvre la porte qui donne sur la cour, je sors et suis suivie par une masse.

Au bout de 5 minutes, ils ont tous un vélo, une pelle, un camion ou autre chose dans les mains. Monique (l'ATSEM) est toujours entourée des trois petits qui semblent avoir beaucoup de chagrin. Je lui dis de continuer de consoler les petits tout en regardant les autres : je pars ranger la classe¹⁰.

Je suis suivie d'Ivan qui pleure : il voulait aller dehors quand nous étions dans la classe et il veut maintenant aller dans la classe alors que nous sommes dans la cour. Il dit en même temps quelque chose qui me semble être "maman".

⁹ Agent Territorial Spécialisé des Ecoles Maternelles

¹⁰ Légalement, ce n'est pas à l'ATSEM de surveiller la récréation mais bien à l'enseignante. Mais, je ne me voyais pas arracher les trois petits de l'ATSEM pour que celle-ci aille ranger la classe. Je connais l'ATSEM. Nous sommes des adultes. Je prends mes responsabilités. Je ne suis absente que quelques minutes et la porte de la classe reste ouverte sur la cour.

Une vingtaine de minutes plus tard, nous rentrons tous en classe. Je demande aux élèves de s'asseoir sur les bancs. Certains se précipitent alors dans les coins dînette ou voitures. Après plusieurs essais, je finis par laisser Rachel et Surby au coin poupees. Tous les autres sont sur les bancs ... Enfin presque ... Certains sont debout à côté des bancs ou à moitié allongés par terre ... Ils font un tas¹¹ et pour l'instant, je vais m'en contenter !

Ivan, toujours à demi pleurant :

- Maman Mmmeu MMM...

Moi : Ta maman est partie travailler. Elle va revenir te chercher ce midi.

Manuella : Maman vient ce midi.

Moi : Oui, ta maman va aussi venir ce midi.

Lila : Ben maman, maman, maman.

Moi : Oui, toi aussi maman va venir te chercher.»

Plusieurs enfants vont ainsi répéter "maman". Je redis à chaque fois la même chose à chacun. Tout à coup, je réalise que six élèves mangent à la cantine

Moi : Les mamans, les papas ou les nounous vont venir ce midi vous chercher. Mais certains d'entre vous mangent à la cantine et ne verront leur papa et leur maman que ce soir. Qui mange à la cantine ?

Un premier doigt se lève, puis deux, puis trop ! D'accord ... Je ne suis peut-être pas vraiment comprise.

Léo : Maman, elle a dit cantine.

Moi : Oui et elle viendra te chercher ce soir.

Léo : Et papa aussi.

Moi : Peut-être que ton papa viendra aussi.

Mandy : Papa.

Moi : Oui, toi aussi tu as un papa.

Plusieurs enfants répètent ainsi "papa". À chaque fois, je redis que "oui, tu as un papa", "ton papa travaille", un petit mot sur le papa. Puis j'annonce : « Le quoi de neuf est terminé ».

Je le dis un peu automatiquement. Ce n'était pas un quoi de neuf dans les règles de l'art mais c'était un moment de parole, où

¹¹ "La chaleur du tas" in *L'année dernière j'étais mort* de Catherine Pochet

quasiment chacun a pu dire son souci du moment : maman, papa, ... être séparé. Le quoi de neuf est amorcé.

Ce moment a duré entre 5 et 10 minutes. Les enfants s'agitent. Je décide de remettre des jeux sur les tables.

Précipitation de tous les petits qui vont de table en table, transportant les poupées à la pâte à modeler, les puzzles dans le coin-cuisine, les clipos sur le tapis ... Monique s'est installée à la pâte à modeler et moi au coin-poupées. Monique aplatit, roule, fait des boules. J'habille, je cuisine, je balaie.

Toutes les deux, nous avons aussi un œil sur Loris qui tape, sur Marwin qui lance, sur Lila qui crie et sur les autres.

Vingt minutes plus tard. La classe me semble à nouveau sens dessus-dessous et le niveau sonore est trop élevé. Je frappe dans les mains. Certains me regardent. J'en profite : « Nous allons aller dans la salle de motricité faire du sport. » J'ouvre la porte. Une dizaine d'enfants se précipitent.

« Essayez de tenir la main de quelqu'un. »

Monique passe voir ceux qui continuent de jouer pour leur dire que l'on va faire du sport.

Après quelques minutes, nous avons rassemblé le troupeau et cheminons vers la salle de motricité quand j'entends : « pipi ! » Monique lâche : « On a oublié de passer aux toilettes ! »

J'avais pourtant bien prévu et noté sur mon cahier : penser à passer aux toilettes rapidement. J'avais même précisé : par groupe si possible ! Et bien, nous nous retrouvons à vingt-sept dans la salle d'eau ! Je vous laisse imaginer. Qui a dit qu'un enfant prêt à aller à l'école savait s'habiller et se déshabiller ?

Vingt minutes plus tard, nous sommes devant la salle de motricité et j'annonce avant d'ouvrir la porte : « Dans la salle, il y a des bancs. Chacun va s'asseoir sur un banc. » Peine perdue, les petits s'égaillent dans la salle. Comment faire pour les regrouper, pour qu'ils écoutent ... un peu ? Je prends des balles dans les mains. Ils en veulent tous une. « Je donne des balles à ceux qui sont assis. » Un certain nombre va s'asseoir. Je n'attends pas que tous soient assis, je sens que c'est irréalisable. Je donne une balle à ceux qui sont assis. Ceux qui ne le sont pas et qui réclament une balle, en reçoivent une dès qu'ils sont assis. Ils ont bientôt tous une balle

qu'ils lancent et ils courent après. Aucune chance de donner une consigne commune pour l'instant ! Pourtant, j'avais préparé une leçon de motricité structurée avec objectifs ! Et ... je n'avais pas prévu de donner une balle à chacun !

Au bout d'un moment, je demande qu'on lance la balle dans un panier que j'ai mis au milieu de la salle. En quelques secondes, j'ai récupéré les balles.

« Allez sur les bancs, je redonne les balles. »

Les trois-quarts des enfants ont compris et sont sur les bancs. Les autres passeront à nouveau sur le banc pour avoir leur balle. Je recommence la manœuvre deux fois.

Quinze minutes se sont écoulées. Ils ont tous bien couru, je décide de retourner en classe. Celle-ci est toujours en bazar. Elle ne s'est pas rangée toute seule. J'annonce : « On range. Quand on a fini de ranger, on va sur le banc et on prend un livre. » Concrètement, Monique et moi rangeons, aidées de quatre petites filles.

Après dix minutes, exceptée Susie au coin poupées avec un doudou dans la bouche et un autre dans une main, ils sont tous sur les bancs. Je suis en face d'eux sur une chaise, Monique est aussi assise entourée de deux petits et avec un troisième sur les genoux. J'ai pour ambition de lire un livre avec l'attention de tous ! J'en ai choisi un très simple "Où est Spot mon petit chien ?" avec des caches à soulever. Je n'obtiens pas le silence souhaité mais je commence à lire. Je suis interrompue par des commentaires sur le livre : « un crocodile ! », « un singe ! ». Je lis jusqu'à la fin sans faire de commentaires sur ce que les enfants disent. Je ferme le livre.

Tous : « Encore !

Moi : D'accord. Quels animaux avez-vous reconnus ?

- un singe !
- un crocodile !
- un oiseau !
- une tortue !

Moi : Maintenant je relis, mais cette fois-ci il n'y a que moi qui parle. Je lis uniquement ce qui est écrit dans le livre. Et ce n'est pas écrit crocodile, singe ou oiseau ... »

Je n'obtiendrai pas le silence mais tous sont intéressés. Même Susie nous a rejoints. Je pose sur mes genoux¹² Joris qui tapait Servanne et peux continuer de lire. A la fin de la lecture, mon pantalon est tout mouillé. Heureusement, il est bariolé et personne ne remarque quoi que ce soit. Indiquer dans bilan de la journée : prévoir un change pour la maîtresse !

Nous sortons à nouveau dans la cour jouer avec les vélos, pelles, seaux, camions ...

Lorsque nous rentrons, il est déjà 11h30. Les parents vont bientôt arriver. Monique emmène les enfants qui mangent à la cantine et je reste avec les 20 autres. Quinze minutes, c'est très long avec des petits qui ne font que bouger. Pour canaliser les énergies, je ressors quelques jeux faciles à ranger : gros animaux, gros cubes.

Midi : tous les enfants sont partis. Je suis seule dans la classe et je suis fatiguée !

AVPI

Isabelle Robin n'a pas imposé d'emblée une ambiance de classe où doivent se mettre en œuvre des apprentissages : elle laisse filer patiemment et saisit les moments de classe sur le vif. Ainsi le quoi de neuf dont une des fonctions essentielles apparaît ici : la sécurité. Pour ce premier jour de classe, de première séparation, il s'agit de rassurer afin de rendre les élèves (qui ne sont encore que des enfants) disponibles pour ce qui va suivre. Et "cela ne va pas de soi". Ici parle l'expérience.

¹² La maîtresse n'a pas pour rôle de prendre un enfant sur ses genoux. Ici, je n'ai pas le statut de maman. Mais Joris m'apparaît comme un bébé, un nourrisson qui a besoin d'être contenu. Il n'est pas capable d'être sur le banc ou par terre parmi les autres. Mon geste sera, le moment venu, expliqué aux enfants. (Cf. Shirley dans le texte sur le conseil). Prendre Joris sur mes genoux me permet, par le calme que cela entraîne, d'être maîtresse, de continuer à "faire classe".

Quoi de neuf en Très Petite Section (2 ans) et Petite Section (3 ans)

Dès le deuxième jour, je demande aux parents de quitter rapidement la classe et aux enfants de s'installer sur les bancs pour le quoi de neuf. A 9 heures, nous indiquons la date, nous nous comptons, et le quoi de neuf commence selon le rituel que j'utilisais en élémentaire. Le quoi de neuf a lieu tous les jours. J'inscris les enfants qui veulent parler à l'aide des étiquettes que je prends sur le tableau magnétique et que je place sur le tableau du quoi de neuf. Quand un enfant a fini de parler, je replace son étiquette sur le tableau magnétique.

Je préside (toute l'année) et j'assure le secrétariat (inscription des élèves grâce aux étiquettes) jusqu'à la fin du mois d'octobre. À partir du mois de novembre, c'est un élève qui inscrira ceux qui veulent parler (au fur et à mesure que je les lui indique).

Quoi de neuf de début septembre (fin de la première semaine)

Moi, présidente, secrétaire : « Le quoi de neuf commence. Qui a quelque chose à raconter ?

- Moi, moi, moi ... !

Les enfants ont encore tendance à lever le bras et à crier "moi".

Je prends les étiquettes de ceux qui veulent parler, et les place en colonne.

Moi, en tant que présidente : Manon a la parole.

Manon : Ma maman a un collier.

Moi, présidente : Qui a des questions ?

Silence. Évidemment ! Un petit de 2 ou 3 ans, même après une semaine, ne comprend pas le mot question. Je lève la main.

Moi : Comment est le collier de ta maman ?

Manon : Vieux.

Moi : Qui a une autre question ?

Silence.

Moi : On passe. Martine a la parole.

Martine : Ma maman a un collier¹³.

¹³ Où l'on comprend que l'entrée dans le langage se fait par imitation.

Moi, présidente : Qui a des questions ? Manon.

Manon : Comment est le collier de ta maman ?

Martine : Vieux.

Moi, présidente : Qui a une autre question ?

Silence. Je lève la main.

Moi : Le collier de ta maman, c'est une chaîne (je montre la mienne) ou un collier de perles ?

Martine : Une chaîne.

Moi, présidente : Qui a une autre question ?... On passe. Alain a la parole.

Alain : Ma maman a un collier.

Moi, présidente : Qui a une question ?

Manon : Comment il est le collier de ta maman ?

Alain : Vieux.

Moi, présidente : Qui a une autre question ?

Silence. Je lève la main.

Moi : Est-ce que ta maman a mis son collier ce matin ?

Alain : Non.

Moi, présidente : Qui a une autre question ? ... On passe. Héloïse, tu as la parole.

Héloïse : Mon papa a un chien.

Moi, présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ?

Manon : Comment il est le collier de ta maman ?

Moi : Manon, tu as bien posé une question. Mais Héloïse ne parle pas du collier de sa maman. Elle parle du chien de son papa. As-tu une question sur le chien du papa d'Héloïse ?

Silence. Je lève la main.

Alain : Comment il est le chien de ton papa ?

Héloïse : Vieux.

Moi : De quelle couleur est le chien de ton papa ?

Héloïse : Bleu

Moi : Je ne connais pas de chien bleu. Ça n'existe pas sauf dans les histoires imaginaires.

Héloïse : Rouge.

Moi : Les chiens rouges n'existent pas non plus.

Silence d'Héloïse et de la classe.

Moi : Montre nous de quelle couleur est le chien de ton papa. Est-ce qu'il est blanc comme le tee-shirt de Jacques ?

Héloïse se lève et montre le pantalon noir de Karl.

Moi : Il est noir. Qui a une autre question ?... On passe. Didier a la parole.

Didier (2 ans) : Moi (pointant son index vers sa photo).

Moi : Oui, c'est ta photo. Est-ce que tu veux raconter quelque chose ?

Didier : Oui. Moi.

Moi : Est-ce que tu veux raconter autre chose ?

Didier : Maison.

Moi (présidente) : Qui a une question ou quelque chose à dire ?

Corentin : Comment est ta maison ?

Didier : Bleue.

Moi (présidente) : Est-ce qu'on peut passer ?

Didier : Oui.

Moi, présidente : On passe. Le quoi de neuf est terminé.

AVPI

Le quoi de neuf en pédagogie institutionnelle n'est pas un moment de langage avec des objectifs précis d'acquisition de vocabulaire ou de syntaxe. L'objectif premier est que les enfants parlent. Ils utilisent le langage afin de se faire entendre et comprendre pour mieux se dire et appréhender le monde qui les entoure. Nul besoin d'être un expert pour s'apercevoir que sur ce temps, Isabelle Robin parvient à faire parler les enfants, à faire jouer l'interaction et à installer progressivement le sens du quoi de neuf : ce dernier est réservé à la parole vraie. L'imaginaire aura une autre place dans l'emploi du temps de la classe.

Le quoi de neuf dans la même classe, fin avril

Même disposition qu'en début d'année. Mêmes étiquettes avec photo et prénom même si maintenant les élèves de petite section savent reconnaître leur prénom. La photo reste un repère pour les plus jeunes. Alexandre est secrétaire. Je suis présidente.

Moi, en tant que présidente : Le quoi de neuf commence. Qui a quelque chose à raconter ? (J'énonce les prénoms des enfants qui veulent parler, le secrétaire prend les étiquettes et les place sur le tableau de quoi de neuf en colonne.)

Moi (présidente) : Corentin a la parole.
 Corentin : Maman vient me chercher ce soir.
 Moi (présidente) : Qui a une question ou quelque chose à dire ?
 Héloïse : Pourquoi ?
 Corentin : Aujourd'hui, elle travaille pas.
 Karl : Où est-ce que tu vas aller ?
 Corentin : A la maison.
 Moi : Es-tu content que ta mère vienne te chercher ?
 Corentin : Oui !
 Moi (présidente) : On passe. Maud a la parole.
 Maud : Papa a un nouveau lapin.
 Moi (présidente) : Qui a une question ou quelque chose à dire ?
 Martine : Quelle couleur ?
 Maud : Blanc
 Lila : Qui te l'a donné ?
 Maud : C'est Philippe. Le petit canard, il est mort au bord de l'eau.
 Jacques : Pourquoi ?
 Maud : Il a eu froid. Et l'autre lapin, il est mort. Il avait plus des n'oeils.
 Arthur : Pourquoi ?
 Maud : Paque¹⁴
 Arthur : Paque quoi ?
 Maud : Paque
 Moi : Qu'est-ce que vous avez fait du lapin et du petit canard morts ?
 Maud : Papa a mis sur le fumier.
 Arthur : T'es triste ?
 Maud : Non.
 Moi (présidente) : On passe. Héloïse a la parole.
 Héloïse : Looky gueule.¹⁵
 Didier : Pourquoi ?
 Héloïse : Parce qu'il a faim.
 Corentin : Il mange quoi ?
 Héloïse : Des croquettes.
 Lila : T'as coupé les poils de ton chien ?¹⁶

¹⁴ Les enfants ne prononcent pas le "r" de "parce que". Nous avons choisi de rester au plus près du langage des enfants.

¹⁵ Ce n'est pas une leçon de langage, je ne rectifie pas en "Looky aboie". Mais je m'oblige ainsi que l'ATSEM à parler très correctement.

Héloïse : Non.

Moi (présidente) : On passe. Lila a la parole.

Lila : J'ai coupé les poils de mon chien.

Alain : Avec des ciseaux ?

Lila : Sais pas.

Moi : Est-ce toi qui as coupé les poils de ton chien ou est-ce un adulte ?

Lila : C'est ma tante.

Karl : Pourquoi ?

Lila : Paque.

Emilie : Paque quoi ?

Lila : Paque.

Moi : Il commence à faire chaud. Ton chien avait peut-être beaucoup de poils qui lui tenaient très chaud, comme un manteau ! On coupe les poils des chiens ... Comme on coupe nos cheveux. Les poils c'est un peu comme les cheveux.

Lila : Oui.

Moi (présidente) : On passe. La parole est à Jacques.

Jacques : Ma maman m'a acheté un puzzle de Blanche-Neige.

Alain : Il est facile ?

Jacques : Non, je n'ai pas fini. C'est un 100 pièces.

Alicia : Pourquoi ?

Jacques : Parce que je sais faire les autres.

Camilla : Y'a les sept nains ?

Jacques : Oui.

Moi, présidente : On passe. La parole est à Martine.

Martine : Je m'ai fait mal au bras.

Didier : Pourquoi ?

Martine : Ma sœur m'a poussée dans l'escalier.

Camilla : Pourquoi ?

Martine : Mon chien m'a mordu.

Alain : C'est un chien de chasse ?

Martine : Oui.

Lila : Il est gentil ?

Martine : Oui.

Moi : Pourquoi il t'a mordu ?

¹⁶ Léa a une préoccupation : son chien tondu. Le chien d'Héloïse la précipite dans ses interrogations. D'où la question qui semble sans rapport direct avec ce que vient de dire Héloïse.

Martine : Je suis allée près de la cage.

Moi : Ton chien est en cage ?

Martine : Oui mais pas Flocky !

Moi : Combien as-tu de chiens ?

Martine : 1, 2, 3, 4 ... plein.

Monique (l'ATSEM qui vit dans le village) : Flocky, c'est ton petit chien qui peut rentrer dans la maison et les autres chiens, ce sont les chiens de chasse de ton père. Ils sont en cage, ceux-là.

Martine : Oui ! Flocky, il est blanc.

Moi, présidente : On passe. La parole est à Manon.

Manon : J'ai fait pipi dans mon lit. Ma maman m'a grondée. Elle a dit on allait changer les draps.

Camilla : Tu vas avoir une couche ?

Manon : Non, je suis grande.

Didier (petit frère de Camilla) : Je fais pipi au lit. J'ai une couche.

Manon : Je vais pas avoir de couche !

Moi : Manon, Didier est plus petit que toi, il a encore besoin d'une couche. D'habitude, toi, tu ne fais plus pipi au lit. Cette nuit, c'était un accident !

Manon : ... Oui ...

Héloïse : Moi, je fais plus pipi. J'ai pas de couche.

Plusieurs enfants vont dire la même chose. Je laisse chacun dire.

Didier : Je fais plus pipi, j'ai plus de couche.

Camilla (la sœur sans demander la parole) : C'est même pas vrai.

Moi : Camilla gêneuse ! Didier nous a dit tout à l'heure qu'il avait encore besoin de couche. Là, Didier, tu veux peut-être dire que tu aimerais ne plus faire pipi au lit la nuit, que tu aimerais ne plus avoir de couche, que tu aimerais grandir.

Didier : Oui !

Moi : Demande à ta maman. Dis que tu voudrais essayer de dormir une nuit sans couche.

Didier : Oui.

Moi, présidente : On passe. La parole est à Camilla.

Camilla : On va donner un manteau à Nadège.

Emilie : T'as un manège ?

Camilla : Non un manteau de toutes les couleurs.

Christian : Quelles couleurs ?

Camilla : Jaune, bleu, rouge, vert et un peu de orange.

Ophélie : Pourquoi tu le donnes ?

Camilla : Parce qu'il est trop petit.
 Sébastien : Pourquoi ?
 Camilla : Paque.
 Max : Paque quoi ?
 Camilla : Paque.
 Moi : Il est trop petit parce que tu as grandi ?
 Camilla : Oui !
 Moi : Elle doit être contente Nadège !
 Camilla : Oui. J'ai déjà donné une jupe.
 Moi (présidente) : On passe. La parole est à Laure.
 Laure : J'ai un pantalon.
 Corentin : Qui te l'a acheté ?
 Laure : Maman.
 Héloïse : Il est beau.
 Jacques : Il a coûté cher ?
 Laure : Oui.
 Moi (présidente) : On passe. La parole est à Lucas.
 Lucas : J'ai une voiture.
 Alain : Qui te l'a achetée ?
 Lucas : Papa.
 Emilie : Elle a coûté cher ?
 Lucas : Oui.
 Camilla : Elle est quelle couleur ?
 Lucas : Bleue.
 Moi (présidente) : On passe. La parole est à Alicia.
 Alicia : Maman est au boulot.
 Emilie : Elle fait quoi comme boulot ?
 Alicia : Elle met des couches aux gens.
 Alain : N'importe quoi !
 Alicia : Si ! Et elle lave les gens.
 Alain (sans demander la parole) : C'est même pas vrai !
 Moi (présidente) : Alain gêneur ! Qui a une question ?
 Corentin : Pourquoi ?
 Alicia : Paqu'ils sont vieux.
 Sébastien : Pourquoi ils sont vieux ?
 Alicia : Paque.
 Max : Paque quoi ?
 Alicia : Paque.

Moi : Parce qu'ils ont beaucoup vécu. Tout le monde vieillit. On est d'abord un bébé, puis un enfant puis un adolescent, puis un adulte. Quand on est adulte, on continue à grandir, on vieillit et quelquefois on n'est plus capable de se laver tout seul, d'aller aux toilettes.

Corentin : On diminue et on est bébé¹⁷ ?

Moi : On ne diminue pas en taille. On a toujours la taille d'un adulte mais notre cerveau vieillit et il ne nous obéit plus. On ne veut pas faire pipi mais on fait pipi quand même. On est alors obligé de mettre des couches. C'est le travail de la maman d'Alicia. Elle s'occupe des personnes âgées, des personnes qui sont vieilles.

Maud : On est mort après.

Moi : Oui. Les hommes meurent. Les animaux aussi, comme tu nous l'as dit. Ton canard est mort et ton lapin aussi.

Didier : Ça existe les lapins morts.

Moi : Oui. Tu en as déjà vus ?

Didier : ...

Moi (présidente) : On passe. La parole est à Alexandre.

Alexandre : Moi, je vais à la cantine.

Moi (présidente) : Qui a des questions ou quelque chose à dire ?

Karl : Tu manges quoi ?

Alexandre : Je sais pas.

Monique (ATSEM) : Nous mangerons du pamplemousse puis du rôti avec des pâtes et un yaourt.

Héloïse : Moi, je mange à la cantine.

Arthur : Moi, je mange pas à la cantine.

Corentin : Moi, je mange à la cantine.

Moi : Qui mange à la cantine ? (Les doigts se lèvent.)

Moi : Qui ne mange pas à la cantine ? (D'autres doigts se lèvent).

Moi : Alexandre, je crois que c'est la première fois que tu manges à la cantine. Es-tu content ?

Alexandre : Un peu.

Moi : Peut-être as-tu un peu peur ? Tu ne connais pas la cantine. Tu as vu, beaucoup d'enfants mangent à la cantine. Et Monique mange avec vous.

Monique : Est-ce que tu veux manger à ma table ?

Alexandre : Oui ! (Grand sourire !)

¹⁷ Des questions philosophiques apparaissent régulièrement au quoi de neuf, même chez les petits.

Moi : On passe. Le quoi de neuf est terminé. »

Démarrer un quoi de neuf en maternelle

Où ?

- Toujours dans le même lieu. Des bancs ou des chaises en rond. Les petits en comportement sont assis entre deux grands. La maîtresse et l'ATSEM sont assises dans le cercle sur une chaise.

Quand ?

- Chaque matin après les rituels.
- 30 minutes maximum.

Comment ?

- Une présidente : la maîtresse.
- Un(e) secrétaire : en PS, un enfant qui sait reconnaître les photos de chaque enfant de la classe. En MS et GS, un enfant qui sait lire tous les prénoms de la classe
- L'ATSEM est présente au quoi de neuf.

Les lois de la classe

- Je demande la parole.
- J'écoute celui qui parle.
- Je ne me moque pas.

Des maîtres-mots

- Le quoi de neuf commence.
- Qui a quelque chose à raconter ?
- X a la parole.
- Qui a des questions, des remarques ou quelque chose à dire?
- On passe ?
- Le quoi de neuf est terminé.

Quelques remarques

- Dans un premier temps, les petits répètent ce qu'ils entendent des grands. Ne pas leur répondre : « Tu dis la même chose que x ». Si un petit répète, c'est qu'il écoute !
- Le quoi de neuf n'est pas une leçon de langage mais un lieu d'accueil de la parole. Cependant l'enseignante et l'ATSEM veillent à s'exprimer correctement. Par imitation, le langage des enfants évoluera.
- Il est nécessaire d'apprendre à demander la parole (en levant le bras sans brailler "moi, moi") et à écouter. Les étiquettes (avec ou sans photo) permettent d'inscrire les enfants et de les rassurer. Ils peuvent voir qu'ils sont inscrits. Il faut juste attendre son tour.

Intermède : Princesse Annamaria

Après le quoi de neuf, les enfants vont aux toilettes avec l'ATSEM : d'abord les garçons, puis les filles.

Le groupe de garçons revient, j'annonce : « Les filles, vous pouvez aller aux toilettes. » Les filles se lèvent sauf Annamaria (2 ans et 8 mois).

« Annamaria, tu es une fille, va aux toilettes.

- J'suis pas une fille. J'suis une princesse.

- Les princesses sont des filles. Tu peux aller aux toilettes. »

Annamaria se lève, passe devant moi, et me dit (mi-affirmation, mi-question) :

« J'suis une princesse ...

- Oui, tu es la princesse de ta maman. »

Elle me fait un grand sourire et part toute joyeuse aux toilettes.

Le choix de texte en Petite Section

Nous sommes fin novembre. Depuis le début du mois, les enfants dessinent des histoires que j'écris. J'ai présenté plusieurs journaux scolaires à la classe. J'ai lu les textes d'autres enfants.

Moi : « Nous aussi, nous écrivons des textes. Nous allons faire un journal avec nos textes. Aujourd'hui, nous allons choisir les textes que nous allons mettre dans le journal. Nous allons choisir par groupe. »

Silence des élèves. Bien sûr des petits de 2 ou 3 ans ne comprennent pas.
J'organise la classe. Je prends un groupe de huit élèves pour le choix de texte. L'ATSEM est avec les autres élèves qui font une activité calme.

Je m'installe avec le groupe de huit à une table. Chaque élève a son cahier d'histoires. Chacun le feuillète. Certains se rappellent les histoires et racontent. Moi, je relis ce que j'ai écrit. Ils ne s'écoutent pas vraiment. Ils sont dans leur cahier avec leurs histoires. Après 5 à 10 minutes, je propose de relire toutes les histoires de tous les cahiers.

Je prends le cahier d'Aurélien et lis :

« Papa.(C'est sa première histoire)
Papa et maman. (Deuxième histoire)
Papa et maman sont à la maison. (Troisième histoire)
Les éboueurs ne sont pas passés. Les poubelles sont sur la route. (Quatrième histoire)
Papa et maman travaillent. (Cinquième histoire)

Aurélien, quelle est l'histoire que tu préfères ?

- Les poubelles.
- Alors, c'est cette histoire que l'on mettra dans le journal. »

Je lis ainsi les histoires de chaque enfant qui choisit lui-même sa préférée. Au bout de cinq minutes, "nous" avons choisi huit

histoires. Je regroupe la classe sur les bancs et lis les huit histoires choisies en montrant les dessins. Je fais de même avec un autre groupe de huit et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque enfant ait choisi une histoire.

Au fil des semaines, ils vont commencer à s'intéresser aux cahiers et aux textes de leurs camarades. Le quoi de neuf et le "j'écris" au cours desquels ils apprennent à questionner vont servir de référence et permettre aux enfants de transposer la pratique des questions et des remarques. En PS, le choix de texte se limite au début à une présentation de "MON" texte préféré qui va évoluer au fil des mois vers un choix de texte coopératif au niveau des petits groupes.

Le conseil en classe de Très Petite Section (TPS) et Petite Section (PS)

Je démarre dans cette classe de TPS et PS. C'est la première fois que je n'ai que des petits : pas d'enfants de Moyenne Section ou de Grande Section.

17 élèves : 12 enfants de PS de 3 ans et 5 enfants de TPS de 2 ans.

Deux semaines après la rentrée, quelques institutions sont en place. Depuis le premier jour, il y a un quoi de neuf chaque matin. Les enfants ont écrit (dessiné) des histoires deux fois et j'ai donné quelques responsabilités aux plus grands :

Alain est responsable des ciseaux ... mais quand Julie veut des ciseaux, elle va les chercher et Camilla les range !

Elise est responsable des craies ... mais Jordan ne veut pas lui obéir et il a décidé qu'il rangerait sa craie dans la boîte !

Julie a le métier des poupées ... mais pour elle, ça veut dire qu'il n'y a qu'elle qui peut jouer aux poupées !

D'autre part, nous avons eu un problème avec les enfants qui jouaient aux duplos : ils ont mis des duplos dans toute la classe et ont fait des routes avec des kaplas pour jouer avec les voitures duplos. Nous ne pouvions plus circuler dans la classe. Ils se sont même énervés quand Didier a sorti les duplos de la dînette détruisant ainsi une partie de leur jeu.

Il me semble qu'après ces deux semaines, un conseil serait bien utile pour définir les métiers et construire les premières règles autour des jeux.

Les "conseils" de septembre

Premier conseil

Mardi 18 septembre, 11h, nous sommes tous réunis (enfants, enseignante et ATSEM) pour discuter de la classe.

Moi, présidente : « Aujourd'hui, nous allons faire le premier conseil. Nous allons discuter de la classe, ce qui va, ce qui ne va pas. Nous allons aussi parler des métiers. Nous allons d'ailleurs

commencer par parler des métiers. Qui veut parler de son métier ou des métiers de la classe ?

Silence

Moi : Alain, tu as un métier. Est-ce que tout va bien avec ton métier ?

Alain (PS) : Mon papa, il conduit un camion.

Moi : Oui, c'est le métier de ton papa. Mais toi dans la classe, qu'est-ce que tu fais comme métier ?

Silence ...

Moi : Quel est le métier d'Alain ?

Silence ...

Moi : Il a le métier des ciseaux.

Alain : Oui, j'aime bien découper.

Moi : Oui et tu es chargé de distribuer les ciseaux aux autres quand nous en avons besoin et après tu les ranges.

Alain : Oui.

Moi : Et ça te plaît ¹⁸?

Alain : Oui.

Moi : J'inscris sur le cahier de conseil "Alain a le métier des ciseaux ". C'est lui qui distribue et range les ciseaux. Regardez, j'ai une étiquette où sont dessinés des ciseaux. Je la colle sur ce tableau à côté du prénom d'Alain. C'est le tableau des métiers. On passe. Qui a un métier ?

Silence ...

Moi : Elise, c'est toi qui ranges les craies.

Silence ...

Moi : Ça te plaît ?

Elise (PS) : Oui.

Moi : Il n'y a pas eu un problème avec les craies ?

Elise : Silence ...

Moi : Avec Jordan ?

Elise : ...

Moi : Bon... Est-ce que tu veux garder le métier des craies ?

¹⁸ L'enfant peut répondre car je m'adresse à lui là où il en est.

Elise : Oui.

Moi : J'inscris sur le cahier de conseil "Elise a le métier des craies". C'est elle qui distribue et range les craies. Regardez, j'ai une étiquette où sont dessinées des craies. Je la colle sur ce tableau des métiers à côté du prénom d'Elise. On passe. Qui encore a un métier ?

Silence

Moi : On passe ... (Je réalise soudain que je parle chinois à ces petits et je me dis que je vais reparler des métiers au cours de la classe. Ils n'ont pas dû bien comprendre ce que c'était ...)

On va maintenant parler du problème qu'il y a eu avec les duplos. Qui a quelque chose à dire ?

Silence ...

Moi : Vous vous rappelez ... Il y avait des duplos partout !

Silence ...

Moi : On passe. Je relis les décisions du conseil "Alain a le métier des ciseaux, Elise a le métier des craies." Le conseil est terminé.»

Je suis un peu dépitée : je suis la seule à avoir parlé et j'ai l'impression qu'ils n'ont pas compris ...

Ai-je eu raison de ne pas insister ? Sans doute. Deux "décisions" prises à ce premier conseil, c'est bien suffisant pour le moment. Patience, une petite graine est déjà semée avec les métiers. L'encombrement des duplos attendra bien un peu.

Mais je programme un conseil pour le mardi suivant. La priorité dans l'immédiat est de ritualiser ce moment.

Les jours suivants

Le jeudi ...

Après le quoi de neuf, j'explique le travail : un travail de découpage-collage. Je veux "mettre en valeur", "faire vivre" le métier d'Alain.

« Vous allez à une table. Alain, tu distribues les ciseaux. »

Il prend une boîte de ciseaux et commence la distribution. Alexandre s’empare de l’autre boîte de ciseaux et distribue ...

Moi : Alexandre, c’est le métier d’Alain. Nous avons décidé au conseil.

Alexandre (PS) : Je veux découper¹⁹.

Et il continue de distribuer les ciseaux ... Alain a distribué tous les ciseaux de sa boîte et s’est assis à une table.

Moi : Alain, Alexandre fait ton métier. Il distribue les ciseaux.

Alain : Oui.

Alain a commencé à découper. Il continue de découper. Je n’insiste pas ...

Après le découpage-collage, je propose de jouer. Des enfants demandent à jouer aux duplos. Je suis contente ! Nous allons peut-être avoir le même problème que la dernière fois ...

Gagné ! Il y a des duplos partout ! Martine détruit (sans faire exprès) une partie des routes. Didier hurle et tape Martine. J’interviens :

« Martine n’a pas fait exprès et regarde, Didier ! Il y a des duplos partout ! Comme la dernière fois ! Martine, tu pourras en parler au prochain conseil ! »

Ce n’est pas mieux au coin poupée ! Julie ne veut pas prêter les poupées : « C’est mes poupées ! » Là encore j’interviens :

« Julie, ce ne sont pas tes poupées. Ce sont les poupées de la classe. Maud et Emilie peuvent aussi jouer aux poupées. Nous avons dit la semaine dernière que tu pouvais avoir le métier des poupées, c’est-à-dire ranger les poupées quand nous avons fini de jouer. Donne une poupée à Maud et une à Emilie. »

Elle s’exécute mais visiblement, ça ne lui convient pas ...

¹⁹A quoi aurait-il servi de se crisper sur le cadre ? Alexandre n’aurait pas compris. Il n’en est pas là. Il n’est pas concerné par les métiers : lui, il veut découper. Il n’est pas en train de défier l’autorité. Je le comprends bien ainsi. Rappeler les décisions collectives et accepter au début la réponse égocentrique de l’enfant va permettre à chacun de cheminer à sa vitesse pour rentrer dans le groupe.

Au moment du rangement, je demande : « Qui veut ranger les poupées ? Qui veut ranger la dînette ? Qui veut ranger les duplos ? Qui veut ranger les perles ? » Et je désigne Julie, Alexandre, Max et Lila en précisant bien à chacun : ce sera ton métier jusqu'au prochain conseil.

Le conseil est bien le seul lieu de décision.

Le vendredi

Après le quoi de neuf, à nouveau un atelier de découpage-collage. J'insiste !

« Alain, tu fais ton métier, tu distribues les ciseaux. » Alain s'exécute mais je vois Camilla se lever et prendre la deuxième boîte de ciseaux.

Moi : « Non, c'est le métier d'Alain.

Camilla : Je veux découper !

- Tu vas à ta place et Alain va te donner une paire de ciseaux. »

Elle se met à pleurer. Alain se précipite et lui donne des ciseaux. Je n'ose rien dire ...

A la fin de l'atelier, je demande à Alain de ranger les ciseaux. Il commence et je vois Lila prendre la deuxième boîte et ranger avec Alain ...

Moi : Lila, ce n'est pas ton métier, c'est celui d'Alain !

Lila : Je range.

Moi : Oui mais c'est le métier d'Alain.

Lila : Mais moi aussi !

Je n'insiste pas mais pense : nous en reparlerons au conseil !

Le samedi, le lundi ...

Je donne "un métier jusqu'au prochain conseil " à Corentin (la porte), Maud (effacer le tableau) et Aurélien (les voitures).

Deuxième conseil, mardi 25 septembre

Moi, présidente : « Le conseil commence. Je relis les décisions de la dernière fois²⁰ : Alain a le métier des ciseaux, Elise a le métier des craies. Alain, est-ce que tout va bien avec ton métier ?

Alain : Oui.

Moi, présidente : Oui, je crois que tu aimes bien le métier des ciseaux mais j'ai vu Alexandre ou Camilla faire ton métier.

Camilla : Je voulais découper.

Alexandre : Moi aussi.

Moi, présidente : Oui, mais vous pouvez attendre qu'Alain ait distribué les ciseaux. Alain, il y a deux boîtes de ciseaux. Tu as peut-être besoin d'aide. Tu pourrais distribuer les ciseaux d'une boîte, par exemple la boîte verte et un autre enfant distribuerait les ciseaux de la boîte rose. Es-tu d'accord ?

Alain : Oui !

Moi, présidente : Alain distribue les ciseaux de la boîte verte. Qui veut distribuer les ciseaux de la boîte rose ?

Beaucoup de doigts se lèvent. Je choisis Camilla qui semble être grande et qui veut toujours faire tous les métiers.

Nous n'en sommes qu'au deuxième conseil de l'année en TPS et PS: un vote ne voudrait rien dire. Mais la question rituelle "Est-ce que tout va bien avec ton métier ?" va entraîner les enfants à donner leur avis et à entendre l'avis des autres.

Moi, présidente : Je note sur le cahier de conseil "Alain distribue les ciseaux de la boîte verte et Camilla les ciseaux de la boîte rose". On passe. Elise, est-ce que tout va bien avec ton métier ?

Elise : John, il a cassé une craie.

Moi, présidente : John, tu as la parole.

John :

Moi, présidente : Est-ce que c'est vrai John, est-ce que tu te rappelles ?

John :

²⁰ Dans l'ordre du jour, c'est effectivement le premier point : vérifier que les décisions du précédent conseil ont bien été exécutées.

Moi, présidente : Elise, tu peux expliquer ? Est-ce qu'il a fait exprès ? Comment a-t-il cassé la craie ?

Elise : Je voulais prendre la craie. Il tenait dur. Ça a cassé.

Moi, présidente : Nous pourrions faire une règle. Qui a une idée ?

Lila : Moi, j'ai les perles.

Moi, présidente : Attends Lila. Nous allons parler de ton métier tout de suite. Nous finissons d'abord avec les craies. Comment Elise pourrait ranger les craies sans problèmes ? Sans qu'il n'y ait de craies de cassées ?

(Silence)

Moi, présidente : Je propose que lorsque je dis "on range les craies", tous ceux qui ont des craies donnent leur craie à Elise. Qui est d'accord ?

(.... Silence, personne ne lève le doigt ...)

Moi, présidente : Elise, tu es d'accord ?

Elise : Oui.

Moi, présidente : Adopté ! Je note la règle dans le cahier.

Oh oh ! Je suis bien consciente que le "adopté !" est un peu forcé ... Mais j'ai dans la tête que c'est une règle simple que nous allons vivre. Les enfants ne comprennent certainement pas adopté et règle... Leur expliquer ? Je choisis plutôt de leur faire vivre !

Après, j'attribue "officiellement" les métiers distribués tout au long de la semaine en précisant à nouveau à chaque fois en quoi consiste le métier. Puis je parle du problème des duplos.

Moi, présidente : Mardi, nous avons encore eu un problème avec les duplos. Qui a quelque chose à dire ?

Silence

Moi, présidente : Qui se rappelle ?

Silence

Moi, présidente : Martine ? Didier n'était pas content parce que tu avais détruit le circuit qui allait dans la dînette.

Martine : ... (Silence)

Moi, présidente : On passe. Je relis les décisions du conseil :

- Alain a le métier de la boîte verte de ciseaux
- Camilla la boîte rose de ciseaux

- Quand je dis "on range les craies", tous ceux qui ont des craies donnent leur craie à Elise.
- Lila a le métier des perles
- Max la porte
- Julie les poupées
- Alexandre les voitures

Le conseil est terminé.»

Les jours suivants

Travail de découpage-collage, Alain et Camilla distribuent les ciseaux. Par contre, c'est Maud qui s'occupe de ranger les ciseaux. Julie accepte de prêter les poupées.

Alexandre joue aux voitures avec Aurélien. Aurélien lui demande : « Je range, d'accord ? » Alexandre est d'accord ...

Le jeudi, nous sortons les duplos ... Même "bazar" que les fois précédentes ! Corentin commence à se mettre en colère après Didier et Jordan qui ont investi le coin des camions avec les duplos ...

J'arrête la classe. Je demande la parole ...

« Regardez la classe ... Qu'est-ce qui se passe ?

Lila : On joue !

Moi : Oui ... A quoi ?

Corentin : Aux camions.

Julien : A la dînette.

Didier : Aux duplos.

Moi : Oui ... Aux duplos ... Où est-ce que vous jouez aux duplos ?

Didier : Dans la classe.

Corentin : Ils viennent nous embêter aux camions.

Didier : NON !!! On fait des routes !!! (Il commence à s'énervé, lance un duplo)

Moi : Stop ! Nous avons compris que vous faisiez des routes. Mais ce n'est pas possible de faire des routes dans toute la classe. Nous allons décider où vous allez pouvoir faire des routes. Qui a une proposition ?

.... Silence

Moi : Je propose que vous jouiez aux duplos sur le grand tapis.
D'accord ?

Didier et Jordan en chœur : D'accord !

Moi : Qui d'autres est d'accord ? Qui veut bien que l'on joue aux duplos sur le grand tapis ?

Quelques doigts se lèvent ...

Moi : Adopté ! J'inscris cette règle sur le cahier de conseil.»

Je prends alors le cahier de conseil et j'écris la règle "On joue aux duplos sur le grand tapis". Puis je la relis à haute voix et annonce :

« Vous pouvez continuer de jouer ! »

Voilà le premier conseil extraordinaire (sauvage). Il y a reformulation de la décision et écriture sur le cahier de conseil. Sans doute est-ce plus efficace de prendre des décisions in-situ avec des tout-petits. Ce conseil extraordinaire, néanmoins, ne se substitue pas au conseil qui a lieu tous les mardis où sont redites systématiquement les règles adoptées in-situ.

Les enfants se remettent à jouer. J'aide à rapatrier les duplos sur le grand tapis. Nous n'aurons plus de problème quand les enfants joueront aux duplos. Chacun a très bien enregistré la règle, aussitôt appliquée.

De la même manière – "sur le tas" - nous allons nous organiser, décider de règles tout au long de l'année :

- On peut prendre un doudou de la classe pour dormir
- On ne mord pas les livres
- On ne mange pas la pâte à modeler
- On range les grandes poupées dans les lits, la moyenne poupée sur la chaise de bébé et les petites poupées dans la caisse des poupées
- Si on a pas fini un puzzle, on le met sur la table ronde
- On ne donne pas de coup de pied
- ...

À chaque fois, je reformule clairement la décision prise, je l'écris sur le cahier de conseil et je la relis au moment du conseil qui, par ailleurs, est maintenu toute l'année avec son rituel :

- En début de conseil, je relis les décisions du précédent conseil et les règles décidées pendant la semaine.
- Puis deux rubriques : métiers, autres points (tout ce qu'on a à dire et qui concerne la classe : propositions, critiques, félicitations ...)
- En fin de conseil, je relis toutes les décisions prises lors de ce conseil et qui seront relues au conseil suivant.

Quelques mois plus tard, le conseil a évolué.

Un conseil de fin avril (extraits)

Moi, présidente : Le conseil commence. Je relis les décisions du dernier conseil et les décisions de la semaine. Jacques a le métier des stylos bille, ça va avec ton métier ?

Jacques : Oui.

Moi, présidente : Steve a le métier des craies, ça va avec ton métier ?

Steve : Oui.

Moi, présidente : Corentin, la bibliothèque de classe, ça va avec ton métier ?

Corentin : Euuhhhh....

Moi, présidente : Tu as un problème ?

Corentin : Y a trop de livres.

Moi, présidente : Qui a quelque chose à dire ?

Martine : Ben tu les donnes aux grands (sous-entendu la classe de MS-GS)

Corentin :

Moi, présidente : Quel est le problème ?

Corentin. – (d'une petite voix. C'est un grand de la classe) J'arrive pas

Camilla : Ouais, il arrive pas à les ranger !

Moi, présidente : Qui a une proposition ? Comment Corentin pourrait-il faire ?

Maud : Il a qu'à mieux ranger !

Moi, présidente : Est-ce que par hasard, tu n'aurais pas un problème de place ? Est-ce que si je te donne une deuxième caisse, tu penses pouvoir t'organiser ? Je peux t'aider ce soir.

Corentin : Oui ! (cette fois-ci bien distinctement).

Moi, présidente : Je note sur le cahier "La maîtresse donne une deuxième caisse à Corentin pour la bibliothèque et l'aide." On passe. Je continue pour les décisions. On fera un cake de légumes mardi, le cake a été fait (j'entends "C'était bon !" puis Didier dire : "C'est moi qui l'a fait ", sous-entendu son équipe). Si on a Violette (le doudou de la classe qui circule dans les familles) le soir à la maison, on la ramène à l'école le lendemain.

Alexandre (sans demander la parole) : Oui, Karl il l'avait oublié ! (Et Alexandre n'avait pas pu avoir Violette !)

Moi, présidente : Gêneur, tu n'as pas la parole. On a dit que la règle était pour tout le monde. Qui veut parler des métiers ? J'inscris : Laura, Luc, Elise, Corentin. Je rappelle qu'on ne change pas de métier !! Laura, tu as la parole.

Laura : J'veux la peinture.

Moi, présidente : Qui a quelque chose à dire ?

Monique (l'ATSEM) : La peinture, c'est difficile. Il faut installer, après ranger, nettoyer.

Laura : Oui

Moi, présidente : Qu'est-ce que tu veux faire exactement avec ce métier ?

Laura : Ranger.

Moi, présidente : Comment vas-tu ranger ? Qu'est-ce que tu veux ranger ?

Laura : La peinture.

Moi, présidente : Laura, c'est compliqué le métier de la peinture.

Monique, qu'est-ce que Laura pourrait faire pour éventuellement t'aider pour la peinture sans que cela ne te gêne ou complique ta tâche ?

Monique : Je ne sais pas.

Moi, présidente : Je propose que Monique réfléchisse quand elle fera son métier peintre à ce que Laura, tu pourrais faire pour aider. Là, on ne réalise pas trop. Et on en reparle pendant la peinture tout à l'heure et au prochain conseil. D'accord Laura ?

Laura : D'accord.

....

(Plus tard)

Corentin : Je veux changer de métier.

Moi, présidente : Quel métier as-tu ?

Corentin : Les feutres.

Moi, présidente : Pourquoi veux-tu changer de métier ?

Corentin : J'veux les plantes.

Moi, présidente : Non, on a changé les métiers la semaine dernière, tu gardes ton métier et tu auras les plantes plus tard. On passe. On a fini pour les métiers. On passe aux propositions, informations, questions, critiques, félicitations et remerciements. (Par expérience, je sais que les petits ont du mal à distinguer entre tous ces mots. Mais je prépare l'avenir, le moment où l'an prochain on pourra faire des rubriques distinctes. Ils auront déjà les mots dans la tête). Qui s'inscrit ? Jordan, Tom, Arthur, Bertrand, Pascal, Rodolphe, Maria, Ema. Jordan (un tout-petit) a la parole.

Jordan : J'ai un vélo.

Moi, présidente : Super ! Tu nous raconteras au quoi de neuf demain. Là, maintenant, c'est le conseil. D'accord ?

Jordan : Oui.

Tom : Ma mère m'a engueulé.

Maria : J'ai pas fait exprès.

Tom : Ma mère elle a dit elle va t'engueuler !

Moi, présidente : Tom, qu'est-ce qui s'est passé en fait ? (Tout le monde est au courant mais l'affaire ne me semble pas si claire. J'ai vu la mère et j'ai dit que je réglerai le problème en classe). Maria, tu auras la parole après.

Tom : Elle m'a coupé là (montre ses cheveux) comme ça (fait le geste des ciseaux).

Moi, présidente : Maria, qu'est-ce qui s'est passé ?

Maria : Mes ciseaux, ils coupaient pas. Tom, il rigolait. J'arrivais pas. Et Tom, il a pris ma feuille !

Moi, présidente : Et ça t'a énervée et tu as essayé les ciseaux sur les cheveux de Tom ?

Maria : Oui (des larmes dans la voix) ;

Moi, présidente : Tom, tu as pris la feuille de Maria ?

Tom : Mais elle m'a coupé là (montre à nouveau). Ma mère elle va l'engueuler.

Moi, présidente : D'abord, ta mère ne va pas rouspéter Maria. J'ai parlé avec elle ce matin et tu le sais, tu as entendu ce que je lui ai dit. Nous réglerons le problème en classe et

Tom : Elle va quand même l'engueuler !

Moi, présidente : Non ! A l'école, c'est la maîtresse qui commande. Et si jamais tu en reparles à ta mère, moi, je lui dis que tu te moquais de Maria et que tu l'embêtais et que tu lui a pris sa feuille. Qui a quelque chose à dire ?

Estelle : Faut pas couper les cheveux !

Johane : Faut aller chez le coiffeur.

Moi, présidente : Qui propose une règle ?

Estelle : Faut pas couper les cheveux avec les ciseaux !

Moi, présidente : On ne coupe pas les cheveux avec les ciseaux. Qui est d'accord avec ça ? (Tous les bras se lèvent.) Adopté, on passe.

...

(Plus tard)

Moi, présidente : Bertrand a la parole.

Bertrand : Tu avais dit, on a bien fait le texte.

Moi, présidente : Oui ! L'équipe de Bertrand a bien imprimé le texte. Je vous félicite Bertrand, Laura et Paul. Entendu ? (Ils répondent oui)

Monique (ATSEM) : Moi, je félicite Maxence et Elise qui ont réussi à faire des puzzles de 35 pièces.

Moi, présidente : Entendu ? (Ils répondent oui). Dernière chose aujourd'hui au conseil. Quelle recette allons nous faire cette semaine ? (Je prends la boîte "cuisine" avec les différentes recettes qui ont été apportées par les enfants. Il y a aussi un livre de cuisine). Cette semaine, nous avons la recette de la tarte au citron, de la quiche, du gâteau au chocolat. Qui a apporté ce livre de cuisine ?

Steve : Moi

Moi, présidente : Quelle recette as-tu sélectionnée ?

Steve : Maman a dit il y a plein de recettes.

Moi, présidente : Oui, mais on va pas tout lire maintenant. Est-ce que tu as repéré une recette ?

Steve :

Moi, présidente : Bon, tu regarderas le livre ou avec ta maman, ou avec Monique, ou avec moi ou avec un enfant de la classe et tu essaieras de choisir une recette. Qui veut dire quelque chose sur la recette de la tarte au citron, de la quiche ou du gâteau au chocolat ?

Alice : J'aime le chocolat.

Luc : Moi le citron.

Matéo : Je connais la recette du sassarin.

Moi, présidente : Du savarin. Oui mais on ne l'a pas aujourd'hui.

Monique (ATSEM) : On fait souvent des gâteaux. Je trouve que la quiche, c'est une bonne idée.

Elise : C'est moi qu'a amené la quiche.

Moi présidente : On vote. Qui veut que l'on fasse la quiche ? 9. Qui veut qu'on fasse le gâteau au citron ? 5. Qui veut qu'on fasse le gâteau au chocolat ? 5. On fera une quiche vendredi.

Je relis les décisions du conseil :

- La maîtresse donne une deuxième caisse à Corentin pour la bibliothèque et l'aide.
- Monique réfléchit pour voir si Laura peut l'aider au métier peinture.
- Estelle a le métier de l'emploi du temps.
- On ne coupe pas les cheveux avec les ciseaux.
- Quand les parents sont d'accord, on peut apporter un arrosoir pour le jardin.
- Nous ferons une quiche vendredi. Le conseil est terminé.»

Pour les petits, la classe se vit. La maîtresse nomme des métiers, des problèmes, des règles. Le moment du "conseil" est ritualisé dès le début de l'année mais n'est pas un temps où l'on prend beaucoup de décisions. Au début, c'est un rappel, un retour sur la vie collective depuis le dernier conseil. Seules la maîtresse et l'ATSEM proposent, critiquent ou félicitent. Petit à petit, ils s'approprient les mots et leurs sens. Plus tard, les enfants vont commencer, par imitation, à critiquer, proposer, féliciter, remercier. Ils apprendront à différer. A ce moment-là, on peut utiliser la fiche-guide du chapitre 6.

Quelques remarques

- Le cahier de conseil : je n'utilise pas de pictogrammes, ni d'affichage pour écrire les règles de la classe. Elles sont écrites en français. Je les lis régulièrement, au conseil ou à d'autres moments quand c'est utile. Le cahier est à disposition des enfants qui, au fur et à mesure de l'année, vont le prendre pour le "lire".
- "Et ça te plaît, ton métier ?" Dans un premier temps, le petit doit avoir un métier, première inscription dans le collectif même si cela n'a pas beaucoup de sens pour un enfant de 3 ans. C'est mon désir de maîtresse de classe coopérative. Le métier donnera un statut, une fonction. Pour l'instant, l'enfant est auto-centré. L'objet "les ciseaux" fait partie en quelque sorte de l'enfant. L'objet ou le mot leur plaît. Ils ne se sont pas approprié la fonction. En primaire, l'enseignant demanderait : « Penses-tu que tu fais correctement ton métier, penses-tu que ton métier est utile pour la classe ? » Les métiers sont parlés, chaque jour, tout en laissant faire. A force de répéter, d'expliquer, les mots vont prendre sens. Les mots séparent, mettent de la distance. Une fois que l'enfant fera son métier régulièrement, on élargira à la classe. On remarque, en avril, que la question est : « Ça va avec ton métier ? » L'enfant a maintenant un métier. Laisser le temps.
- Je ne règle pas les problèmes. Je renvoie aux autres : « Comment on pourrait faire ? » Je laisse l'ouverture à l'initiative mais je ne laisse pas tout faire. Corentin veut les plantes. Non ! Aujourd'hui, on ne change pas de métier. La maîtresse dit la loi : on ne décide pas n'importe quoi, n'importe quand. Là, je ne suis pas une fonction maternelle (même si je peux l'être parfois) mais dans la fonction paternelle.
- Quand je m'adresse à un enfant, c'est aussi pour toute la classe. On ne sait jamais qui cela va toucher, qui cela va aider à progresser.

- Parler correctement mais sans censure pour les élèves "Ma mère va t'engueuler." A force de répétition, le langage se transforme.
- Par le langage, on crée de la pensée. Les enfants mesurent l'importance des mots, les conséquences que cela va avoir. La parole a un poids. Quand on dit quelque chose, il se passe quelque chose. Les enfants proposent des décisions là où ils en sont. Toutes les propositions sont accueillies. A cet âge, les enfants ne peuvent pas se projeter. Je prends leur parole au sérieux. Et même si je sais qu'une décision ne fonctionnera pas, je laisse expérimenter. Laisser expérimenter mais à l'intérieur du cadre. On comprend par l'expérience. Une règle n'est pas définitive, on peut la reprendre, la changer.

AVPI

Dans ces extraits de conseils en TPS, PS, nous sommes au plus près des origines du conseil. En effet, nous sommes en présence de très petits enfants qui, bien qu' étant à l'école, ne sont pas encore des élèves. Les plus avancés d'entre eux maîtrisent bien imparfaitement le langage, quelques-uns n'en sont qu'aux balbutiements. Quel pari insensé ! Vouloir introduire le conseil : vrai moment de parole, seul lieu de décision, espace de recours auprès d'enfants aussi petits. Et pourtant ça marche. Oh bien sûr, Isabelle Robin n'est pas totalement non directive, loin de là. Mais elle sait où elle va. Elle sait que ce pari insensé peut réussir. Elle sait qu'il faut enraciner, inscrire dans la vie de la classe les rituels, les maîtres mots, les lieux de parole. Il faut les graver au burin dans le granit du quotidien car c'est grâce à eux que, peu à peu, les enfants vont apprendre à prendre la parole, à s'écouter, à proposer, à décider.

Pompon ou comment apprendre avec un chat

Depuis la mi-septembre, nous avons, dans la classe, une photo de bébés chats sur la table d'exposition. C'est Monique (l'ATSEM) qui l'a apportée.

Les enfants ont déjà posé des questions :

- C'est quoi ?
- C'est à toi ?
- Ils sont où ?
- Ils sont doux ?

Finalement, je demande à Monique s'il ne serait pas possible qu'elle apporte son chat à l'école. Un beau matin de fin septembre, il est dans la classe, dans une cage posée sur la table d'exposition.

Pompon va vivre une journée de classe avec nous. Il va être l'objet de toutes les attentions : nous le regardons, nous parlons, nous le parlons. Certains enfants dont je ne connais pas la voix vont s'exprimer ce jour-là. Je prends des photos tout au long de la journée. Sur une grande feuille au tableau, je note devant les enfants ce qu'ils disent du chat. Chaque parole d'enfant est accueillie.

Le soir, nous disons au revoir à Pompon.

Le lendemain et les jours suivants commence un autre travail : celui de l'album. Nous reparlons du chat, nous le dessinons. Par groupe, nous regardons les photos. Les enfants parlent, je reformule et note ce que chacun dit. Les enfants voient leurs paroles se transformer en écrit.

Nous allons aussi regarder des documentaires sur les chats et je vais leur lire quelques passages.

L'enfant, comme l'adulte, a sa vision du monde. Ce n'est pas par une simple explication qu'il change ses représentations mentales. Il est important que l'enfant puisse les exprimer et les confronter aux autres. "Ce n'est pas un chien" a beaucoup fait parler. Certains ont repris "Ce n'est pas un cochon", "Ce n'est pas

un poisson" et finalement, on a cherché comment on reconnaissait le chat : "il est doux", "il a des pattes", ...

La photo de la mère du chat a étonné : "Il a une maman", "C'est pas ma maman", "Elle est morte, la maman", ..., pour arriver à : "et il a pas de papa." Une discussion des plus sérieuses a commencé.

C'est parce que les élèves ont vu et vécu la même expérience au même moment que la communication a été possible et aussi riche.

Le travail de chaque élève a été collé dans l'album, ce qui permet de passer du travail individuel au travail collectif coopératif.

Cet album, comme tout album réalisé dans la classe, passe dans les familles le soir. Il est à disposition dans la classe. Il constitue une part de la culture et de l'histoire de la classe.

Le travail autour du chat a englobé plusieurs domaines d'apprentissage : le langage oral, écrit, la lecture mais aussi la découverte du monde (se reporter aux instructions officielles en cours).

La classe est en marche et pourtant, ce n'est pas drôle tous les jours.

AVPI

Une séance d'apprentissage transdisciplinaire qui donne tout son sens à l'école, qu'elle soit maternelle ou élémentaire. Une accroche, une photographie : Pompon. Puis, Pompon arrive en classe. Les enfants parlent : Isabelle Robin questionne, relance. Progressivement, les mots deviennent langage, les enfants des élèves et Isabelle Robin la maîtresse. On apprend ce qu'est un chat.

Ce n'est pas drôle tous les jours !

Vendredi 26 novembre, classe de TPS-PS

8h10, j'arrive à l'école. J'ai dix minutes de retard. Je dois aider la comédienne qui intervient dans ma classe. Nous devons aménager la salle de jeux pour la séance de théâtre.

8h35, Les élèves arrivent. La collègue de TPS-PS est malade. Je me partage entre les deux classes pour accueillir les parents.

8h45, nous apprenons qu'une remplaçante va arriver. L'ATSEM de la collègue me dit qu'elle peut gérer les enfants jusqu'à l'arrivée de la remplaçante.

Je retourne enfin dans ma classe. Il y a des matins comme celui-ci où tout démarre mal. C'est évidemment à ce moment-là que se présente une situation difficile. Je suis déjà stressée et ne vais pas trouver la bonne distance : assez loin pour voir, assez près pour entendre.

Comme à son habitude, Lisa, 3 ans dans deux jours, pleure. Elle est accrochée à sa mère ou l'inverse. Lisa pleure chaque matin. Elle est visiblement très angoissée. Elle demande plusieurs fois par jour si sa mère va venir la chercher.

Ce matin-là, je n'y prête pas attention. D'ailleurs, je n'ai pas le temps. J'accueille des parents et je leur dis quelques mots sur le théâtre car certains m'ont vue avec de grands draps, des poteaux et autre matériel. Ils s'en vont tout heureux de savoir que les enfants vont travailler avec une comédienne. Lisa pleure de plus belle en disant qu'elle ne veut pas aller au théâtre. Sa mère réplique :

« Oui, la dernière fois, elle a cru que vous alliez l'oublier au théâtre et qu'elle ne monterait pas dans le bus.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Nous ne sommes jamais allés au théâtre. Le spectacle que nous avons vu se déroulait à l'école. Nous n'avons jamais pris le bus. (La collègue est allée voir le spectacle au théâtre et a pris le bus).

– En tous les cas, elle a peur.

Lisa (en pleurant) : Je veux pas aller au théâtre.

– Tu n'iras pas au théâtre. (Ton excédé) Tu es un bébé, va à la crèche²¹ !
– Ah, ça va pas se passer comme ça ! Vous allez arrêter de parler à ma fille comme ça ! »

La mère s'en va. Je suis bouleversée : en effet, je n'avais pas à parler à Lisa comme ça. Mais je sens qu'il y a du trop ... Trop de la part de la mère qui parle et parle encore aux deux adultes de la classe et à sa fille et qui est toujours la dernière à partir, trop de la part de Lisa qui pleure et pleure encore tant que sa mère est là, et qui devient ensuite une petite fille très agréable, très vive dans les apprentissages. (Elle sait, entre autres, composer, à l'imprimerie, son prénom avec modèle, elle a un métier, elle dessine des histoires, ...)

Je commence la classe, les rituels, comme d'habitude. Ça me calme, je le sens mais j'ai un poids, je sens une lourdeur sur les épaules, je m'en rends compte et je sais pourquoi. La mère a raison : je n'ai pas à parler à une élève de cette manière.

Il n'y aura pas de quoi de neuf ce jour-là car nous travaillons avec la comédienne, en demi-groupe. J'organise les deux groupes : des TPS et des PS mélangés, des grands et des petits en comportement. Lisa n'est dans aucun groupe : elle n'ira pas au théâtre. Je vais avec le premier groupe en théâtre, l'ATSEM reste avec le deuxième groupe et Lisa qui ne pleure plus.

Le travail avec la comédienne dure une demi-heure. Tout se passe bien même si Alix est à canaliser : il détache les papiers qui servent de cloisons aux cabanes, il passe sous les draps, il est dans sa bulle, s'amuse tout seul mais ne participe pas au jeu proposé par la comédienne. Nous repartons en classe et, à nouveau, je ressens un poids.

L'ATSEM va à l'atelier théâtre avec l'autre groupe. Je garde Lisa avec moi mais ne lui adresse pas la parole, ne la regarde pas. Nous faisons de la pâte à modeler. Elle vient me montrer ses boules. Je sens très nettement qu'elle veut rétablir le contact. Je fais un effort : « Elles sont très très jolies tes petites boules de pâte à modeler. »

²¹ Cf. « *L'année dernière, j'étais mort...* » signé Miloud, Catherine Pochet et Fernand Oury, p.11

C'est l'heure de la récréation. L'air frais me fait du bien mais pas longtemps. Alix et son jumeau Arnold (2 ans et 2 mois) n'arrêtent pas : ils poussent les autres, enlèvent leurs chaussures, grimpent sur les marches avec les camions et les tricycles, rentrent dans la classe et j'en passe. Marwin, 2 ans et 7 mois, fait de même mais avec plus de violence envers les autres. N'est-ce pas lui qui m'a dit : « La maîtresse est méchante, mon grand-père va venir te casser la gueule. » Ils m'énervent ! Et je repense à la mère de Lisa.

Avant de retourner en classe, nous passons aux toilettes. Trop tard ! Arnold a fait pipi dans sa culotte. J'entends d'ici la mère qui va me dire, comme chaque jour : « Je ne comprends pas, il est propre à la maison. »

Retour en classe. Je lis une histoire. Silence bienfaiteur. Quelques jeux de doigts. Il est 11h15, je mets en place quelques jeux pendant que l'ATSEM installe le dortoir. Et c'est à nouveau le bazar ... avec Alix, Arnold et Marwin. Ils vont de jeu en jeu, en cassent certains (garantis incassables par les vendeurs). Les autres enfants s'énervent. 11h30, les enfants qui mangent à la cantine sortent de la classe avec l'ATSEM. Plus qu'un quart d'heure !! Je mets les 10 enfants externes à la pâte à modeler. Alix, Arnold et Loana mangent la pâte à modeler. Arnold fait une autre fois pipi dans sa culotte. Je nettoie le sol mais ne le change pas.

12h45, j'ouvre la porte aux parents. Les enfants disparaissent en quelques minutes.

J'ai mal dans le bas du dos, mal aux cervicales. Et moi qui pensais que la classe commençait à tourner !

Je vais voir la directrice pour lui signaler l'incident avec la mère de Lisa.

Je rentre chez moi manger une soupe et reviens à l'école pour 13h. Lisa a mangé à la cantine. Sa mère vient la chercher à 13h20 comme je le lui avais proposé. J'espérais ainsi qu'en rentrant dormir chez elle, Lisa changerait de comportement. Il n'en a rien été car le problème n'était pas là.

A 13h20, la mère arrive. Je lui demande si elle a un peu de temps pour parler. Elle accepte.

Moi : « Veuillez m'excuser pour ce qui s'est passé ce matin. Vous aviez tout à fait raison : je n'ai pas à parler à votre fille de cette manière.

- Oui

- Maintenant, il faut que nous aidions Lisa. Ce n'est pas normal qu'au mois de novembre, elle pleure autant le matin, qu'elle vous réclame autant dans la journée. Je vous avais proposé de la garder l'après-midi mais cela ne semble pas faire évoluer Lisa dans le bon sens.
- Non ! A la maison, elle ne veut pas dormir. Hier, elle a demandé que je lui mette la télé pour s'endormir.
- A l'école, elle dort. Je vous propose que Lisa passe à nouveau toute la journée à l'école.
- Oh oui, ça sera mieux et ça m'arrange (grand sourire).
- Est-ce qu'il s'est passé quelque chose pendant les vacances de la Toussaint ? Lisa ne pleurait plus avant les vacances.
- Ben non ... Sa sœur est allée chez son père.
- Oui mais ce n'est pas inhabituel. Sylvia va régulièrement chez son père (Lisa n'a pas le même père)
- Oui mais Lisa n'aime pas ça. Y'a aussi eu le chien de Lisa. On l'a redonné au propriétaire parce qu'on avait des ennuis avec les voisins car il aboyait tout le temps.
- Depuis quand avait-elle son chien ?
- Depuis tout bébé. Le chien dormait dans sa chambre avec elle. Au début, elle ne s'est pas aperçu que le chien n'était plus là. C'est quand elle est revenue de l'école le premier jour après les vacances qu'elle s'en est aperçu. Le chien lui sautait toujours dessus au retour de l'école.
- En effet, c'est un événement important. Je ne sais pas vraiment ce qu'on peut faire à ce sujet-là. Il faudrait en reparler à Lisa. Vous pourriez demander conseil à votre médecin ou à un psychologue.
- C'est bien les psychologues ?
- Ce sont des professionnels qui sont là pour aider. Moi, je ne peux pas vraiment vous dire ce qu'il serait bien de faire au sujet du chien.
- Ma belle-mère m'a dit que ça lui était arrivé avec son fils et qu'elle avait dû racheter un chien.
- Je ne sais pas s'il faut aller jusque-là mais moi, ça me fait encore penser à une histoire de séparation : Lisa a du mal à se séparer de vous et maintenant elle doit faire le deuil de son chien dont elle n'a même pas pu préparer le départ. Pour elle, il

a disparu. C'est traumatisant. En même temps, j'ai l'impression que Lisa a du mal à se séparer de vous...

- Oui, je l'ai eue tout le temps avec moi depuis qu'elle est née. Jamais personne n'a pu la garder.
- Oui, ce n'est pas facile pour une mère. Vous pouvez aussi faire un travail ...
- Je cherche du travail (elle m'a coupé la parole)
- Je voulais dire que vous pouviez travailler cette séparation ... avec le médecin par exemple.
- Oui, il m'a dit de laisser Lisa à la cantine car elle ne mange pas à la maison. »

Ça fait 20 minutes que nous discutons. J'ai fait la paix avec cette mère. Je coupe et vais retrouver les élèves au dortoir. Lisa est en train de lire un livre. Je la prends par la main et l'emmène près de sa mère.

« Lisa, je viens de discuter avec ta maman. Lundi prochain, tu dormiras à nouveau à l'école. D'accord ?

- Oui.
- Bon après-midi ! »

Je me sens mieux mais j'ai toujours mal au dos. Je ferais bien la sieste moi aussi. Mais Marwin vient de se réveiller ... Il ne dort que 20 minutes ! La journée continue.

Epilogue

Le lundi suivant, reposée, ayant aussi posé cette histoire avec Catherine Pochet, je suis de nouveau toute disponible.

Lisa ne pleure pas en entrant en classe. Sa mère part plus vite que d'habitude. Les larmes commencent à poindre chez Lisa. Je m'approche d'elle :

« Viens ! On va jouer aux mosaïques !

- Oui (dans un sanglot), je vais pas aller à la crèche ?
- Si tu es capable d'être avec nous, tu n'as pas besoin d'aller à la crèche.
- Oui. »

Elle arrête de pleurer, nous nous mettons à faire une mosaïque.

9h, les rituels. En écrivant la date, je réalise que c'est l'anniversaire de Lisa. Ce qu'elle confirme. Depuis plusieurs semaines, la mère demandait si elle pouvait apporter un gâteau le jour de l'anniversaire de Lisa et s'était enquis du nombre d'élèves dans la classe pour apporter aussi des bonbons. Or Lisa n'a rien apporté. Sans même réfléchir, je dis à Lisa et à la classe :

« Cet après-midi, nous fêterons l'anniversaire de Lisa. Elle soufflera les bougies. »

C'est ce que nous ferons et chacun repartira avec quelques bonbons (J'ai une réserve dans la classe.)

Intermède : Arnold-bonbon (Mi-décembre)

Arnold et Alix sont des jumeaux de 2 ans et 6 mois en décembre. Ils ne sont pas propres (deux, voire trois pipis dans la culotte le matin. "A la maison, ils sont propres", m'assure la mère), ils ne disent pas un mot, répondent aux deux prénoms, ne sont pas capables d'écouter une petite histoire. Ils ne sont que dans le mouvement, dans le déménagement. La directrice de la crèche (contrairement au dire de la mère) avait préconisé de les laisser encore un an à la crèche.

Depuis quelques temps, il me semble avoir repéré qu'Arnold n'entend pas. J'en ai parlé à la mère qui m'a dit qu'elle avait eu le même problème avec le grand mais qu'à deux ans, ils sont trop petits pour faire des tests.

Ce qui me trouble, c'est que j'ai l'impression qu'il entend son frère mais, semble-t-il, uniquement son frère. Je m'en suis aperçue en récréation (où pourtant, il y a beaucoup de bruits différents). Je décide donc de faire un test.

Au moment des ateliers, j'annonce que l'équipe de Cloé fera de la peinture. L'équipe de Cloé se dirige vers les blouses. Arnold ne bouge pas.

« Arnold, tu es dans l'équipe de Cloé, va chercher une blouse ! »

Pas de mouvement. Il est sur sa chaise, dans une bulle, me semble-t-il.

Je réitère ma demande. Rien ne se passe.

« Arnold, va chercher le bonbon dans la caisse de blouses ! »

Il me regarde, regarde les blouses et se lève ... (Autant dire que d'autres aussi se sont levés.)

Dans la matinée, je vais refaire deux autres fois l'expérience : en sport puis juste avant la lecture d'un livre. Quand je dis "Va chercher le bonbon sur le toboggan" ou "Regarde le bonbon sur le livre", il entend !

J'ai expliqué à la classe (il a aussi entendu) qu'il n'y avait pas de bonbons mais que je voulais juste savoir si Arnold entendait ce que je disais. Et j'ai conclu : « Il entend quand je parle de bonbon. »

A partir de cet événement, Arnold entendra tout ce que je lui dirai, commencera à se poser et à participer aux activités de la classe.

Parallèlement, Alix qui entendait ce que je lui disais mais restait dans sa bulle, fera de même.

AVPI

A première vue, cette rentrée n'est guère différente de celles qui ont lieu dans des classes traditionnelles : des enfants qui pleurent, qui courent partout, qui sortent les jouets des bacs, qui crient, qui ne comprennent rien aux demandes de la maîtresse et à ses tentatives de vouloir les regrouper autour d'un même objet ou de les engager dans une même action.

Le groupe n'a pas de sens (ailleurs que dans la tête de la maîtresse), ils ne sont que des "uns" propulsés dans un lieu unique : l'école dont ils ignorent encore les codes, les fonctions, les enjeux.

Au milieu de tout ce chaos apparent, la maîtresse parle, écoute, rassure. Elle met des mots sur des angoisses non exprimées, distille des règles, pose des repères, installe du cadre.

Progressivement, le dispositif de la classe coopérative se met en place, par petites touches, en harmonie avec l'évolution des enfants et les progrès des élèves, sans brusquerie, en donnant à chacun la place qui lui revient ou celle qu'il veut bien occuper, en prenant en compte le rythme des apprentissages de chaque élève.

Chapitre 2

Mathias, du nourrisson à la grande section

Nous allons maintenant lire la monographie de Matthias, "un bout de chou, adorable, blond et qui sourit." Un ange ? Une image en tout cas loin de celle, inquiétante, que s'est forgée la maîtresse à partir d'une conversation téléphonique avec la directrice de l'école précédente.

Nous sommes mi-mars. A cette époque, malgré le peu d'expérience de la maîtresse en maternelle, la classe commence à bien fonctionner. Ces arrivées en cours d'année d'élèves réputés difficiles sont presque toujours anxiogènes. La classe saura-t-elle intégrer ce nouvel élève ?

Nous allons suivre pendant deux ans l'évolution de Matthias dans cette classe coopérative au milieu d'enfants de 2 à 6 ans, la mise en place à la fois tâtonnante et rigoureuse de ce qui fonde l'humain.

A l'époque de cette histoire, j'utilise les Techniques Freinet et la Pédagogie Institutionnelle depuis 10 ans, mais ce n'est que la deuxième année que j'enseigne dans cette classe maternelle de Très Petite, Petite, Moyenne et Grande Sections de 30 élèves de 2 à 6 ans.

Lieux de parole, d'accueil et d'inscription, techniques de travail favorisant les relations et les échanges, la plupart des institutions et des techniques du dispositif Techniques Freinet Pédagogie Institutionnelle (TFPI) sont en place depuis l'an dernier : le quoi de neuf, le choix de texte, la mise au point de texte, l'imprimerie, le journal, la correspondance scolaire, collective et individuelle, le conseil, les métiers, les couleurs en lecture, écriture et comportement (gris, rose, blanc), les équipes, la monnaie et le marché, ainsi que la table d'exposition.

Première année : le caca, la colle et la loi

Jeudi 12 mars : bientôt un nouvel élève...

Je reçois un coup de téléphone de Madame Lacombe qui veut inscrire Mathias, son fils de 3 ans.

- La maîtresse de l'autre école l'a pris en grippe, il ne veut plus aller à l'école. D'ailleurs il est malade. Il fait une crise d'asthme. Il ira peut-être à l'hôpital. Je passerai faire les papiers ce soir mais Mathias restera encore une semaine à la maison. Qu'est-ce qu'il faut comme matériel ?
- Ne vous inquiétez pas pour le matériel. Soignez votre enfant. Je vous expliquerai tout quand Mathias viendra à l'école.

Le soir même, Madame Lacombe vient inscrire son fils et insiste auprès de la directrice pour me voir ... au sujet du matériel. Je commence par lui présenter la classe :

« C'est une classe enfantine petite, moyenne et grande sections... Madame Lacombe m'interrompt :

- Est-ce qu'il lui faut des chaussons ? »

Je lui montre la liste de fournitures et lui signale que rien ne presse. Madame Lacombe commence à me parler de l'autre maîtresse ... et insiste beaucoup : « Mathias est propre. » C'est l'objet principal de discorde avec la directrice de l'autre école, laquelle m'a téléphoné

elle aussi : elle ne veut plus garder Mathias à la sieste justement "parce qu'il n'est pas propre".

Je préfère ne pas rentrer dans les détails. J'essaie d'écouter et d'écourter ce flot de paroles :

« Nous verrons la semaine prochaine quand Mathias viendra en classe. »

Pas de colle sur les jeux...

Premier jour d'école : il ne sait pas, il ne répond pas...

La semaine suivante, à 8h45, un peu en avance, Madame Lacombe arrive avec un tout petit bout de chou, adorable, blond et qui sourit. Je me sens me détendre mais remarque cependant qu'il est habillé d'une salopette : pas facile pour aller aux toilettes tout seul.

J'explique un peu la classe à la maman et à Mathias : l'accueil le matin, les chaussons, les goûters ... Elle m'accapare, me parle de Mathias, d'elle et de son travail temporaire, du papa, du frère et de la sœur. Ça fait beaucoup, surtout que les autres parents arrivent ... Je sens quelques regards étonnés. J'ai aussi à parler à d'autres parents : je finis par le dire à Madame Lacombe, qui viendra ainsi plus d'une fois, le matin, me "saouler" de paroles.

Durant cette scène, Mathias n'a pas bougé, juste quelques regards autour de lui.

Des renseignements prématurés sur un enfant apportent moins de précisions que d'images encombrantes. Le premier effet du coup de fil de ma collègue est significatif : je suis d'emblée sur la défensive face à Mathias et à sa mère. Je "démarré en maternelle", et la classe démarre avec moi : 29 élèves, beaucoup de "petits", un en plus, qui vient de se faire "jeter" de l'école voisine, et pas uniquement pour des questions de propreté. Il posait aussi des problèmes... comme sa famille. Je redoute un peu l'arrivée de Mathias, ou du moins l'image que j'en ai. Je me détends donc quand je vois "l'adorable bout de chou" : une nouvelle image, tout aussi trompeuse que la précédente.

9h, je ferme la porte. Nous sommes entre nous.

Je présente Mathias à la classe. Rituel de présence : on se compte, on compte les étiquettes magnétiques que chaque enfant a posées sur un tableau. Ces étiquettes nous servent pour s'inscrire au quoi de neuf. Amaryllis :

« Faut que tu fasses une étiquette pour Mathias. »

Je fabrique sur le champ une étiquette de fortune que je donne à Mathias. Il la pose sur le tableau. Il est avec nous. Nous sommes maintenant 30. Après les métiers de date et cantine, je mets Mathias dans le groupe des 2 ans, ceux qui n'arrivent pas à assister entièrement au quoi de neuf. Ils vont avec l'ATSEM jouer puis faire du découpage-collage.

La classe fonctionne normalement : quoi de neuf , "je dessine et j'écris une histoire"²², puis choix de texte. Je ne me préoccuperai de Mathias qu'à 10h45, au moment de la récréation. L'ATSEM me signale qu'il n'a pas posé de problème mais : « Il ne sait pas découper, il ne sait pas coller, il ne sait pas tenir un crayon, il ne répond pas quand on lui pose une question. »

Après la récréation, nous apprenons des comptines, je lis des histoires. J'interpelle Mathias qui ne répond toujours pas. À une question où il suffirait de dire oui ou non, il me fait d'abord signe avec sa tête que oui, puis non ... A moi de choisir ? Sait-il parler ?

Le midi, il mange à la cantine. À 14 heures, la dame de cantine me signale qu'il n'est pas "propre" : il mange avec ses doigts, il ne sait pas tenir une petite cuillère. C'est un nourrisson.

L'après-midi, sieste. Il s'endort assez rapidement. Quand il se réveille, il a fait caca dans sa culotte. Je demande à Mathias si, à la maison, il dort avec une couche. Il me fait signe que oui. Apparemment, sa mère veut donc cacher le caca qui empêche son enfant d'aller à l'école.

²² Les enfants dessinent leur histoire. Puis j'écris sous leur dictée en script ou en cursive selon leur couleur en écriture. Ils recopient sous le modèle. Ensuite, ils "lisent" (racontent) leur "texte" au choix de texte.

Après la récréation, nous retrouvons des jeux enduits de colle. Je questionne Claudine, handicapée moteur qui est restée dans la classe parce qu'il faisait frais dehors.

– C'est le petit.

Je fais venir tour à tour les quatre petits de Très Petite Section. Je n'appelle pas Mathias qui est en Petite Section.

– Claudine, quel petit as-tu vu mettre de la colle sur les jeux ?

Elle me dit : « Non ». J'annonce :

« On en reparlera au conseil. Y a-t-il des grands volontaires pour aider à nettoyer les jeux ? La présentation de livres est reportée. Ceux qui ne nettoient pas les jeux peuvent dessiner. »

Je n'ai que l'embarras du choix pour nettoyer la bêtise du petit . Mais quel petit ? Les petits vont avec l'ATSEM faire des puzzles. Tout à coup, j'entends Claudine :

– Lui !

Je me retourne et vois Mathias sourire.

– Claudine, c'est Mathias qui a mis de la colle sur les jeux ?

– Oui !

Je n'en crois pas mes oreilles : Mathias, si adorable ...

– Va de l'autre côté avec les bébés (j'ai deux salles de classes).
On en reparlera au conseil.

Il obéit sans broncher.

Le soir, je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que Madame Lacombe me dit : « Il a fait ! »

Tous les soirs, avant de venir chercher Mathias, elle se précipitera sur le sac de Mathias pour l'inspection de ses affaires.

En ce premier jour d'école, je minimise "l'affaire" : « Mathias a changé d'école. Laissez-lui le temps de s'habituer aux nouvelles personnes et aux locaux. Nous verrons demain. »

Elle dit oui, s'en va mais je la vois par la fenêtre montrer sa main à Mathias ... J'imagine aisément ce dont elle le menace.

Cette mère, angoissée, ne peut donner à son enfant ce que vraisemblablement elle n'a jamais eu : un "espace de tranquillité".

Le 20 mars, deuxième jour d'école . L'action du conseil : pas de colle sur les "je"...

8h50, Madame Lacombe et Mathias arrivent.

- J'ai mis des rechanges. Faut qu'il fait caca avant la sieste et y aura pas de problème. J'ai mis les goûters.
- Ne vous inquiétez pas. Mathias, viens. Nous allons chercher ton étiquette.

Je prends Mathias par la main et nous rentrons.

9h : rituel de présence, de date.

A 9h10, nous nous mettons en place pour le conseil.

Je place Mathias à côté de moi, et je demande à Maria de se mettre de l'autre côté de Mathias. Tous les petits sont encadrés par des grands. C'est une règle. Autre règle : quand un petit "en a marre du conseil", il va jouer dans l'autre salle avec l'ATSEM.

Avant de commencer, Gaëlle, Jean et Amaryllis se chargent d'expliquer ce qu'est le conseil.

Amaryllis commence :

- Il y a les métiers, les critiques, les propositions, les félicitations-remerciements. On parle de la classe.

Gaëlle enchaîne :

- Si tu veux t'occuper des vélos, tu le dis. Mais c'est mon métier et je veux le garder.
- Jean : T'as pas le droit de répéter à tes parents ce que je dis, ou ce que Jacques dit ou Christian ou les autres. C'est la confiance.

Enfin Gaëlle précise :

- Dans la classe, on ne se moque pas. Si tu veux parler, tu lèves la main comme ça.

Gaëlle sait qu'il est utile d'accompagner le geste à la parole. Par expérience, on sait que les petits ne comprennent pas toujours ce qu'on dit.

Dernière précision : « Quand tu parles, on t'écoute. C'est une règle : on écoute celui qui parle. »

Qu'est-ce que Mathias a compris de tout ce discours ? Certainement pas grand chose, mais il a ressenti l'essentiel : ici, on ne dit pas et on ne fait pas n'importe quoi, n'importe quand et n'importe où. Le sentiment de sécurité, ça ne se décrète pas, ça

s'installe. Pour cela, avant toute chose, il est nécessaire que la classe "maîtrise ses sphincters" : des choses peuvent "sortir", d'autres non. Il y a des seuils, qu'on ouvre ou qu'on ferme d'une façon appropriée. "Le conseil commence", "Le conseil est terminé", ça ne concerne pas uniquement le temps, ça délimite un Lieu.

« Le conseil commence. Silence. (Je préside et assure le secrétariat.)

Nous parlons d'abord des métiers puis viennent les critiques, et surtout LA critique :

– Je critique Mathias parce qu'il a mis de la colle sur les jeux.

Silence. C'est Alexia qui a parlé de sa grosse voix. Les regards se tournent vers Mathias ... et vers moi. J'attends une petite seconde pour donner la parole à Mathias.

– Mathias, tu as la parole. Est-ce toi qui as mis de la colle sur les jeux ?

Mathias acquiesce. J'attends à nouveau une petite seconde.

– Qui a quelque chose à dire ?

– Pourquoi as-tu fait ça ? demande Maria. ... Silence.

– Il ne savait pas qu'on n'avait pas le droit, suggère Christian.

– T'as déjà mis de la colle sur les jeux, toi ? Ils peuvent être fichus après ! rétorque Jean.

– 1 point d'amende, lance Yamina qui vient d'avoir une amende.

– Y a pas de règle, rétorque Jacques (qui a bien du mal avec les règles de la classe !)

– Je propose : on ne met pas de colle sur les jeux.

Amaryllis vient de parler. Elle a compris depuis longtemps qu'une proposition arrange souvent les choses rapidement.

Je demande :

– Qui a une autre proposition ? ... Personne ? ... Qui est d'accord avec la proposition d'Amaryllis : on ne met pas de colle sur les jeux ?²³

²³ En maternelle, tous les incidents sont des "affaires d'état". Des choses évidentes pour des adultes ou des élèves de primaire font l'objet d'une règle. Quand un enfant a compris ce qu'est une règle, comment on l'élabore, il propose d'autres règles lors des conseils suivants. Ainsi cette année-là, nous aurons les règles suivantes : on ne donne pas de coup de fourchette, on ne lance pas de sable, on remet les bouchons des feutres, quand on enlève son gilet en classe, on le suspend au porte-manteaux, on boit dans sa timbale, on ne met pas les goûters

Les grands et les moyens sont tous d'accord. Certains petits lèvent la main pour faire comme les grands. Mathias n'a pas bougé, n'a pas levé la main. Il a regardé.

Pendant longtemps, Mathias va regarder avant de comprendre et de parler, d'un regard intense, impressionnant, comme celui du bébé qui intériorise le monde. Ce lieu-là, insolite, ce n'est pas la maison où ce sont les conflits et le taux d'alcoolémie qui déterminent le climat, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Autre chose existe que l'indifférenciation du non-organisé. Ça parle autour de lui mais Mathias n'entend pas des explications ni même des règles, il n'en est pas encore là. Il entend la Loi. Il ne comprend pas ce qui se dit mais il sent qu'il y a quelque chose qui fait loi dans le langage.

Jean ajoute (c'est devenu un rituel quand une règle est élaborée) :

- Si tu mets de la colle sur les jeux, tu paies un point. Mais si c'est Thierry qui met de la colle, il paie aussi un point ...

Jean n'a pas le temps de finir, Thierry, un petit, crie :

- Thierry pas co jeux !

On ne comprend pas toujours ce que Thierry dit mais là, toute la classe a compris. J'interviens :

- Thierry, tu n'as pas mis de colle sur les jeux. Jean donnait un exemple. Jean gêneur. On a déjà expliqué qu'on ne choisissait pas le nom des petits pour donner un exemple. Puis, m'adressant à Mathias :
- Mathias, Jean voulait expliquer que la règle est valable pour tous. Si Jean, Maria ou Astrid mettent de la colle sur les jeux, (la classe sait que ces enfants sont grands en comportement et qu'ils ne le font pas), ils paieront eux aussi un point d'amende. On peut passer Amaryllis ?
- Oui.
- On passe.

des autres dans le sable, on ne met pas de sable dans les lavabos, on ne mange pas la pâte à modeler, on ne mange pas les livres ("Les petits, ils pourraient les manger"), on dit au revoir aux parents, ("Comme ça, ils sortent de la classe"... et ce sont les enfants qui agissent leur séparation.)

Ouf ! Cette histoire de colle est finie. Mais que dit Mathias avec cette histoire de colle ? Qu'il est collé ? Qu'il est dans la mélasse ? En tout cas, ici, Thierry n'est pas Jean, ni Maria, ni Astrid : les "je" ne se mélangent pas.

Le conseil continue. Mathias en "sortira" avec quelques petits pour aller jouer ...

Le regard

A la récréation, Mathias s'empare d'un tricycle qu'il ne lâchera pas. Il roule souvent près de moi, tourne la tête en me fixant. Je prends cette attitude pour un défi. Ce regard d'un enfant haut comme trois pommes me met mal à l'aise. Je le vis comme un regard froid sans pudeur, sans limite. Il me "dévisage". Je finirai par lui poser la question : « Qu'attends-tu de moi quand tu me regardes comme ça ? Que je te rouspète ? Avoir un point d'amende ? Que je te punisse dans un coin ? » À chaque fois ma question lui fera tourner la tête mais le "problème" n'est pas résolu puisqu'à la récréation suivante, il me regarde de la même manière. Je lui dirai aussi : « Mathias quand tu me regardes comme ça, tu m'agresses ! C'est comme si tu disais un gros mot ! »

Mathias me fait-il vivre ce qu'il ressent à ce moment-là ? J'aurais pu dire : « Que veux-tu dire quand tu regardes de cette façon ? » Mais je dis « Qu'attends-tu de moi ? ». Je suis sur la défensive, je ne veux pas qu'il me regarde ainsi. Curieux réflexe protecteur.²⁴ « J'ai, d'emblée, mis la classe entre Mathias et moi », ai-je écrit dans mon carnet de bord. « Tu l'as mis sous "haute sécurité" dans la classe », ont plaisanté les collègues du groupe d'élaboration, « Et en te protégeant de lui, tu l'as protégé de toi. C'est même peut-être pour ça que tu as pu accueillir sa mère sans qui le nourrisson n'aurait pu trouver ses premiers repères dans la machine. » "Adorable bout de chou" ou "mauvais objet" qui menace de perturber ma classe, Mathias ne m'est pas indifférent. Or, sans une relative sécurité pour moi, rien ne peut advenir pour lui. Mais je ne suis pas seule avec l'enfant "abîmé" : j'ai confiance dans la classe

²⁴ Je ne serai pas la seule à être remuée par ce regard, il désorientera aussi la nouvelle ATSEM l'année suivante.

institutionnelle. Alors je le lui confie et je gère l'ensemble en veillant qu'il ne s'approche pas trop. Qu'il ne m'en demande pas davantage !

L'après-midi, quand il se réveille, il a fait caca dans sa culotte.

Du collage au découpage

Après la sieste, les petits viennent dans la classe. Ils peuvent y rester, jouer, dessiner ou ils peuvent, en me le signalant ou en le signalant à un chef d'équipe, aller jouer dans la salle d'à côté où se trouvent la dînette, la marchande, les jeux de construction. La porte reste ouverte. Les petits ont compris qu'ils doivent dire à quelqu'un : « Je suis réveillé, je vais à tel endroit. »

Ce jour-là, j'entends Amaryllis crier :

– Mathias coupe le cahier de Jean !

Je me retourne aussitôt et j'ai juste le temps d'apercevoir Mathias poser des ciseaux et s'en aller.

– Mathias, tu veux découper ?

Il me fait signe que oui.

Je suis dans l'équipe d'Héloïse. Nous sommes en train d'écrire les lettres individuelles aux correspondants. Je l'installe avec nous et lui donne une feuille de papier et des ciseaux : « Tu peux découper maintenant. »

Je vais recoller le cahier de Jean et reviens dans l'équipe. Je surveille Mathias *d'un œil* tout en terminant les lettres. Mathias coupe sa feuille "consciencieusement" en minuscules morceaux. *Il me jette un coup d'œil* de temps en temps. *Je fais celle qui ne le voit pas* mais peut-être n'est-il pas dupe ...

Je change d'équipe mais avant d'aller dans l'équipe de Maria, je m'adresse à Héloïse :

– Quand Mathias en a assez de découper, tu lui proposes autre chose. Si tu as un problème, tu m'appelles.

Tout en travaillant dans l'équipe de Maria, j'ai un œil²⁵ sur Mathias. Je le vois soudain se lever et aller chercher des craies grasses. Héloïse le rattrape :

²⁵ Comparé au regard dérangeant du matin, il semble que "le regard d'un œil", lui, ne constitue pas une barrière.

– Tu dois me demander et en plus c'est le métier de Yamina. Mathias pose les craies et se tourne vers moi. Héloïse prend les craies et va les poser sur la table où est installé Mathias. Je dis à Mathias qui me regarde toujours : « Les craies sont sur ta table. » Il s'en va colorier.

Le soir, débordement habituel de la mère. J'écourte toujours de la même manière : « Mathias a eu beaucoup de changements, on verra la semaine prochaine. »

"On garde un enfant"...²⁶

La semaine suivante , le 23 mars : "J'en voulais pas..."

La mère de Mathias arrive, m'accapare et commence ou plutôt continue "son histoire" :

– Vous savez, il est pas facile mais il est mignon quand même. J'en voulais pas. C'est le gynécologue qui m'a dit que j'en aurai plus. Je suis allée lui dire quand je me suis retrouvée enceinte. J'ai rien compris.

Je ne trouve rien d'autre à dire que :

– En somme, c'est la faute du gynécologue !

Je suis un peu suffoquée qu'elle déballe son histoire devant moi, devant les autres parents et devant Mathias. Je salue Madame Lacombe qui, je l'avoue, commence à m'insupporter. Comme Mathias, elle n'a pas de limites.

Il est 9h. Je ferme la porte. Nous commençons la classe. Mathias est assis à côté de moi.

Date, présence : à 9h10, le quoi de neuf commence ... La classe institutionnelle est en marche.

"Toujours savoir où il est"

L'après-midi, Mathias fait caca dans sa culotte pendant la sieste.

²⁶ Cf. le titre de S. Leclair *On tue un enfant*, Seuil, Paris 1975. Il s'agit de la mise en mot d'un fantasme.

Après la sieste, il entre dans la classe, prend des ciseaux, s'approche d'une table de grands et commence à couper un travail de grand. Pauline explose :

– Mathias est en train de découper notre travail !

Même manœuvre que la semaine passée : Mathias pose les ciseaux et veut s'en aller ... mais il est entouré par des grands. J'interviens rapidement :

– Mathias, si tu veux découper, TU DEMANDES ! Qui veut s'occuper de Mathias ?

Amaryllys se propose. Elle l'installe, lui fournit papier, ciseaux et colle. Je ne donne qu'une consigne à Amaryllys :

– Tu dois toujours savoir où il est.

"Le garder l'après midi"

Le soir, je prends Madame Lacombe à part.

« Je pense qu'il y a eu beaucoup de changements pour Mathias. Il faut lui laisser du temps. Est-ce que vous ne pourriez pas le garder l'après-midi ?

– Mais il est propre chez moi.

– Peut-être, même certainement, mais le changement d'école l'a sans doute perturbé. Il reste une semaine avant les vacances de Pâques. Vous pourriez peut-être le garder l'après-midi jusqu'aux vacances. Nous réessaierons la sieste à l'école après les vacances.

– Oui mais je travaille en ce moment.

– Et votre mari ? (J'ai appris qu'il était au chômage)

– Je vais lui demander. »

Mardi 24 mars : "venir le chercher"

Madame Lacombe me signale que son mari ne peut pas venir chercher Mathias après la cantine mais qu'elle s'est arrangée avec sa mère.

9h, conseil. Personne ne critique Mathias (pour avoir coupé les cahiers des grands), moi-même je n'y pense pas.

À 13h30, je vois arriver une dame. C'est la grand-mère maternelle de Mathias.

- Où il est, le Mathias ?
- Dans la cour de la cantine.
- On m'avait dit de venir le chercher à l'école, faut savoir.
- Venez, je vous accompagne. (Il suffit de traverser la rue.)
- Il est gentil ?
- Oui, ça se passe bien.
- C'est pas comme les grands²⁷ alors !

Elle récupère Mathias, l'installe sur son porte-bagages, monte sur son vélo et s'en va.

Ce "On m'avait dit de venir le chercher" sonne curieusement (pourquoi pas "ma fille" m'avait dit ?). Comme si la mère de Mathias, en s'adressant à la grand-mère, avait parlé "d'ailleurs", au nom de la loi : un enfant, on s'en occupe.

Et puis cette réponse : "C'est pas comme les grands, alors !" C'est peut-être la première fois que quelque chose semble jouable, ouvert, porteur d'espoir.

Deux jours plus tard, c'est le père de Mathias, un grand, costaud, bien baraqué qui vient chercher le petit Mathias. Nous partons en vacances.

Le point de vue de l'infirmière

Au retour des vacances, j'ai la visite de l'infirmière de Protection Maternelle Infantile. Elle aperçoit Mathias sur la cour.

- C'est vous qui avez récupéré le petit Lacombe.
- Vous le connaissez ?

Et l'infirmière de me raconter qu'elle le suivait mais que Madame Lacombe ne veut plus la voir, que Mathias était suivi par l'hôpital de jour mais la maman ne veut plus qu'il y aille car elle a peur qu'il finisse comme les deux aînés en internat dans un institut spécialisé. Elle m'apprend aussi qu'une éducatrice vient dans la famille régulièrement. Et de terminer :

- Et vous n'avez pas de problème de pipi caca ?

²⁷ Il s'agit du grand frère et de la grande sœur de Mathias.

Je lui explique où nous en sommes et elle me répond du tac au tac : « Mais je préfère qu'il soit à l'école même s'il fait dans sa culotte plutôt que chez sa grand-mère ou chez son père. Ils boivent tous les deux. Ils n'étaient pas ivres quand ils sont venus le chercher ? »

Je ne sais plus quoi penser et me sens en faute. Ça m'arrange bien que Mathias ne vienne pas à l'école l'après-midi. La mamie et le père, je ne les ai pas examinés de près.

Je rassure l'infirmière, et moi-même par la même occasion : « C'est temporaire, à la fin de la semaine, Mathias viendra toute la journée. »

L'infirmière, placée différemment, n'a pas le même point de vue que la maîtresse. Il ne s'agit plus de refuser Mathias à l'école parce qu'il n'est pas propre. J'accepte, "je garde" Mathias dans cette classe, ce contenant, vécu comme corps maternel, de la même façon que sa mère a décidé de garder, dans son corps de femme enceinte, un enfant non prévu, révélé par un gynécologue plus que conçu par un père, perdu dans la boisson avec la mère de sa femme. Il s'agit donc d'un contrat temporaire avec Madame Lacombe pour atténuer les perturbations possibles de son enfant. Ce "risque" pris, en laissant Mathias chez lui l'après-midi, c'est aussi l'accueil de la mère en tant que personne possiblement fiable. Madame Lacombe l'a probablement senti car c'est avec la maîtresse et non avec les services sociaux qu'elle va "travailler" désormais.

La loi de l'école – L'école de la loi

La fin de l'année , mai et juin

Mathias tire la langue dès qu'on lui dit non ou lorsqu'il n'est pas content, aussi bien aux adultes qu'aux enfants.

La sieste : moins de pipi et de caca mais je ne me fais aucune illusion. Je subodore la menace de l'ATSEM qui le sermonne et le laisse un bon moment aux toilettes avant la sieste.

En poussette : j'aperçois un jour Mathias et sa maman dans une grande surface. Il est en poussette, comme un bébé.

C'est ce bébé et sa mère que nous avons accueillis à l'école. Au conseil suivant nous décidons : les chefs d'équipe "ont Mathias à l'œil" quand il est dans la classe.

"Nous avons accueilli" : je ne suis pas seule face à Mathias et sa mère. Ce n'est pas moi qui le garde, c'est cette classe avec son dispositif complexe dont je fais partie, ce "collectif", structuré par le langage et la loi. C'est autour de cette loi que vont s'articuler les interventions des diverses personnes qui constituent l'entourage de Mathias (ceux qui s'occupent de lui), et Mathias lui-même.

La mère

Le jogging

Je signale à nouveau à la maman que les bretelles, ce n'est pas du tout pratique. Mathias n'est pas autonome. Il est obligé de demander pour aller aux toilettes car il ne sait pas enlever et remettre les bretelles tout seul.

« Vous pourriez mettre un jogging à Mathias. »

Le lendemain, Mathias est beau comme un sou neuf dans son nouveau jogging.

« J'ai profité des promotions. J'ai acheté deux joggings et des chaussures de sport. »

Madame Lacombe semble heureuse de suivre le conseil de la maîtresse qui lui permet de jouer son rôle de "bonne mère" mis en question (avec quelques raisons !) par l'intervention des services sociaux.

Les goûters

Un soir, scandale : « Mathias n'a pas mangé ses goûters ! », des BN au chocolat, toujours les mêmes depuis qu'il vient à l'école.

- Vous ne vous rendez pas compte, il est maigre, il ne mange pas beaucoup, il doit prendre ses goûters.
- Il n'a pas faim. Je ne vais pas le gaver ! Vous ne pourriez pas lui donner autre chose que des BN au chocolat ?

Les obsessions de la mère n'ont pas à entrer en jeu entre Mathias et l'école. Mathias a besoin d'autres choses que de nourriture. Mais je sens bien que Madame Lacombe, pour aider son enfant, entend et s'approprie ce que je lui dis.

Le lendemain, Mathias est content de me montrer ses nouveaux goûters : des gâteaux au chocolat !

À partir de ce jour-là, quand Mathias ne mange pas ses goûters, je les subtilise. Mathias ne peut pas ne pas avoir vu que je subtilise les gâteaux. Au début, silence entre Mathias et moi. Ce n'est que la deuxième année que je pourrai lui dire :

– Si tu ne les manges pas, tu les mets dans la boîte commune.

Mathias

Au conseil, Amaryllis :

– Je critique Jacques car il a lancé du sable.

– C'est vrai, répond Jacques.

– Un point d'amende !

Qui a parlé ? C'est Mathias !

Je suis étonnée. D'ailleurs, je ne suis pas la seule. Maria prend la parole :

– Il a compris !

Oui, il a compris et je me dis que ça va certainement nous aider. Ce n'est que le début du chemin mais les autres apprentissages vont peut-être pouvoir suivre.

L'éducatrice

Comme tous les soirs, Madame Lacombe vient chercher Mathias.

Elle me glisse, plus discrètement que d'habitude :

– Elle est là, Madame Soriano. Elle veut vous voir.

Ce nom me dit vaguement quelque chose. Madame Lacombe disparaît avec Mathias. Les autres parents s'en vont avec leur enfant.

Madame Lacombe arrive avec Madame Soriano qui se présente :

– Je suis l'éducatrice qui vient à domicile. Je ne comptais pas vous voir sans rendez-vous mais Madame Lacombe insiste pour que je vous parle.

Je reconnais Madame Soriano : elle suivait une autre famille dont j'avais l'enfant en classe quelques années auparavant. Je demande rapidement des nouvelles de cette enfant et je m'aperçois que Madame Lacombe n'est pas à l'aise (et peut-être gênée voire déçue que je connaisse déjà l'éducatrice.) Du coup, je commence à parler

de Mathias. Quand je commence à parler du graphisme ("gribouillage", Mathias en est au stade du "laisser une trace"), Madame Lacombe prend la parole pour dire que ce serait bien s'il redoublait sa petite section. J'essaie de la rassurer, de lui parler vaguement des cycles : on ne redouble pas une petite section.

Il est convenu que nous nous reverrons l'année prochaine autour des vacances de la Toussaint. Madame Soriano ajoute en s'adressant à Madame Lacombe :

– Ne le changez plus d'école, ce n'est pas une solution.

Cette insistance pour que Madame Soriano parle à la maîtresse ... Par rapport à l'éducatrice, qui représente toujours une menace (lui enlever l'enfant), voire un reproche, Madame Lacombe cherche l'appui de celle qui "sait les choses" et qui peut en témoigner, qui l'a reconnue comme une mère fiable et qu'elle ressent comme une alliée pour éduquer son petit.

La maîtresse

La dernière semaine de juin, la mairie nous annonce qu'il faut mettre nos classes en carton car les travaux de restructuration des locaux commencent début juillet. La maternelle déménage dans des locaux de l'autre côté de la rue. Aidée des grands de la classe, j'emballer, vérifie les jeux. Il faut occuper les petits avec des jeux faciles à ranger ... Christian propose qu'on leur donne des kapplas. Je suis sceptique mais nous essayons. Au bout d'une heure, sortant d'un carton, je demande :

– Mais où est Mathias ? ... Il joue toujours aux kapplas ...

Le dernier jour, Mathias dira à un grand :

– La maîtresse casse la classe.

J'étais en train d'enlever les affichages. Ce n'est peut-être pas du local qu'il parle, mais de ce contenant qui permet de vivre, de revivre et que je ne peux toucher impunément sans le référer au conseil, au sens, à la loi.

Deuxième année : "Moi, Mathias !"

Mathias est en moyenne section.

Je commence donc la troisième année dans cette classe maternelle. C'est aussi la troisième année de pédagogie institutionnelle pour les enfants de grande section. Tout redémarre très vite. Nous avons changé de locaux.

Faire : le travail et la production

3 septembre, jour de rentrée : re-trouver, re-connaître, re-commencer

La maman de Mathias arrive, se précipite :

- Ça commence bien, il s'est cogné au portail !
- Allez Mathias, rentre et va chercher ton prénom²⁸.

J'accueille les autres enfants et les autres parents.

Pendant toute la journée, je suis encore sur la défensive et j'ai vraiment l'impression que Mathias me (?) teste : il touche à tout, va dans les endroits interdits, etc.

Avec du recul, ça me paraît moins surprenant. Dans ces nouveaux locaux, où il se cogne dès l'entrée, dans cette classe qu'il ne reconnaît pas et dont une partie est encore dans des caisses, il cherche probablement à retrouver les lieux, les limites, les butées qui ont structuré ses premiers pas à l'école. Mathias, psychologiquement, est encore "en chantier" lui aussi, il est loin de se sentir unifié, vraiment distinct des autres et des choses, rien n'est encore acquis définitivement pour lui : il a besoin de s'assurer que les repères n'ont pas bougé.

Il fixe la nouvelle ATSEM du regard. Elle ne sait pas quoi faire.

J'interviens :

- Mathias, tu sais bien qu'on ne regarde pas les gens comme ça !
- Oui, oui, oui.

²⁸ Le matin, tous les prénoms de la classe sont étalés sur une table. Quand les enfants arrivent, ils cherchent leur prénom et posent l'étiquette sur un tableau. Ces étiquettes servent au secrétaire du quoi de neuf . Mathias n'est pas capable de retrouver son prénom mais il y a toujours un grand pour l'aider.

Re-trouver, mais re-connaître aussi : qui est cette nouvelle personne-repère dans la classe ? Est-ce que c'est comme avant ? Au même regard, même réponse. Tout va donc pouvoir re-commencer.

Au quoi de neuf, il s'inscrit et nous raconte une histoire de chien. Histoire vraie, répond-il à la question d'un copain. Puis il nous dit que son chien est un nounours. On ne comprend pas bien. Ce n'est pas grave. L'important est qu'il se soit inscrit dès le premier quoi de neuf : ça aussi, ça fonctionne donc toujours.

Quand un autre enfant parle et que je demande "Qui a des questions ?", il braille "Moi !". Je lui donne plusieurs fois la parole mais il nous raconte à nouveau son histoire de chien. Comme beaucoup d'enfants de moyenne section en ce début d'année, il ne comprend pas le mot "question."

Il s'inscrit dans la classe : "dans ce lieu j'existe, il va falloir faire avec moi." Évidemment, il marque sa présence d'une façon qui correspond à son stade de développement affectif : il ne parle que de lui, il n'y a que lui qui existe.

À la sieste, il fait pipi. Je précise à l'ATSEM que ça ne sert à rien de lui faire la morale ou de le gronder. Ça ne marche pas. Sa mère utilise ce moyen. Nous, nous allons essayer autre chose. Je ne sais pas encore quoi mais je pense à la monnaie. Je veux attendre. Nous sommes le premier jour. Le changement de rythme, de personnes peuvent le perturber. C'est ce que je dirai à la maman le soir.

Le 4 septembre. La croix : de la trace au tracé

- Conseil : Mathias s'inscrit dans toutes les rubriques mais ne sait pas quoi dire quand je lui demande s'il veut un métier, quelle est sa proposition ou sa félicitation. Normal. Plusieurs enfants de moyenne section sont dans le même cas.

Il est critiqué car il a mis du sable dans les verres du bar à la récréation. Benoît, enfant de Moyenne Section, propose un point d'amende. Il n'y a pas de loi. Nous votons et j'inscris : "on ne met pas de sable dans les verres."

• Dans la journée, je donne à chacun un cahier de dessin. Mathias y fait tout de suite un dessin. Il n'arrête pas de le sortir et de le feuilleter. C'est la première fois qu'il a un cahier. Il investit massivement cet objet. Il en est très fier. Mais on ne peut accepter qu'il gêne. Après plusieurs avertissements, je finis par le lui prendre et lui dire :

– Tu redemanderas ton cahier au conseil !

Il est repéré gêneur par les autres : il monte sur la table, il parle quand je raconte une histoire.

• Premier marché²⁹

Tout le monde peut y participer. Mathias a envie des petits sujets que je vends. Ils sont à cinq points. Il veut un petit cheval. Je sais qu'il n'a pas cinq points. Il me tend un point.

– Il en faut d'autres.

Il me tend un autre point, le seul qui lui reste ...

– Avec deux points, tu peux acheter un serpent ou une image.

Il prend l'image. Il reviendra plusieurs fois demander le cheval. À la fin du marché, je lui dis :

– La semaine prochaine, tu travailleras et tu auras des points. Tous les vendredis, nous ferons le marché. Tu achèteras vendredi prochain.

Il retourne à sa place, prend une feuille et fait une croix. Il me la montre et dit :

– un point !

– Mathias, c'est l'heure de rentrer à la maison, ta maman va arriver, tu travailleras lundi.

Une croix, c'est déjà du tracé, comme de l'écriture. C'est un symbole, comme les croix que nous inscrivons sur nos divers tableaux. Mathias accède ainsi à la production sociale. Il a compris que le travail rapporte des points. Avec des points, on peut acheter

²⁹ Le marché a lieu une fois par semaine. J'ai une boutique mais les enfants aussi (l'ATSEM en aura une en cours d'année). Les plus petits ont du mal à comprendre que lorsqu'ils ont vendu quelque chose, ce n'est plus à eux. Avant le début du marché, je regarde chaque boutique et demande au plus petit : « Est-ce que tu veux vraiment vendre ton autocollant ? Si Benjamin l'achète, il ne sera plus à toi. »

autre chose. Il a compris le système des échanges symboliques. Il "fait" du travail.³⁰

- Le soir, la mère constate "qu'il n'a pas fait." Elle dit à Mathias :
– Là, je peux t'appeler le grand !

En effet, il commence à exister au quoi de neuf, au conseil, à comprendre les échanges. En fait, tout le monde est en train de grandir : la classe, par ce qu'elle a permis, Mathias, et aussi sa mère, heureuse de lui parler comme les grandes que sont les mères aidantes.

*Le 5 septembre... Jeu et travail*³¹

- Le texte d'Aurélie, élu au choix de texte a été mis au point la veille et composé à l'imprimerie. Ce matin, il reste une dernière ligne à composer puis nous l'imprimerons. Caroline compose, Katia range quelques caractères laissés à l'abandon la veille. Puis avec Aurélie, elles commencent le tirage.

Mathias qui était à la peinture, se dirige vers nous : « Moi aussi ! » et il s'assoit devant la casse 20 ... Il prend des caractères et les met dans un composteur ... mais les caractères ne rentrent pas comme il veut. Il finit par laisser le composteur et pose les caractères sur le porte-composteur. Puis il se met à "ranger" les caractères qu'il vient de prendre. J'interviens en lui montrant que sur chaque caractère, il y a une lettre. On ne met pas le caractère n'importe où ... mais il veut faire tout seul. Je vois la casse 20 bien rangée en ce début

³⁰ Il accepte de ne plus "faire sous lui" pour faire avec et comme les autres.

"En échange de nourriture et de caresses, un nourrisson donne son sourire, ses mimiques et son babil : du vent. Plus tard, la première production naturelle, résultat d'un travail interne, intestinal, production personnelle qui lui semble faire partie de lui et dont le bébé accepte de se séparer pour donner à l'autre, c'est de la ... matière : "Il a fait ! Oh le beau caca !" Bien plus tard, autour d'une œuvre réussie, on pourra entendre : "C'est chié !", ou bien "Pour faire ça, je me suis fait chier", ou même : "Ton truc, c'est de la merde !". Est-il nécessaire de rappeler que le stade anal est celui de la motricité, de la maîtrise musculaire ("ça va ? ça marche ?"), celui de la main qui fait ... L'équivalence fèces = cadeau = argent est mise en évidence par Freud dès 1917." A écrit Fernand Oury, dans l'article *Travail : De quoi parlons-nous ?*, in *L'éducateur*, revue du mouvement Freinet, numéro spécial, *L'éducation du travail en 1980*, décembre 1980.

³¹ Cf. C. Freinet, *L'Éducation du travail*, in *Œuvres pédagogiques*.

d'année prendre une toute autre allure ... J'invite Mathias à aller à la casse 36, où les caractères sont plus gros et moins nombreux. Il accepte et recommence la manœuvre : composition et rangement ... à sa façon. Il joue avec les caractères comme un petit avec des cubes. Après un moment, je lui indique où on met chaque lettre. Il accepte d'en mettre quelques unes dans les bonnes cases. Je paie un point pour rangement. Il s'en va jouer aux légos.

Arrivent alors Thierry et Arthur qui avaient suivi les opérations de loin. J'explique. Ils acceptent d'enlever les lettres de la casse pour les remettre dans la bonne case : un travail de grand.

- En fin de matinée, certains enfants dessinent sur leur cahier de dessin. Mathias vient me voir pour récupérer son cahier.

- Tu l'auras au conseil.

- C'est où le conseil ?

- C'est mardi. Tiens, voilà une feuille en attendant.

Le vélo de la mère

À midi, la maman de Mathias arrive avec le vélo de Mathias.

- Il est trop petit pour Mathias, je le donne à la classe.

- C'est mon vélo ! rétorque Mathias.

- Tu en as un autre à la maison, répond la mère.

Je remercie Madame Lacombe.

Mathias n'était pas au courant que sa mère donnait le vélo à la classe. A-t-il compris ? La maman ne lui demande pas son avis mais elle est contente et j'ai le souci d'accueillir cette mère qui fait un cadeau à la classe. Je n'ai pas eu le réflexe de l'expliquer à Mathias. Cela m'a valu certains sarcasmes dans l'équipe de mise au point : "ça t'aurait fatiguée de lui expliquer ?" C'est sûrement pour ça qu'il ne se servira jamais de "son" vélo à l'école. Mais apparemment cela n'entamera pas son évolution.

Le 17 septembre. Le chien – Nounours

9h. : « Le quoi de neuf commence. Qui a quelque chose à raconter ?

- Moi, moi !

C'est Mathias qui braille et se lève.

- Mathias, tu peux t’asseoir, tu vas parler.
- La secrétaire l’inscrit puis inscrit les autres enfants.
- Mathias, tu as la parole.
- Maman chien.
- Est-ce que c’est vrai, demande Annie.
- Oui, nounours.
- Tu nous as déjà raconté ça, signale Caroline.

J’interviens :

- Tu sais bien, Caroline, que les petits aiment bien redire les mêmes histoires. Rappelle-toi, l’an dernier, tu nous parlais très souvent de la souris blanche de ton frère.

Caroline acquiesce et se reprend :

- Mathias, c’est un vrai chien ou une peluche ?
- Chien, nounours.
- Est-ce que l’on peut passer Mathias ?
- Oui
- La parole est à Thierry.

...»

Les "lettres", le non et le prénom

- Nous avons reçu la lettre collective des correspondants. Nous la lisons et commençons à y répondre. Au bout d’une vingtaine de minutes, les cinq enfants de moyenne section dont Mathias vont avec l’ATSEM repasser sur leur prénom et décorer autour. Leur signature sera collée au bas de la lettre. « On s’applique pour les correspondants ». Mathias fera ce qu’il pourra. Je paie un point.

- Après la récréation, Mathias se dirige vers la casse d’imprimerie et marmonne quelque chose.

- Cet après-midi, je te montrerai comment écrire ton prénom.
- Non !

Je n’insiste pas.

L’après-midi, il dort au moment des ateliers d’imprimerie. Ça m’arrange et je ne suis pas la seule à penser à Mathias.

- Maîtresse, tu te rappelles le bazar qu’il a mis dans les lettres Mathias ?
- Normal, c’est un petit, lance Benoît.

Parce qu'il commence à parler et à "travailler", Mathias n'est plus un nourrisson, c'est simplement un "petit" de Moyenne Section, dans un univers baigné de langage et notamment de langage écrit. Les mamans comme les enfants, savent autant que les psychologues et les pédagogues, que la première conquête dans ce domaine, comme les premiers pas de l'accès à la marche, c'est de savoir écrire son prénom. Par contre, contrairement à ce que croient encore beaucoup de pédagogues, pour accéder à ce savoir comme à d'autres, il n'y a pas de chemin logique tout tracé. Comme pour toute évolution humaine, le chemin n'existe pas au départ. Seul, Mathias, parmi tous les chemins possibles pour accéder à son prénom, pourra trouver le sien, et nous pourrons, du reste, repérer en partie son cheminement.³²

Le 18 septembre. Le vélo : suite et fin

- Le conseil commence. Silence.
- Moi, moi !
- Attends Mathias. Je relis les décisions. Ecoute, tu n'étais pas là au dernier conseil, tu étais malade. Nous avons décidé des choses. (Je relis.)
- Qui veut parler des métiers ?
- Moi, moi !

Mathias s'inscrit dans toutes les rubriques (métiers, critiques, propositions-informations-questions, félicitations-remerciements).

- On commence par les métiers. Mathias, tu as la parole.

Silence.

- Tu veux un métier ?
- Oui. Vélo.
- Annie, tu as la parole.
- Martine le fait avec moi. Ça suffit. (Martine est absente.)
- Mathias, le métier des vélos est déjà pris. Est-ce que tu veux faire un autre métier ?
- Oui.
- Lequel ?

Silence.

³² Jean Oury cite souvent à ce propos, Antonio Machado : « Caminante, no hay camino. El camino se hace al andar. » : « Le chemin se fait en marchant. »

- Mathias, je propose que l'on passe pour l'instant. Si on a besoin de quelqu'un pour un métier, on pense à toi. D'accord ?
- Oui, oui. »

Mathias n'a pas accès au vélo pour une raison bien compréhensible : le métier est déjà pris. Mais il serait étonnant que cela n'ait aucun rapport avec le "vélo de la mère". Là aussi, il aurait été simple de mettre quelques mots pour atténuer la possible déception et donner du sens, des mots que je trouve habituellement avec d'autres enfants, et même avec Mathias. Nous nous sommes arrêtés sur ces "barrières" entre Mathias et moi : moins pour fouiller mes raisons personnelles ... et inconscientes, que pour situer comment le dispositif me permet de laisser Mathias à distance sans qu'il se sente rejeté ou abandonné. Cette maîtresse qu'on ne peut pas changer, fait partie des butées : faut faire avec. Mais là encore, je ne suis pas seule. Que se passe-t-il après ce refus ?

Au cours du conseil, Caroline propose le métier des crayons de couleurs. Elle a déjà plusieurs métiers. C'est un métier facile. Elle le propose à Mathias qui accepte aussitôt. Justin se propose pour aider Mathias car "c'est un petit". Mathias accepte.

Il accepte la réalité (le métier vélo n'est pas possible), l'autre (la maîtresse telle qu'elle est, l'aide de Justin), et les occasions offertes: il a un métier aussi attrayant que le vélo, dont, du reste, il ne parlera plus. Mathias reste entier, reconnu dans sa demande (de métier) et dans le souci des autres (on est prêt à l'aider).

Mais un "autre" privilégié va se manifester.

Mi-octobre

Thierry

- Mathias garde son métier quinze jours avec beaucoup d'aide de la part de Justin. Pour Mathias, j'ai l'impression que son métier se résume à : quand j'ai besoin des crayons, je vais les chercher.

Je lui ai redonné son cahier de dessin qu'il traîne partout. Nous en avons parlé : Mathias est petit en comportement, ceinture grise. S'il ne gêne pas avec son cahier, il peut le transporter avec lui. Il est vite

imité par Thierry, lui aussi gris en comportement. La classe n'a rien dit pour Thierry, moi non plus.

• Pendant les conseils, Mathias et Thierry sont de chaque côté de moi. Bien encombrants avec leur cahier et leur crayon sur la petite table de conseil (un bureau d'élève). Ils écrivent quand j'écris ... C'en est comique. Je croise certains regards amusés des grands. C'est très difficile pour eux de rester assis à écouter pendant une demi-heure. Deux conseils de suite, ils sont exclus, vont à leur place avec ordre de ne pas gêner. Je sais que c'est encore plus difficile mais je suis prise de cours. Mathias veut découper, une de ses activités favorites. Le responsable des ciseaux donne une paire, je donne la feuille. Elle est vite découpée. Il en veut une autre, puis une autre. Quelle galère ! Quant à Thierry, il a pris une moto en légo et joue sur la table mais fait le bruitage. Benoît demande la parole :

- Ils font encore plus de bruit !
- Et ils jouent, renchérit Jessie (MS) qui fait de très gros efforts pour écouter et rester calme.
- En effet, ça ne va pas. Qui a une proposition ?
- On les met entre deux grands, propose Aurélie.
- On essaiera la prochaine fois.

Je relis les décisions et clos le conseil.

Mathias s'identifie-t-il à Thierry, ou bien Thierry à Mathias ? Thierry étant un "petit" en difficulté lui aussi, ils sont l'un pour l'autre un support identificatoire accessible. On va les voir se prendre mutuellement des choses pour grandir, et on pourra suivre les aléas de cette relation privilégiée, y compris dans les moments où ils s'affronteront, car si cette relation est facteur d'évolution, elle peut, lorsque l'identification est massive, c'est-à-dire lorsque l'un tend à devenir le clone de l'autre, constituer une aliénation insupportable.

Avec leur cahier et leur crayon, ils s'identifient aussi au pouvoir de la maîtresse, symbolisé par son cahier du conseil, où la loi

s'inscrit.³³ Cette loi, acceptée par tous, protège donc aussi de la maîtresse : ils ne sont plus pris dans une relation archaïque de dépendance fusionnelle avec une adulte toute puissante, à la merci de son bon vouloir. Ici, l'institutrice peut être de bonne ou de mauvaise humeur, ce n'est pas dangereux car ils ont vu qu'elle ne peut pas faire n'importe quoi, puisqu'elle aussi obéit à la loi. Cette fonction séparatrice de la loi, facteur de langage et d'individuation, c'est constamment, à propos de faits quotidiens qu'ils la vivent. Ainsi ...

Un couteau pour la pâte : une loi

J'ai fabriqué de la pâte à modeler. Très gros succès auprès de tous les enfants et en particulier auprès de Mathias. Un problème se pose rapidement autour du matériel de pâte à modeler : nous avons plusieurs rouleaux et autres outils mais seulement deux couteaux. Tout le monde veut les couteaux. On en parle au conseil et on arrive à la règle : "on prête les couteaux. Celui qui ne veut pas prêter un couteau ne fait plus de pâte à modeler de la journée." Ça fonctionne avec les grands, plus difficilement avec les petits de la classe mais quand un camarade leur dit :

- Tu ne fais plus de "patatamodler", les petits donnent le couteau immédiatement.

Mathias s'exécute aussi. On le verra toujours, dorénavant, accepter sans problème la loi de la classe.

Ce matin (mardi 13 octobre), Mathias tire de nouveau la langue. Une règle est votée en conseil : "on ne tire pas la langue. Sinon, on paie un point."

Fin octobre . au conseil

- Avant chaque conseil, je demande maintenant à Mathias et à Thierry s'ils sont capables de rester avec nous ou s'ils veulent aller à la crèche³⁴. Heureusement, à chaque fois que je leur demande, ils

³³ À l'instar du chef Bororo, qui mime l'ethnologue quand il voit ce dernier prendre des notes, et que décrit Claude Lévi Strauss dans *Tristes tropiques*.

³⁴ La crèche a été définie ainsi : on peut s'y reposer, ce n'est pas une punition, on peut y aller tout seul ou sur proposition de la maîtresse -ou d'un grand-, on en sort quand on pense pouvoir être avec les autres sans gêner.

ne veulent jamais y aller ensemble. Ce qui tendrait à montrer que leur identification ne porte que sur certains traits de leur individualité. Ils ne se mélangent pas.

Depuis, le conseil se passe mieux. Quand ils y assistent, ils ne gênent plus. Ils n'aiment pas aller à la crèche pendant le conseil, surtout Mathias. Il doit avoir ses raisons : quand on est grand et qu'on le sait, on peut régresser, c'est sans danger, on peut ressortir de la crèche, on est de nouveau grand. Mais quand on sort de la position de bébé, qu'on accède laborieusement au statut de grand mais que rien n'est encore acquis, c'est risqué de repartir en arrière. Or la crèche symbolise le "temps d'avant".

De plus, il est félicité quand il participe au conseil sans gêner, ce qui ne veut pas dire qu'il est muet, loin de là : il s'inscrit dans toutes les rubriques et répète la critique ou la proposition qui vient d'être faite. C'est un signe de progrès : s'il répète, c'est qu'il entend, et s'il entend, c'est qu'il écoute. Il "veut faire comme". Il est présent, il enregistre ce qui se passe. Incontestablement, Mathias grandit.

Le stade du prénom : la casse 36

- Il est toujours intéressé par l'imprimerie : il accepte à présent que je l'aide à composer son nom. Mais ce qu'il préfère, c'est prendre les caractères, les poser sur le porte-compositeur puis les remettre dans la casse (n'importe où). Il n'a pas compris que les lettres sont rangées. Je laisse faire : j'ai expliqué à la classe qu'il s'entraîne mais que c'est trop difficile pour lui de ranger les caractères, car il est ceinture grise en lecture (c'est à dire le niveau habituel des enfants de Moyenne Section.)

Ces ceintures sont bien commodes. Outre un système d'évaluation fiable, elles instaurent un discours qui donne sens à la position de chaque écolier. Ainsi Mathias "a une ceinture" en lecture, avant même qu'il ne sache lire : comme la loi, la lecture lui préexiste.

Thierry est logé à la même enseigne. Seule contrainte : ils s'entraînent à la casse 36 ! Thierry s'en tient à la casse 36 mais Mathias aimerait bien aller à la casse 20 ou 24 ...comme les grands.

Dernière semaine avant les vacances d'automne : paye et analité ; vers le travail et la production

Lundi, c'est le drame après la sieste. L'ATSEM arrive toute rouge :

- Il m'énerve, je n'en peux plus, je suis sûre qu'il le fait exprès, c'est après moi qu'il en veut. Ça a été plus fort que moi, je lui ai donné une volée.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Mathias m'a dit en rigolant : j'ai fait caca. Ça a été plus fort que moi. Je suis sûre qu'il veut m'embêter.

Je vais le voir.

- Alors Mathias, tu veux embêter Monique, (je le saisis par les deux bras), et bien tu ne sais pas à qui tu as affaire ! Parce que nous, on peut t'embêter et bien plus que tu nous embêteras. Monique va te changer mais comme c'est du travail supplémentaire pour elle, tu paieras deux points. Tu as compris ?
- Oui, Monique volée.
- Oui, je sais et elle a eu raison.

C'est l'heure de la récréation. J'en profite pour réfléchir à ce qui vient de se passer car j'ai parlé à Mathias n'importe comment, sous le coup de la colère : ça m'a fortement gênée de voir l'ATSEM dans cet état. Je me suis vue moi-même au début de l'année dernière. Cet effet de miroir salutaire me permet de retrouver mes esprits et mes réflexes.

En fait, je ne crois pas que Mathias veuille nous embêter. Peut-être veut-il plutôt que nous nous occupions de lui. Mais en grondant, nous réagissons comme sa mère. Il faudrait arriver à lui faire comprendre que si nous l'acceptons lui, nous n'acceptons pas tout de lui, que s'il veut nous faire comprendre quelque chose, il faut qu'il trouve un autre langage.

L'ATSEM réapparaît :

- Je n'aurai pas dû ... que va dire la mère ?
- Je m'occupe de la mère. Je crois qu'il faut lui dire que Mathias a eu une fessée. Mais il faut mettre des mots sur tout ça. Mathias veut peut-être que nous nous occupions de lui. Après la récréation, je vais de nouveau lui parler et je lui proposerai la

chose suivante : s'il doit être changé, il paie deux points. S'il ne fait pas pipi ni caca dans sa culotte, il sera payé deux points.

Je parle à Mathias après la récréation. Nous nous isolons dans le dortoir. De retour en classe, j'entends Thierry :

- Il a fait caca dans sa culotte.
- Oui et il a payé deux points pour que Monique le change. C'est du travail en plus pour Monique. C'est valable pour tout le monde maintenant. (Thierry fait parfois caca dans sa culotte.)

Dans cette affaire, on voit bien le parti qu'on peut tirer de la place de l'ATSEM, pour peu qu'on ne soit pas encombré de préjugés ou de prérogatives stupides : l'ATSEM a un rôle maternel, changer l'enfant et la maîtresse, hors du contact corporel, un rôle paternel générateur de langage et de sens. Mais quand l'ATSEM devient "ceinture noire", c'est-à-dire quand, avec l'aide de la maîtresse, elle prend conscience de sa place particulière et apprend à se servir des ressorts du dispositif (cette année-là en décembre), elle peut nouer avec certains enfants des relations latérales complémentaires particulièrement efficaces, et devenir un repère important, comme un super chef d'équipe, notamment en ce qui concerne les métiers.³⁵

Mardi, jeudi, vendredi

En sortant du dortoir, Mathias se plante devant moi et tend la main sans rien dire ... Nous nous comprenons ... Je dépose deux points sans commentaire.

Il n'oubliera jamais de les demander.

Cette monnaie, pédagogiquement, n'a rien d'un remède miracle. Son rôle psychologique n'a rien de mystérieux, pour peu qu'on n'ignore pas l'apport de Freud. Avec son caca, Mathias avait une certaine puissance, du pouvoir, puisqu'il pouvait faire ch ... sa mère comme la maîtresse ou l'ATSEM. La monnaie, équivalent symbolique de la merde sur le plan inconscient, permet par la

³⁵ Ainsi, certaines ATSEM sont-elles devenues d'excellentes maîtresses d'école, comme certaines infirmières psychiatriques, dans un milieu institutionnalisé, sont devenues des médecins efficaces.

limitation et la symbolisation l'accès à une "castration symboligène", pour parler comme Françoise Dolto : il permet un "donner – recevoir" plus socialisé que le caca archaïque. Mathias pourra continuer de tirer son pouvoir de ce qu'il "fait" : son travail qui n'est pas ici "considéré comme de la merde", est reconnu socialement puisqu'il est payé. D'où l'importance de "la croix" tracée sur le papier dès le deuxième jour de classe. Mais nous n'en sommes pas encore là...

Novembre, décembre

- Au retour des vacances d'automne, Mathias "me teste" dès la première minute : il va au tableau, prend une craie et écrit en me regardant. Or, dans la classe, la règle est : "les enfants écrivent sur le tableau l'après-midi." Je lui rappelle la règle. Il pose la craie, va chercher un feutre et écrit sur un livre : « *Nous en reparlerons au conseil !* » Je le prends et l'assois à côté de moi. La classe commence.

Beaucoup de choses semblent à refaire : il ne trouve plus du tout son nom (il le reconnaissait au bout de deux ou trois propositions), il ne tient plus en place, il fait caca à la sieste ... Il paie deux points pour que l'ATSEM le change. Pas de commentaire. Comme à chaque coupure, un tâtonnement est nécessaire pour retrouver les repères.

- Le lendemain, après la sieste, il se plante devant moi, main tendue: je donne deux points toujours sans commentaire. À partir de ce jour, il ne fera plus caca pendant la sieste. Je cesse de payer en janvier, sans que nous en ayons parlé ensemble ... tout simplement parce qu'il ne demande plus de points après la sieste. La mère parle de miracle. Moi non, mais je suis aussi heureuse qu'elle des progrès de Mathias : ils signifient la valeur du travail de la classe. Ses activités préférées restent la pâte à modeler et le découpage.

Les chemins du prénom : apparition du " je "

En janvier . Je, papa, maman : Mathias fait des phrases

- Mathias assiste au quoi de neuf, au conseil et au choix de texte sans gêner ou presque.

Au choix de texte, il présente une histoire qui sort de l'ordinaire : pour la première fois, c'est une histoire compréhensible.

J'ai déjeuné avec mon papa et ma maman.

Cette fois, nous comprenons du premier coup ! Les grands posent plein de questions. J'en rajoute : « Elle est intéressante ton histoire. » En effet, ce n'est pas rien. Le langage se structure. Signe de séparation : lui, papa, maman. Il est dans l'échange. Jusque-là, les autres interprétaient son langage (par exemple, il présentait comme histoire : ballon, vélo. Les autres lui demandaient : Est-ce que tu as un ballon ? Est-ce que tu as fait du vélo ?) Avec cette histoire, il est dans le langage des autres, on le comprend, il accède au langage commun. Son texte est choisi pour le journal.

Il est ravi, à tel point que Thierry, qui a le métier du tableau, est "attaqué" par Mathias quand il veut effacer les dessins réalisés par le secrétaire du choix de texte et "racontant" les histoires présentées. Après des palabres, Thierry accepte de ne pas effacer le dessin du texte de Mathias pour l'instant. Je signale à Mathias que Thierry effacera le dessin le soir.

On voit bien là combien, pour Mathias, les acquis en cours sur le plan de sa construction sont encore précaires. Si Thierry efface les signes du texte de Mathias, il efface Mathias avec son texte. Je sens que quelque chose d'important se joue là.

Donc, nous nous occupons du texte de Mathias dès l'après-midi. Caroline, une grande, accepte que nous reportions la mise au point de son texte élu la semaine précédente et prévue pour aujourd'hui. Nous allons "boucler" dans la même journée, ce que nous faisons habituellement en deux jours : écriture, choix de texte et mise au point.

D'habitude, Mathias est éparpillé. Là, par son texte, sa parole, il est au centre des préoccupations de la classe qui le reconnaît en tant qu'auteur. Il va pouvoir dire "moi, Mathias", pour peu qu'on protège cette évolution contre certaines interventions bien intentionnées mais intempestives. ...

- Un bilan orthophonique a été prescrit semble-t-il, puisque une orthophoniste me contacte : Mathias a un gros retard de langage, mais le plus grave pour elle, c'est qu'elle a noté des déviances. Elle pense qu'il a avant tout besoin d'aide psychologique. On verra pour le langage après. Elle parle d'arriéré mental et pense qu'il devrait aller tôt ou tard dans une institution.

La maman de Mathias me reparle de ce bilan qu'elle a très mal supporté.

- La dame posait de drôles de questions. C'était bien trop dur pour Mathias.

Madame Lacombe me signale aussi qu'elle-même ne comprend pas toujours Mathias : elle se fait alors traduire ce qu'il dit par son père. D'habitude, c'est le contraire. Entre la mère et l'enfant, "tout passe", même sans mots et c'est le père, qui par son besoin de mots, tire cette relation vers le langage. Si l'on rapproche cela de la confiance maternelle quant au gynécologue, on peut situer le type de carences psychologiques graves, susceptibles d'avoir marqué la relation entre Mathias et sa mère, ainsi que l'importance primordiale du "travail" que réalise Madame Lacombe en direction de son enfant.

Ce jour-là, plus que jamais, je la rassure : en classe, même si ce n'est pas encore visible sur le plan des apprentissages spécifiquement scolaires, Mathias progresse tous les jours.

En février : " Moi, Mathias !"

Mathias est un vrai moulin à paroles, un vrai perroquet. Amélie lui lance :

- Arrête perroquet !

Il répond :

- Pas perroquet, moi Mathias !

Il finit par gêner beaucoup. Un matin, après m'être énervée, je lui rappelle la règle : "J'écoute celui qui parle".

- Si tu parles alors que tu n'as pas la parole, tu paies un point. Compris ?

Il répond oui avec un grand sourire. Deux minutes après, il parle en même temps que Benoît. Ce dernier me regarde. Je me tourne vers Mathias :

- Un point d'amende. C'est Benoît qui a la parole !

Il se lève, va à son bureau et rapporte un point. L'incident est clos. Mathias va commencer à nettement moins gêner ...

- Au conseil, il veut un métier. Mais systématiquement, il veut en changer au conseil suivant. Des grands le prennent en charge à tour de rôle pour essayer de lui en apprendre un : Annie avec les ciseaux puis Aurélie avec les feutres ... sans résultat. Cela durera jusqu'en juin. Il propose d'avoir le métier des craies. Il s'agit de sortir les craies de la boîte le matin, de les ranger le soir. Le premier soir, je lui rappelle son métier. Il est apparemment très content de le faire. Au conseil suivant, il n'en veut plus. C'est Jessie qui le prend. Mathias est sans métier.

- Au niveau des apprentissages scolaires, aucun progrès apparent : il ne sait pas s'il doit tenir son crayon de la main droite ou de la main gauche, il ne reconnaît pas son prénom. Par contre, il veut toujours autant aller "jouer aux lettres" (imprimerie) et il aime bien écrire à son correspondant.

En mars

Je et mon frère

Ses histoires devient plus compréhensibles.

- Lors des quoi de neuf :
 - *J'ai joué à cache-cache avec mon frère.*
 - *Je vais aller chez le médecin parce que j'ai mal aux dents.*
 - *Hier, j'ai déjeuné avec mon papa et ma maman.*
 - *Ce soir, je vais aller à La Baule voir mon Astrid et mon Grégoire (sa sœur et son frère).*
 - *Hier, j'ai eu mal derrière mon dos. Moi cogné dans le buffet.*
- Lors des choix de texte :
 - J'ai joué à la balle avec Astrid et Grégoire.*
 - Hier, j'ai eu mal au dos*

Je et Thierry

• Au conseil, Mathias critique systématiquement Thierry (et inversement). La classe assiste toujours au même "duel" :

– Je tritique Touair parce qu'il veut pas prêter les vélos.

Thierry se lève mais reste à sa place :

– Non, c'est pas vrai.

– Si.

– Non.

– Si.

– Non.

Moi : La parole à Annie.

– Mathias, est-ce que tu as eu un vélo pendant la récréation ?

– Oui.

Moi : Est-ce qu'on peut passer ?

– Oui.

Moi : On passe. Critique suivante. La parole est à Thierry.

– Je tritique Mathias parce qu'il m'a tapé.

Mathias se lève, reste sur place, tend un bras vers Thierry.

– Non.

– Si.

– Non.

Lola : Quand ?

– A la cour.

Benoît : Pourquoi il t'a tapé ?

– Il m'a fait mal.

– Non. Touair m'a tapé aussi.

– Non.

– Si.

– Non.

Moi : Y a t-il des témoins ?

... Silence. Aucun témoin.

Moi : Thierry, personne ne vous a vus. Tu as dit ta critique au conseil. Est-ce qu'on peut passer ?

– Oui.

Moi : On passe. Critique suivante. La parole est à Amélie.

Nous allons retrouver ce même scénario jusqu'en juin.

- En classe ou pendant la récréation, ils viennent souvent me voir pour se plaindre. Invariablement, je leur réponds :

- Tu le diras au conseil.

Ils savent que c'est possible et qu'ils y seront écoutés. Puis le plaignant va toujours voir l'autre :

- J'l'ai dit à la maîtresse. J'te trititrai au conseil !

Au conseil, dès lors, le plus difficile reste à régler : comment faire pour ne pas se laisser envahir par ces querelles infinies, consommatrices de temps, donc d'attention ?

La formule "Tas de sable !", qu'on utilise habituellement avec les plus grands, pour leur signifier "Vous nous encombrez avec vos disputes dérisoires comme celles des bébés autour d'un tas de sable", n'est pas utilisable avec des 2, 3 ou 4 ans : pour Mathias ou Thierry, leur plainte est importante. Pour l'instant, ils ne peuvent pas dire autre chose au conseil, tout passe par le ressenti et l'affectif. Il s'agit donc d'accueillir ces plaintes, tout en les limitant : pas facile !

Ils parlent donc en premier (sans ça ils n'écouteront rien d'autre), la classe écoute, même si c'est toujours un peu la même chose, puis arrive la formule "Est-ce qu'on peut passer ?" En général, la réponse est "oui", car l'essentiel pour eux, c'était de pouvoir se plaindre. Alors, on passe : les petits ont eu la parole. Plus tard, en accédant à l'intellectualisation et à l'analyse, celui qui geint ou qui "rôle" deviendra le grand, qui critique et propose.

La plainte au conseil joue aussi un autre rôle : Mathias et Thierry semblent conjurer l'effet de l'identification qui les a aidés au départ et qui aurait peut-être tendance à les mélanger. En s'affrontant, ils s'opposent, se séparent, deviennent différents. Ils existent l'un à côté de l'autre. Mais parce qu'ils critiquent l'autre au conseil, ils parlent à un tiers : ils parlent à la classe. Dès lors, ils ne sont plus en miroir, en face à face, qui rendrait le duel infini. "On peut passer" ... à autre chose.

Fin avril et mai . Les cris : l'écrit anticipé

- Il n'est pas toujours facile de démêler ce qu'apporte Mathias.
Premier quoi de neuf après les vacances :

Mathias : J'ai pas dormi dans ma chambre

Annie : Avec qui t'as dormi ?

– Avec mon frère parce que j'aime bien l'orage

Lola : Vous avez dormi chacun dans un lit ?

– Il a dormi dans ma chambre. Y'a deux lits.

Benoît : Des lits perposés ?

– Grégoire dormi dans la salle de jeux.

Aurélié : Et toi, où as-tu dormi ?

– Tout seul dans ma chambre. J'ai oublié mon livre.

Moi : On ne comprend pas bien Mathias. C'est un peu confus. As-tu quelque chose d'important à rajouter ?

– Non.

– On peut passer ?

– Oui.

C'est confus mais Mathias, qui se sent écouté, parle régulièrement à chaque quoi de neuf : de sa maman, de son papa, d'un oiseau mort, de la plage ... et il parle de mieux en mieux. Le langage ancre les choses : il se souvient des chansons, des comptines. Mieux encore, il s'intéresse au langage écrit.

- Il est souvent au coin bibliothèque. Il se raconte les histoires que j'ai lues et m'imite en montrant les images à des élèves fictifs. Le seul problème : il n'arrive pas à se raconter les histoires dans la tête ou à voix basse, il crie ...

J'ai d'autant moins de mal à l'admettre (ce qui ne nous empêche pas de stopper sans douceur ses décibels) que cet intérêt pour "l'écrit anticipé" ne se limite pas à l'écrit des livres : il présente aussi de plus en plus souvent ses propres histoires au choix de texte.

J'ai joué au ballon sur la plage.

J'ai fait de la moto avec mon papa.

L'imprimerie l'attire toujours autant.

- Cependant, sa mère s'inquiète au sujet des apprentissages : "Il ne sait pas écrire, il ne reconnaît pas son prénom." Je peux facilement la rassurer et calmer son impatience car depuis quelque temps, je m'inquiète beaucoup moins. Infirmières, éducatrices et autres orthophonistes ne me font plus douter. Je n'ai pas la berlue : Mathias va beaucoup mieux.

La ceinture dorée : une autre forme d'accueil

Début juin : turbulences et repères

- Mathias semble à nouveau "nous chercher", l'ATSEM et moi en particulier, mais aussi quelques grands de la classe. Il recommence à nous capter dans son regard étrange, comme si certaines choses étaient remises en question.

- Une nouvelle donnée : il va à l'hôpital de jour le jeudi après-midi. Il part de la classe à 15h en taxi. Le lendemain, il est toujours très pénible dans le groupe.

Je remarque que néanmoins il participe toujours au quoi de neuf, au conseil et au choix de texte. Quand il gêne, il est toujours d'accord pour payer un point d'amende.

- Au conseil, il veut à nouveau changer de métier. Il n'a toujours pas réussi à se fixer. Opposition de Caroline, son chef d'équipe :

- Les étiquettes, y a que ce métier que t'arrives à faire.

Ça a assez duré, j'appuie :

- Caroline a raison. Tu gardes ton métier. On passe.

J'entends un "non" mais le conseil continue. Le soir, Mathias range les étiquettes. Il gardera son métier jusqu'à la fin de l'année. Le "tas de sable", ici, c'est refuser qu'il change de métier à tout bout de champ. Le métier, ce n'est pas un jeu.

Mi juin : la punaise dorée

• Mathias gêne de plus en plus : il parle sans avoir la parole, se lève pour embêter les autres. Au conseil, Caroline son chef d'équipe en parle :

– Je peux plus rien faire. Faut toujours aider Mathias et souvent il veut plus m'écouter.

Mathias a la parole :

– Oui, c'est vrai.

Caroline propose, en s'adressant à moi :

– T'as qu'à le prendre dans ton équipe et il a qu'à être "punaise dorée". L'an dernier, on avait fait ça pour Jacques.³⁶

La classe n'a pas le choix et moi non plus : aucun chef d'équipe ne veut de Mathias.

Après le conseil, la table de Mathias est transportée par les soins de Caroline près de mon bureau.

Commence pour Mathias (et pour moi) une période "tendue". Les règles ont été fixées au conseil. Etre à côté de la maîtresse, ce n'est pas l'avoir rien que pour soi : dans l'équipe de la maîtresse, ce n'est pas drôle. Interdiction de se lever sans l'autorisation de la maîtresse. On donne la main à la maîtresse pour sortir en récréation et pour rentrer. Si en récréation, j'entends parler de Mathias, il finit la récréation à côté de moi.

En classe, il joue sur sa table seul. Je m'occupe de lui si j'ai le temps. Il attend mon bon vouloir, parfois longtemps ...

Quand les correspondants viennent, sa table est remise dans son équipe d'origine : le correspondant de Mathias ne doit pas subir les conséquences du comportement de Mathias.

Le lendemain, Mathias, mine de rien, s'installe à sa table. Caroline lève la main. J'ai compris.

Je me dirige vers la table de Mathias. J'entends :

– Oui.

C'est Mathias qui a parlé. Nous nous sommes compris : je remets sa table près de mon bureau.

³⁶ L'équipe de la maîtresse n'est pas une équipe comme les autres. Elle rassemble les "ceintures dorées", ceux qui ne peuvent pas s'intégrer dans une équipe normale. Rappelons qu'il s'agit d'un statut à part, repéré, parlé, inscrit.

Fin juin : le retour dans l'équipe

Au dernier conseil de l'année, je propose :

– Mathias gêne beaucoup moins, je propose qu'il retrouve sa ceinture grise en comportement.

L'ensemble de la classe est d'accord.

– Qui veut bien de Mathias dans son équipe ? (Il ne reste que 2 jours de classe).

Plusieurs bras se lèvent dont celui de Caroline. Mathias la choisit.

Troisième année : le nom, le symbolique

Début septembre : le "non" et le choix du métier

Mathias est en grande section. Il demande au premier conseil de l'année le métier "table du conseil" : il s'agit de porter la table du conseil devant le tableau (c'est un bureau d'écopier) et, à la fin du conseil, de retransporter la table dans un coin de la classe.

Du tac au tac, je réplique :

– C'est trop lourd pour toi.

Mais nous ne sommes plus à l'époque du vélo et des métiers de petits. On ne décide plus à sa place. Mathias sait ce qu'il veut et le fait savoir :

– Non !

Caroline : Il a qu'à l'avoir à l'essai.

Caroline a raison. En tant que maîtresse, je n'ai aucun argument réel à lui opposer. Je suis présidente, je soumetts donc la proposition à la classe :

– Qui est d'accord avec la proposition de Caroline ?

Tout le monde.

Benoît : Faudrait quand même que quelqu'un l'aide.

– Qui veut aider Mathias pour porter la table de conseil ?

Plusieurs doigts se lèvent.

– Mathias, qui veux-tu qui t'aide ?

– Thierry.

Quel choix ! C'est l'autre petit de la classe !³⁷

- D'accord mais à l'essai.
- Oui.
- Oui.

Visiblement, ils sont très contents.

Ils font leur métier très consciencieusement et se battent pour sortir le cahier de conseil, le crayon et le bout de papier où je note ce que je veux y dire. Mathias gardera ce métier jusqu'à son départ de la classe.

Fin septembre

Mathias ne fait plus de peinture "cacaboudin", comme il le dit lui-même. Les couleurs sont vives et juxtaposées, elles se côtoient sans mélange.

Ce que Mathias projette sur le papier, il serait étonnant que ça ne reflète pas les progrès réalisés dans la structuration de son monde intérieur.

En octobre et début novembre, les chemins du prénom (fin) : le bonhomme Mathias

- Mathias reconnaît son prénom. Grand sourire de sa part et de la mienne et tout de go :
 - Tu paies un point d'amende ?
 - Non. Je paie un point.

Mathias se trompe de mot mais il a situé depuis un bon moment le principe de l'échange symbolique. Chaque matin, il réclame un point après avoir trouvé son prénom.

- Mi-octobre, pour la première fois, il écrit des lettres de son prénom sur la feuille de son histoire du choix de texte. Je suis épatée qu'il passe si brusquement du gribouillis aux lettres (il a déjà appris à repasser sur son prénom). Il n'est pas étonnant en revanche,

³⁷ Ce choix n'est finalement pas si surprenant. On l'a vu, Thierry n'est pas n'importe qui pour Mathias.

que cela se passe dans le même temps où sa personnalité se structure vers un vécu d'unité de lui-même et qu'il commence aussi à dessiner des bonhommes où on peut reconnaître une tête, un corps et deux jambes (pas de bras).

- Il présente un "texte" sur un thème récurrent :

Ma sœur a eu peur de l'orage

Le texte fait écho chez d'autres enfants qui ont peur eux aussi de l'orage. Il est élu à une large majorité.

Mathias demande alors un cahier de lecture comme les autres enfants de grande section.

Novembre

- Il essaie de remettre en ordre les mots de la phrase-clé. Il y arrive avec de l'aide. Il colle certains mots à l'envers. Certains enfants de grande section faisaient de même en septembre.

Il est capable de rester plus longtemps sans gêner à son bureau : il dessine, découpe et colle les morceaux découpés sur une autre feuille souvent en les superposant.

Des lettres éparées de la casse d'imprimerie à celles de son prénom, aux mots et à la phrase, comme avec du papier, après avoir découpé des bouts épars, il passe du morcellement à de l'entier complexe, fait de morceaux reliés les uns aux autres. Il refait des "touts", un entier rassemblé, unifié, tel un bonhomme, lui, Mathias.

- À l'imprimerie, il prend des caractères qu'il dispose à plat devant la casse, tel un chemin. Puis il prend un autre caractère qu'il "balade" le long du chemin, comme lui qui progresse sur ses chemins tortueux de l'accès au "je", au nom, au symbolique.

- Au choix de texte, il raconte sa première histoire imaginaire. Jusqu'à présent, c'étaient toujours des histoires "vraies". Plus ou moins confondu avec la réalité des choses et du monde, il ne pouvait vraisemblablement pas faire autrement. Maintenant qu'il se sent "un", qu'il peut exister un extérieur et un intérieur organisés, il

y place pour les histoires imaginaires. C'est signe qu'il va mieux. Et puisque "un" est concevable, pourquoi pas deux, trois et la suite ?

- Il apprend à compter jusqu'à 6.
- Enfin, il dessine un bonhomme pour son correspondant à qui il demande : as-tu un papa et une maman ? Il vérifie ses *découvertes* chez l'autre.

Les chemins de la vie : le grand Mathias

A partir du 19 novembre : les épreuves

- Madame Lacombe arrive tout agitée, un peu en avance : « Il va être placé ». Elle m'apprend qu'ils sont convoqués chez le juge pour enfants.

Ce jour-là, comme tous les vendredis, il n'y a pas de quoi de neuf. Mais nous nous retrouvons quand même sur les bancs pour la date ... J'entends Mathias :

– Je vais dormir à l'école.

Caroline : Tu ne fais plus la sieste ?

– Papa a dit je vais dormir à l'école.

Benoît demande la parole pour la date. Je me dis que Mathias nous en parlera peut-être au quoi de neuf de lundi.

- L'éducatrice vient me voir. La maman et Mathias ont rencontré un psychologue : pas de limite à la maison, double langage de la maman qui crie sur Mathias mais qui autorise après. La mère dévalorise le père, alcoolique, devant Mathias ...

- À partir de ce jour, Mathias ne veut plus aller en dehors de la classe avec d'autres adultes. Il a peur, il sent que quelque chose va arriver. Il a raison.

Lundi 22 novembre : Mathias au quoi de neuf

La maman de Mathias arrive encore tout agitée :

– J'ai failli l'envoyer à l'hôpital cette nuit.

Mathias : J'ai dégueulé.

La mère : Vomi, on dit.

Moi : Ça va mieux Mathias ?

– Oui.

– Alors va chercher ton étiquette avec ton prénom.

Je salue la maman et rentre aussi en classe.

Je ne suis pas insensible aux malheurs de Mathias. Mais ce n'était pas le moment de m'apitoyer avec sa mère. En sa présence, je sens que je dois rester "à côté", ne pas rentrer dans ce chaos dramatique. Avec le recul, je m'en félicite car ce faisant, je fais coupure entre l'enfant et sa mère, je représente le monde des grands, l'extérieur. J'ouvre une autre perspective, je donne une autre proportion aux événements. À travers l'étiquette de son prénom, je réinsère Mathias dans la communauté où il est reconnu. Je le sors du vomi pour le réinscrire dans la classe où le vomi devient des mots.

Au quoi de neuf

Mathias : J'ai vomi dans mon lit.

Annie : T'étais malade ?

– Oui. Elle a pas changé mon lit.

Caroline : Où est-ce que tu as dormi ?

– Dans le lit de ma sœur.

Lola : Et ta sœur, où est-ce qu'elle a dormi ?

– Elle était chez ma mamie. J'ai vomi par terre. J'ai été malade beaucoup.

Benoît : Est-ce que tu es toujours malade ?

– Oui.

Moi : As-tu envie de vomir ?

– Non.

– Tu n'es pas très en forme mais est-ce que tu penses que tu peux rester avec nous en classe ?

– Oui (grand sourire)

– On peut passer ?

– Oui.

Habituée à accueillir bien d'autres vécus dans le lieu structuré qu'est le quoi de neuf, la classe compatit sans être paralysée par

l'angoisse de Mathias, mélangée à sa souffrance : elle ne souffre pas à sa place. Elle fait la seule chose qu'elle puisse faire pour lui, l'écouter et l'accueillir avec des mots, la seule chose qui puisse l'aider ce matin.

Comme cela arrive souvent, ce qu'il a dit au quoi de neuf, il le présentera en fin de matinée, comme une histoire au choix de texte : j'ai vomi dans mon lit.

Mardi 23 novembre Mathias au conseil

- Mathias, comme d'habitude s'inscrit dans toutes les rubriques du conseil. Il critique inévitablement Thierry qui lui a fait mal.

- Mais surtout, il propose que l'on change de place la table sur laquelle se trouvent nos plantes, nos semis. Il en a déjà été question au précédent conseil mais nous n'avons pas trouvé de solutions et je ne comprends d'ailleurs toujours pas pourquoi les enfants veulent changer cette table de place. La classe est parfois, ainsi, secouée par des vents de changement... Néanmoins, le conseil va étudier la proposition.

Mathias : Je propose qu'on change la table des plantes.

Moi : Pourquoi ?

Mathias : Quand on est à la crèche, on touche les plantes.

Thierry : Et pis, on peut bouger la table avec nos pieds et les plantes tombent.

Caroline : Les plantes ne sont jamais tombées mais c'est vrai que Jacques, quand il va à la crèche, il fait bouger la table avec ses pieds.

Jacques : Thierry, il le fait aussi et Mathias il touche à la lettre des correspondants.

Justin : La table me gêne quand je recule ma chaise.

Moi : Qui a une proposition ?

Aurélie : On vote pour la proposition de Mathias.

Moi : Oui mais ça ne va pas régler le problème. Où va-t-on mettre la table ? On va donc d'abord voter pour savoir si on va changer la table de place : qui pense que l'on doit changer la table de place ?

Tous les doigts se lèvent ...

Moi : Où va-t-on mettre la table des plantes ?

Mathias (se lève) : On met la table des plantes là et la table d'exposition là.

Il propose d'intervertir les places des deux tables. En effet, la table d'exposition, beaucoup moins large que la table des plantes, prendra moins de place.

Katia : Il a raison, c'est une bonne idée.

Justin : Oui, je pourrai reculer ma chaise.

Thierry : Ceux qui vont à la crèche ne feront pas tomber les plantes.

Moi : Y a-t-il une autre proposition ?

Silence.

Moi : On va voter pour ou contre la proposition de Mathias. Qui est d'accord pour mettre la table des plantes à la place de la table d'exposition et la table d'exposition à la place de la table des plantes ?

Tous les doigts se lèvent

Moi : Unanimité. La proposition de Mathias est adoptée. Je la note sur le cahier de conseil.

Les deux tables resteront ainsi toute l'année.

Quelle promotion, quel changement ! Où est le nourrisson, tube digestif qui ne parlait pas ? Est-ce l'influence de son métier de grand, qui consiste à déplacer la table du conseil ? Bien que perturbé lui aussi par des vents violents de changement de place, Mathias, qui va être (dé) "placé", participe néanmoins à l'organisation de l'espace collectif. Nous sommes loin de la fin de la première année, où la maîtresse, par le simple fait de décrocher les affichages du mur, "cassait" la classe aux yeux de Mathias. On peut dire qu'entre temps, il s'est construit en partie à travers l'organisation et la structure de cette classe. Parce que lui, psychiquement est organisé, il peut donc transformer cette organisation, sans se sentir en danger. Il n'est plus dans la plainte, mélangé à sa plainte, il critique et il propose : il a maintenant, de fait, une place et un statut de grand.

Le 26 novembre : un grand, ça peut faire pipi

Mathias fait pipi dans sa culotte un quart d'heure avant la sortie.

Le 29 novembre : quoi de neuf

Mathias nous raconte d'une traite :

- Quand j'ai sorti de mon lit, j'étais mal au ventre. Quand je bois de l'eau, ça va mieux. Mon frère est allé au foot et il est allé à l'hôpital. Il a traversé la route et il a cogné une voiture. Il est mort. Il avait plus de tête. Il a coupé la main et les doigts de pied. En plus, chez ma maman, j'ai fait du foot et à la gym, on va tous les deux avec Thierry.

Ce qu'il raconte, n'est plus ni vrai ni imaginaire : Mathias "n'est" plus que mal au ventre.

Son frère n'est pas mort mais il a été effectivement renversé par une voiture. Qui est mort vraiment ? Est-ce que Mathias a encore une tête après ce qui vient de lui tomber sur la tête : il va être placé. Lui en a-t-on parlé correctement ?

Le soir, un quart d'heure avant la sortie, à nouveau il fait pipi dans sa culotte. Quand je l'annonce à la mère, elle ne semble guère surprise :

- Je sais pourquoi : "elle" n'avait qu'à pas lui dire.

En effet, l'éducatrice est venue dans la famille et a annoncé à Mathias qu'il allait être (peut-être) placé dans un foyer. Jusque-là, personne ne lui en avait donc parlé.

Mardi 30 novembre

L'après-midi, Mathias fait encore pipi dans sa culotte. J'essaie de parler avec lui :

- Tu as des problèmes en ce moment. Ça ne va pas trop bien ...

Silence.

- Ta maman m'a dit que tu vas peut-être aller dans un foyer ...

Silence.

Je n'insiste pas. Mathias est le seul qui puisse savoir et décider ce qu'il veut dire pour ne pas tout mélanger.

Le "Joyeux Noël " de Mathias

Le 6 décembre au quoi de neuf

Mathias : J'ai décoré le sapin.

Christian : Qu'est-ce que t'as mis dans la sapin ?

- C'est papa. Le père-Noël, il va poser les cadeaux par terre ou sur le canapé. Mon papa il a dit quoi ? Si on n'est pas gentil, le père-Noël passe pas.

Caroline : Et toi, t'es gentil ?

- Oui.

Le 7 décembre : la mère et la classe

Je suis avec la maman d'un nouvel élève. J'arrive à 9h05 dans la classe. La maman de Mathias est assise sur les bancs avec les enfants.

Madame Lacombe : Je leur ai dit que j'étais la maîtresse.

Moi : Ah bon ? Vous venez m'aider ?

- Non, non, j'attendais juste que vous arriviez.

L'humour, entre nous, indique une distance. Madame Lacombe ne se prend pas pour la maîtresse, mais elle semble avoir une grande confiance en elle. Elle est peut-être aussi intriguée par cette femme qui, en accueillant son enfant dans cette drôle de classe l'a reconnue en tant que mère fiable, et semble détenir le pouvoir de poser quelques repères dans le chaos.

Le jugement

Le 13 décembre

C'est le jour du jugement en ce qui concerne le sort de Mathias.

Madame Lacombe arrive le soir un quart d'heure avant la fin de la classe. Nous sommes tous réunis sur les bancs. C'est le moment de l'histoire puis du bilan.

Moi : Vous venez chercher Mathias plus tôt ?

- Non. J'étais en avance, j'ai pensé que je pouvais venir avec vous.
- Venez vous asseoir, je vais lire l'histoire. (Elle s'assied à côté de Mathias)

Madame Lacombe : Je fais comme la maîtresse.

Moi : Vous voulez lire l'histoire ?

- Oh non !

Madame Lacombe, qui m'a envahie, saoulée de paroles, il y a deux ans, et que j'ai dû limiter en maintes occasions, s'installe pour la deuxième fois en classe et ça ne me gêne pas. Je ne le vis pas comme une intrusion mais au contraire comme une preuve de confiance : le jour de l'épreuve du jugement, elle vient intentionnellement dans ce lieu qui a déjà su donner sens à certaines réalités. Je sens intensément combien l'accueil de sa mère, ce soir, est capital pour Mathias. Je songe au titre d'un de nos livres : *L'école, un lieu de recours possible pour les enfants comme pour les parents*.³⁸

Je lis l'histoire puis nous passons au "bilan météo".³⁹

Mathias : « Je suis grand soleil parce que maman est venue. »

C'est la fin de la journée. Les enfants partent. Madame Lacombe m'annonce que Mathias sera placé en urgence. Les vacances de Noël commencent.

La "bonne année" de Mathias

Dire : histoire vraie ou histoire imaginaire

Le 4 janvier au quoi de neuf

Mathias : À Noël, j'ai eu des patins à roulettes et un camion. C'est imaginaire. J'ai eu un tracteur et une perceuse.

³⁸ René Laffitte et AVPI, Editions Champ Social, 2006

³⁹ "Le bilan météo est d'une certaine façon symétrique avec le quoi de neuf du matin. En fin de journée, chacun indique par un signe de la main quel temps il a fait, pour lui, aujourd'hui et ce soir. Poing fermé, c'est orage, je ne suis vraiment pas content ; main semi-ouverte, c'est nuages ; main grande ouverte, c'est soleil, je suis très content." Cf. *Miloud, de Catherine Pochet*. p. 22, note 5 et *Memento*. Des commentaires brefs sont parfois donnés par les enfants ou la maîtresse, mais on ne s'étend pas. Si nécessaire, "on en reparlera au conseil" : en quelques minutes, on a une idée transitoire du "climat" de la classe, c'est à dire de la façon dont elle est vécue singulièrement par chacun. Ainsi la journée s'ouvre et se ferme sur un registre spécifiquement individuel. Le quoi de neuf permet de "poser" ce qui peut encombrer quand on vient en classe, le bilan météo permet de "poser" ce qui peut encombrer quand on en sort. Cela devrait faire partie de l'hygiène élémentaire de toute vie de groupe.

Mathias s'approprié à présent la distinction entre histoire vraie et histoire imaginaire. Ce ne sera pas de trop pour affronter l'avenir proche.

Le 7 janvier, la mère à l'accueil

Madame Lacombe arrive en pleurs. Elle a quitté sa maison hier et s'est réfugiée à l'hôtel avec ses enfants. Son mari boit depuis deux jours. Elle recherche un logement. Elle a demandé à l'éducatrice d'intervenir pour que Mathias soit vite placé. Toute cette angoisse ne l'empêche pas d'amener Mathias à l'école.

Le 8 janvier au quoi de neuf

Mathias : Mon Père-Noël a rapporté des rollers. On peut tomber sur la tête.

La maman a regagné le foyer conjugal avec ses enfants.

Le 11 janvier au quoi de neuf

Mathias : J'ai des bonhommes.

Il se lève, passe devant chacun pour nous montrer ses bonhommes en plastique.

Mathias : Thierry, je vais pas donner à toi, ça casse. Maman m'a dit, je vais emmener mon vélo. Je vais prêter à toi Thierry parce que t'es gentil.

Le 14 janvier, l'éducatrice à la sortie de l'école

Je rencontre l'éducatrice. Mathias va être placé mardi 18 janvier. Il va certainement changer d'école.

Le 15 janvier. Dire : le dernier quoi de neuf

C'est Benoît, orange en comportement qui préside (je suis à côté de lui). Katia, blanche en lecture assure le secrétariat.

Annie est la première à parler. Elle nous montre un dauphin en peluche.

Puis Thierry : il nous raconte que sur sa couette, il y a des voitures de course de dessinées, que son papa a acheté un nouveau vélo. Thierry nous avait raconté à un précédent quoi de neuf que son père s'était fait voler son vélo.

Bertrand nous raconte qu'hier, il a joué avec son bonhomme (bonhomme qu'il nous présente).

Puis c'est au tour de Mathias de parler.

– Je vais dormir dans un centre où il y aura d'autres enfants.

Thierry : C'est pas vrai. Au centre, on ne dort pas. (Il fait allusion au centre aéré du mercredi).

– Si, c'est vrai et mon papa et ma maman, ils vont rester tout seuls à la maison. Je verrai plus mon papa et ma maman. Dans la nuit, quelqu'un va me chercher.

Aurélié : Tu as vu ton nouveau lit ?

– Oui.

Jessie : De quelle couleur sont tes draps ?

– Bleus. C'est vrai que je verrai plus mon papa et ma maman et je vais changer d'école. Je vais rester là-bas tout le temps.

Thierry (sans avoir la parole) : C'est même pas vrai.

Benoît, président : Thierry, gêneur une fois, tu n'as pas la parole.

Moi : Ce que dit Mathias est vrai. Sa maman me l'a dit ce matin.

Mathias va aller dans un centre avec d'autres enfants. Il dormira là-bas et il va bien changer d'école. Lundi, ce sera son dernier jour avec nous.

Caroline : Qu'est-ce qu'on va faire de la table de Mathias ?

Amélie : Et son correspondant ?

Katia : T'as qu'à le donner à Arthur (un nouveau).

Mathias : Oui, mon Didier à Arthur. (Didier est le correspondant de Mathias).

Moi : Arthur, tu veux bien écrire au correspondant de Mathias ?

Didier sera ton correspondant.

Arthur (avec un grand sourire) : Oui.

Caroline: Et sa table ?

Je coupe.

Moi : Je ne sais pas. Mathias est encore avec nous. On verra plus tard. Tu en reparleras au conseil.

Mathias : Je vais déjeuner là-bas avec un monsieur Maurice.

Christian : Est-ce que tu vas apporter tes affaires ?

Mathias : Non. Ma mère va péter les plombs.

Annie : Tu vas dormir sans pyjama ?

Mathias : Oh ben non !

Benoît qui préside, annonce que l'on passe. Comme je ne veux pas qu'on s'étende trop, je laisse faire.

Le quoi de neuf continue avec la petite sœur d'Amélie, l'aquarium d'Aurélie, le téléphone de Caroline, la peluche de Claudine, la grippe de la maman de Benoît, le président, qui nous précise que c'est sa marraine qui s'occupe de lui puisqu'il n'a pas de papa. Enfin, le quotidien d'une classe que Mathias, comme Benoît et d'autres en venant y déposer leur quête de sens et y actualiser leur désir de vivre, ont contribué à rendre humaine.

Dire : l'éthique de la maîtresse

Le quoi de neuf a continué, mais il n'était pas vraiment clos. En relisant mes notes, je me suis aperçue que c'est deux jours après, le lundi du départ que je l'ai "agrafé". Ça sert aussi à ça, les notes. Reprenons-les.

Mathias répond d'un mot à Jessie qui le questionne sur la couleur de ses draps, et embraye sur l'essentiel :

– C'est vrai que je verrai plus mon papa et ma maman [...] Je vais rester là-bas tout le temps.

Thierry, le copain privilégié, qui a partagé tant de choses et de vécus avec Mathias, certainement plus sensible que d'autres à ce qu'il peut vivre, ne peut réprimer son inquiétude, qui s'exprime sans demander la parole.

– C'est même pas vrai.

Le président le déclare "gêneur" et je semble confirmer cela en précisant "Ce que dit Mathias est vrai...". Or Thierry n'est pas "gêneur" mais inquiet, et il a tout autant raison que moi : ce que dit Mathias est "vrai" et "pas vrai" à la fois. Il ne sera pas totalement séparé de son père et de sa mère, et il pourra les revoir. De plus, ce n'est pas à lui de se soucier de leur angoisse. Les parents sont des adultes qui doivent essayer de guérir tout seuls de leur chagrin. Lui, il doit se soucier de guérir du sien, qui ne l'empêchera pas forcément de vivre et de grandir, et le travail du "foyer", c'est de l'aider à cela. Ces précisions sont tout aussi importantes à entendre pour les autres, dont Thierry, que pour Mathias.

C'est ce que j'essaierai de lui expliquer le lundi, quand nous reparlerons de tout ça, réunis autour d'un verre de jus de fruit, lors de la "fête" que avons organisée pour son départ. Dire cela aussi, ça faisait partie de mon travail de maîtresse d'école.

Chapitre 3

L'ATSEM⁴⁰

Le jeune enfant, l'école maternelle et l'ATSEM⁴¹

L'enfant qui arrive à l'école maternelle découvre un univers totalement inconnu dans lequel il devra, au fil des jours, apprendre à trouver des repères. Le plus souvent, jusqu'au jour de sa première rentrée scolaire, le jeune enfant n'a connu que son milieu familial, ordinairement sécurisant, dont la principale caractéristique est la grande dépendance affective de l'enfant envers ses parents. En franchissant le seuil de l'école maternelle, le futur écolier est plongé dans un milieu social où il lui est demandé de surseoir à cette recherche d'affection exclusive pour, selon l'expression de Winnicott, acquérir la capacité à être seul parmi les autres. Cette découverte de l'école, sorte de "rite initiatique", se fait sans heurts pour les élèves que le psychanalyste Jacques Lévine appelle les "dirigeants."⁴² Ces enfants supportent la séparation qu'implique l'arrivée à l'école car ils ont une image suffisamment solide de leurs parents. Ils ne sont pas seuls car "intérieurement" ils continuent d'être accompagnés et ainsi peuvent affronter le nouveau monde social qu'est l'école. Cette capacité à imaginer, à se représenter la personne absente montre que ces enfants ont accès à la fonction symbolique. Ils ont suffisamment d'autonomie affective pour plonger, sans grand risque, dans le grand bain de l'école.

Toute personne qui a vécu le premier jour d'une rentrée scolaire dans une classe maternelle sait que cette séparation est un moment

⁴⁰ Texte de Ludovic Cadeau, membre d'AVPI-Fernand Oury

⁴¹ Agent Territorial Spécialisé des Ecoles Maternelles

⁴² "Les dirigeants, ceux qui se sentent rapidement du même bord que la maîtresse."
J. Lévine

douloureux pour beaucoup d'autres enfants. Le départ de la mère (ou du père) est vécu au sens propre du terme : " Maman (papa) a disparu donc elle (il) n'existe plus." Ce ressenti d'abandon déclenche de fortes angoisses et se traduit par des comportements divers : pleurs inconsolables, violence ou inhibition. Pour ces enfants, le processus d'individuation n'est pas encore suffisamment engagé pour affronter le groupe. Leur principale préoccupation va être la recherche d'affection et de sécurisation pour combler un besoin de maternage encore indispensable. C'est souvent l'ATSEM qui va accueillir cette demande (d'ailleurs, dans le langage courant, l'ATSEM est encore parfois appelée l'aide maternelle). Les statuts officiels de l'ATSEM, en mettant l'accent sur la responsabilité des soins corporels à donner aux enfants, reconnaissent implicitement la dominante maternelle de leur fonction.

L'institutrice (parfois l'instituteur⁴³) se situe davantage sur un pôle paternel. Ce pôle se décline sur au moins deux versants. Du côté de la loi : l'enseignante institue des interdits et se positionne en tant que garante du respect des règles. Dans le registre du langage : l'institutrice évite la trop grande proximité physique pour favoriser les échanges langagiers⁴⁴, elle interroge et invite à la prise de parole. Tel le père dans la sphère familiale, l'institutrice ouvre la porte du social et de la culture. Tout comme le père dans la sphère familiale qui devrait tourner l'enfant vers le monde extérieur en empêchant toute fusion avec la mère, l'institutrice montre la voie du social et de la culture.

Comme dans un couple parental où le maternel n'est pas exclusivement dévolu à la mère et le paternel n'est pas réservé au père, cette répartition des rôles dans la classe n'est pas clivée. Mais l'existence et la complémentarité de ces deux pôles symboliques est indispensable. Dans la famille, dans une classe maternelle, le jeune enfant a besoin d'appréhender les différences (père/mère ; enseignante/ATSEM ; adulte/enfant...) pour se structurer

⁴³ Ce n'est qu'à partir de 1977 que les hommes ont été autorisés à enseigner en maternelle. Malgré cette possibilité, les enseignants de l'école maternelle sont en très grande majorité des enseignantes.

⁴⁴ Deux personnes qui entretiennent une relation fusionnelle ne dialoguent pas. C'est dans l'écart entre deux sujets que peuvent surgir les échanges et se déployer la parole.

psychiquement. Boris Cyrulnick⁴⁵ parle de "catégories qui, malgré leurs aspects caricaturaux, sont nécessaires pour construire un monde structuré avec lequel l'enfant peut interagir." L'absence d'un des deux pôles peut avoir des conséquences graves sur l'évolution de l'enfant. On voit de plus en plus souvent de jeunes enfants qui n'ayant jamais rencontré la "Loi du père", arrivent à l'école en terrain conquis, tyrannisent leurs camarades, tiennent tête à leur enseignante et vont jusqu'à fragiliser l'équilibre d'une classe voire d'une école. La société, les parents sollicitent l'école pour faire la loi à ces jeunes "enfants-bolides."⁴⁶ La destinée de l'école maternelle est peut être de devenir l'école paternelle.⁴⁷

L'ATSEM dans la classe institutionnelle d'Isabelle ROBIN.

Comme dans toutes les autres écoles maternelles, l'ATSEM a dans cette classe un rôle traditionnel : elle participe à l'accueil, accompagne les enfants aux toilettes, aide certains élèves lors d'un atelier, range, nettoie, prépare... A première vue, rien ne retient particulièrement l'attention. Mais en lisant certaines histoires, on entrevoit dans les interstices de cette classe des aspects inhabituels : l'ATSEM participe au marché, l'ATSEM prend la parole au quoi de neuf, l'ATSEM intervient au conseil pour donner son avis ou critiquer. Mais qui est donc cette personne qui ne reste pas dans l'ombre de l'institutrice et qui, en plus, parle devant le groupe des enfants en disant "je"⁴⁸ ?

L'ATSEM n'est plus, aux yeux des enfants, un personnage cantonné dans un rôle muet qui privilégierait les actes à la parole. Elle est présente physiquement quand l'enfant est dans une phase régressive (se faire consoler, se faire câliner) mais elle fait aussi

⁴⁵ Boris Cyrulnik, éthologue, neuropsychiatre, auteur de multiples ouvrages dont de *La naissance du sens* (Hachette 1991) et *Les vilains petits canards* (Odile Jacob 2001)

⁴⁶ L'expression est de Francis Imbert

⁴⁷ Lire le texte "De la mère à l'école" de Daniel Calin

⁴⁸ En tout cas, ce n'est pas le personnage défini dans la brochure officielle "Le langage à l'école maternelle" (cf. Documents d'accompagnement aux programmes 2002) qui cantonne l'Atsem à "des relations duelles et à des conversations naturelles avec l'enfant." On peut d'ailleurs se demander ce qu'est une conversation naturelle...

entendre sa voix durant les temps institués de parole (quoi de neuf, conseil). A ces occasions, l'ATSEM est indisponible pour l'enfant en recherche de proximité corporelle : pour échanger avec elle (et avec les autres), l'enfant doit investir les lieux de parole institués en classe.

Dans cette micro-société balisée et sécurisée par les 3 L (Lieux, Limites, Lois), le langage (le 4^{ème} L) devient vecteur d'humanisation pour les enfants et les adultes. Il ne s'agit plus de bavardage, de cris pulsionnels ou de réponses aux injonctions pédagogiques de l'enseignante mais bien d'une parole singulière adressée au groupe.

Et les enfants ne s'y trompent pas. Après une période de tâtonnements, ils investissent ces moments de parole en "parlant vrai". Anna⁴⁹, élève de grande section, nous le montre bien : le manque de quoi de neuf peut se révéler aussi douloureux qu'une piquête !

Toutes les monographies présentées dans ce livre nous indiquent combien l'institutionnalisation de la classe suscite, chez l'enfant, du désir de grandir et d'apprendre.

Et pour l'adulte ? La monographie suivante montre qu'une ATSEM doit elle aussi appréhender, apprivoiser la classe pour s'y faire une place : il n'est pas si simple de passer du découpage à la parole. Nous vous invitons maintenant à faire connaissance de Monique, la nouvelle ATSEM de la classe d'Isabelle.

⁴⁹ Lire "Y'a même plus de quoi de neuf le vendredi " au chapitre 4

Monique, le chemin pour trouver sa place

Septembre

C'est ma troisième rentrée dans cette école de R.A.R.⁵⁰ (Réseau Ambition Réussite) au public hétérogène. Se côtoient dans la classe le fils d'un député européen, celui d'une prostituée droguée séropositive, celui d'un médecin, des enfants de militaires, de chômeurs, d'alcooliques, d'ouvriers, de délinquants, d'ingénieurs, de professeurs, d'immigrés algériens, marocains, russes, turcs avec ou sans papiers. Un des enfants de grande section est fiché à la police : il aide son frère à revendre la drogue dans le quartier. J'ai une classe de Moyenne Section-Grande Section de 24 élèves. J'en connais dix qui étaient dans ma classe l'année dernière en moyenne section. Portées par eux, toutes les institutions sont en place dès la rentrée.

Je vais travailler avec une nouvelle ATSEM qui arrive dans l'école en remplacement de l'ATSEM qui travaillait avec moi et qui est partie en retraite.

Vendredi, jour de pré-rentrée

Je suis déjà dans la classe depuis plus d'une semaine à organiser, prévoir ...

8h, la nouvelle ATSEM arrive.

« Bonjour.

- Bonjour. Je suis Isabelle Robin.
- Monique Dupont.
- Les vacances ont été bonnes ?
- Oui.
- Nous allons travailler ensemble cette année. C'est une classe de MS-GS. Dans quelle classe travailliez-vous l'an dernier ?
- Petite Section mais j'ai déjà fait des moyens et des grands.
- Très bien.

⁵⁰ Précédemment ZEP (Zone d'Education Prioritaire, maintenant ECLAIR (Ecole Collège Lycée Ambition Innovation Réussite)

- Qu'est-ce que je dois faire ?
- Et bien, je pourrais peut-être vous expliquer l'emploi du temps et comment je vais travailler avec les enfants. Nous pourrions aussi regarder la classe ensemble.
- Oui, si vous voulez.
- Voici l'emploi du temps. (*Je montre le même classeur que j'utilise avec les enfants*). Vous voyez, quand les enfants arrivent, ils commencent par chercher l'étiquette de leur prénom puis ils prennent un livre. Ils ne jouent pas.
- Vous ne faites pas d'accueil ?
- Si, je fais un accueil mais sans jeu. L'accueil dure 15 minutes. Après, nous commençons la classe.
- Ah bon ?
- Ils sont en moyenne section. Ils viennent depuis deux ans à l'école. Le passage entre la maison et l'école n'a pas besoin de jeu. Ils joueront à un autre moment de la matinée et ils le savent.
- Je fais quoi pendant l'accueil ?
- Vous pouvez lire un livre aux enfants.
- Mais je dois demander aux parents si leur enfant mange à la cantine.
- J'ai préparé une feuille de cantine. Les parents inscrivent leur enfant à la cantine en mettant une croix. L'enfant voit son parent faire. Comme cela, il est au courant et souvent après, c'est lui qui met la croix.
- Et il n'y a pas d'erreur ?
- Très peu. Quelques-unes au début mais j'en parle au conseil.
- Au quoi ?
- Au conseil. C'est le mardi matin. C'est une réunion où l'on parle de la classe. Ce qui va et ce qui ne va pas. Ce serait bien que vous y assistiez.
- Les parents y assistent ?
- Non.
- Comment les parents sauront qu'ils se sont trompés ?
- Nous le dirons à l'enfant. C'est le premier concerné puisque c'est lui qui mange à la cantine. Il fera en sorte que son parent pense à mettre la croix.
- J'aime autant demander. Ça fera moins de problèmes.

- Je vous propose d'essayer comme cela. Depuis deux ans, cela n'a pas posé de problème. Je garde dix élèves de l'an dernier. Dix familles sont déjà éduquées.
- Quand est-ce que je récapitule le nombre de cantiniers ?
- Quand la classe commence pendant les métiers du matin.
- Les métiers ?
- Oui. Chaque enfant a rapidement une responsabilité au sein de la classe. Par exemple, un enfant sera chargé de ranger les livres le matin avant de commencer la classe. Pendant ce temps, vous pouvez compter les cantiniers et apporter la boîte de cartes au bout du couloir.
- D'accord. Et après ? Je fais le découpage ?
- Quel découpage ?
- Je ne sais pas. Il y a toujours du découpage dans les classes maternelle.
- Euh ... Très peu dans cette classe. (Je n'ose pas dire jamais) Après, c'est le moment du quoi de neuf. C'est un moment où les enfants parlent de ce qu'ils veulent.
- C'est le langage.
- On va dire ça comme ça. J'aimerais que vous y assistiez. C'est important pour les enfants. Notre attitude, nos paroles vont les aider à apprendre à parler, à poser des questions, à écouter.
- Mais qu'est-ce que je dois faire ?
- Ecouter ce qu'ils disent.
- Et ?
- Et c'est tout. (Je sens alors que je la déstabilise un peu. De plus, elle regarde partout. Il est temps de passer à des choses "concrètes". Mais avant : un dernier point ...). Nous allons visiter la classe. Je voulais vous dire aussi que les enfants m'appellent madame Robin. Comment voulez-vous qu'ils vous appellent ? Monique ou madame Dupont ?
- Les enfants m'ont toujours appelée Monique.
- D'accord. Vous ne voulez pas changer ?
- Non ! Je vous appelle madame Robin ?
- Non ! Vous pouvez m'appeler Isabelle, même devant les enfants mais quand vous parlez de moi aux enfants, vous dites madame Robin. On pourrait peut-être se tutoyer ?
- Oui.

Nous visitons la classe. J'ai préparé les étiquettes, les cahiers ... La classe est rangée, organisée. Je vois qu'elle le remarque. Mais je sens aussi que ça la gêne. Certaines ATSEM ont l'habitude de préparer les cahiers, les étiquettes ...

- Je sais qu'en ce jour de pré-rentree, vous avez aussi les jeux collectifs à nettoyer et à organiser le dortoir avec les autres ATSEM. Vous voulez peut-être le faire maintenant ?
- Oui.
- D'accord ! N'hésitez pas à venir me poser des questions sur la classe. A tout à l'heure !

Ce premier contact fut "frais". Tant que les choses n'auront pas été vécues avec les enfants, cela restera dans l'imaginaire.

Lundi, jour de rentrée

Les enfants arrivent avec leurs parents. Accueil et présentations individuelles. Monique est un peu crispée au sujet de la cantine. Heureusement, les enfants et parents qui étaient là l'an dernier se souviennent parfaitement de l'organisation.

9 heures. Je ferme la porte. Les enfants sont sur les bancs. J'attends que Monique ait fini de compter les cartes de cantine. Elle le sent et se dépêche. Je l'invite ensuite à venir avec nous sur les bancs.

- Y'a pas de découpage à faire ?
- Non, non, pas aujourd'hui.

Nous sommes réunis pour le quoi de neuf. Les enfants déjà présents l'an passé expliquent aux nouveaux. Je précise à nouveau les règles et signale qu'elles sont valables aussi pour les adultes. L'étonnement de l'ATSEM est perceptible. Nous commençons le quoi de neuf. L'ATSEM ne dira rien, comme la plupart des nouveaux élèves. Normal !

Dans la journée, nous avons besoin de crayons, de ciseaux, de divers matériels. Les anciens élèves en font directement leur métier. Je signale que c'est juste pour la journée et que ce sera discuté demain au conseil.

Le soir, je fais le point avec Monique qui me signale que c'est bien beau de faire tout faire par les enfants mais que les crayons sont mal rangés. Je lui donne raison et lui dis qu'il faudra en parler au conseil. Elle maugrée et commence le ménage.

Mardi, deuxième jour

Au conseil, les enfants parlent des métiers. Les "anciens" demandent des métiers. Jordan demande le métier des feutres. Monique ne dit rien. Comme pour les autres métiers, nous redéfinissons ensemble la tâche. Je demande alors à Jordan d'aller voir comment ont été rangés les crayons hier. Il constate qu'un feutre n'a pas de bouchon, qu'un feutre vert a un bouchon rouge et que deux autres feutres sont hors de la boîte. Ça nous aide de constater ces problèmes et je le signale. Monique ne prendra pas la parole.

Durant le mois de septembre, Monique fait son possible pour "s'adapter". Elle est présente à tous les moments institutionnels (quoi de neuf, choix de texte, mise au point de texte, présentation de lecture, conseil, marché où elle accepte de tenir une boutique, ...) mais ne participe pas : pas de questions au quoi de neuf, au choix de texte, à la présentation de lecture ou à la boîte à questions, pas de proposition ou de critique au conseil. Elle me dit tout en dehors du conseil. Je ne redis pas forcément au conseil. Au début, elle "subit", elle est passive et présente uniquement parce que je le demande. En même temps, elle est étonnée des progrès des enfants, des histoires du choix de texte et ... du fait qu'ils "m'obéissent".

Mi-décembre

Le conseil a lieu le mardi. Un lundi soir, elle me dit : « Je suis embêtée. Pendant les vacances de Noël, je dois nettoyer la classe. Je nettoie entre autre les tables. Les enfants ont collé des autocollants dessus et je vais avoir un mal de chien à les enlever. D'ailleurs je peux les enlever ? » J'avoue ne pas avoir vraiment repéré ces autocollants. "Nous en parlerons au conseil demain" est ma réponse à son inquiétude.

Le lendemain, Monique ne s'inscrit ni en critique, ni en proposition. Je lui tends une perche : « Monique, tu ne devais pas parler des tables au conseil ?

- Oui.

- Je t'inscris. »

Après les critiques des enfants, je passe la parole à Monique :

« Monique, tu voulais parler des tables.

- Oui, je dois les nettoyer. »

Silence dans la classe. Les enfants ne comprennent pas. Je prends la parole :

« Monique est responsable du mobilier auprès de la mairie qui est son employeur. Monique doit nettoyer toutes les tables pendant les vacances de Noël. Tu peux expliquer Monique le problème ?

- Il y a des autocollants sur les tables.

Benoît : Oui, c'est ma mamie qui me l'a donné. Elle l'a eu dans le fromage.

David : Moi, je l'ai eu dans les céréales.

Moi : Oui, oui, beaucoup ont collé des autocollants sur la table. Mais le chef de Monique lui demande de nettoyer les tables. Elles doivent être dans le même état qu'au premier jour de classe, sans autocollant.

Aurélie : Y'a qu'à enlever les autocollants.

Annaïck : Mais on les aura plus. Ça casse.

Paul : On nettoie autour. Ma mère elle fait comme ça.

Moi : Les tables étaient sans autocollant au début de l'année. Il va falloir les enlever.

Jacques : Faut faire une règle.

Moi : Qu'est ce que tu proposes ?

Jacques : On met plus d'autocollants sur les tables.

Benoît : Et on les met où ?

Monique (l'ATSEM) : Vous pouvez les coller dans le cahier de dessin.

Aurélie : Bonne idée.

Moi : Qui est d'accord avec la proposition de Monique "on colle les autocollants dans le cahier de dessin." ? ... Unanimité. La règle est adoptée. Mais nous avons toujours le problème des autocollants sur les tables. Qui a une proposition ?

Cloé : On les enlève.

Moi : Qui a une autre proposition ? Personne. Qui est contre la proposition de Cloé "on enlève les autocollants des tables" ? Unanimité. Quand ?

Alain : Après le conseil.

Aurélié : C'est la récré.

Alain : Après la récré.

Moi : Qui est contre ?

Lucia : J'ai pas d'autocollant sur ma table.

Moi : Qui pense avoir besoin d'aide pour décoller son autocollant ? (Plusieurs doigts se lèvent). Lucia et ceux qui n'ont pas d'autocollant à enlever aideront les autres. Avis contraire ? Personne. Adopté.

C'est une affaire rondement menée et je suis contente à plus d'un titre. Monique a parlé au conseil pour exposer son problème et elle a dans la foulée fait une proposition que tous les enfants ont adoptée. A la suite de quoi, les enfants ont voté à l'unanimité d'enlever les autocollants. Monique n'aura pas à le faire, ce qui est d'ailleurs tout à fait normal.

Je sens Monique détendue et heureuse de cette issue. Elle va aider les enfants à retirer les autocollants après la récréation.

Le jeudi suivant

Quoi de neuf. Maria raconte qu'elle est allée à la piscine. Monique lève le doigt et je lui donne la parole :

« C'était bien ?

- Oui, j'ai nagé avec mon frère et ma mère."

A partir de ce jour-là, il n'y aura pas un quoi de neuf sans que Monique ne pose une question.

Elle prend aussi la parole au conseil un peu comme un "super chef d'équipe des métiers". Elle repère aisément les métiers qui ne sont pas bien fait. Elle critique et propose des améliorations. Elle propose aussi des règles pour la cantine et la sieste.

L'année suivante

Elle participe activement à la vie de la classe. Elle a trouvé sa place et s'y tient en prenant ses responsabilités. Elle a compris le sens de la monnaie et paie les enfants qui travaillent dans son groupe.

J'ai la direction en intérim. Un matin, nous sommes au quoi de neuf quand on frappe à la porte. Une collègue m'appelle pour une urgence. D'habitude, je diffère mais au ton de sa voix, je sens que c'est vraiment urgent.

« Je vous laisse, je reviens sous peu

Monique : Je peux présider le quoi de neuf si tu veux. »

Sans hésiter, je lui tends le cahier où je prends des notes.

Je ne reviendrai qu'une demi-heure plus tard. Les enfants seront tous au travail. Monique me fait un compte-rendu :

« On a fini le quoi de neuf. J'ai pris des notes comme toi. Je leur ai donné un petit travail d'écriture mais c'est dur pour les moyens.

Moi : Merci ! C'est bien qu'ils voient qu'il y a des choses difficiles à faire. »

Fernand Oury disait : "La pédagogie institutionnelle fait grandir les enfants ... et les adultes."

Remarques

Dans ma classe, l'ATSEM est un adulte à part entière. Je lui propose donc un rôle très différent de celui qu'elle peut avoir dans les autres écoles où elle est généralement effacée devant la maîtresse. D'ailleurs, au début, une nouvelle ATSEM peut même se sentir détrônée de certaines de ses prérogatives, dépossédée de l'idée qu'elle se faisait de son travail car dans ma classe, elle ne passe pas la journée à faire des découpages ou du ménage.

Je lui demande d'assister à tous les moments de parole et d'y participer : elle vote au choix de texte, elle intervient au quoi de neuf, elle félicite ou critique au conseil et participe aux discussions. Elle tient une boutique au marché. Elle mène une activité avec un petit groupe, par exemple l'atelier "cuisine" si c'est quelque chose qui l'intéresse. Ainsi, chaque semaine, quatre enfants cuisinent du sucré ou du salé. L'ATSEM gère son atelier et je vois juste avec

elle comment symboliser la recette avec des dessins. Elle met des amendes : Shirley a craché : « Y a pas que madame Robin qui met des points d'amende. Moi aussi, j'en mets ! »

Par la suite, nous en parlons ensemble car cette implication dans les activités peut, au début, la mettre mal à l'aise.

L'ATSEM est reconnue dans la classe en tant que personne avec ses compétences particulières. Et tant mieux si elle a des passions ou des capacités que je n'ai pas : ainsi, nous nous complétons. Elle a un statut différent de la maîtresse, mais elle a autant de pouvoirs. Elle est responsable et les enfants lui obéissent comme ils obéissent à tous les adultes. Elle est une sorte de super chef d'équipe inscrite sur le tableau des métiers tout comme moi et elle parle en tant que tel au conseil. Ainsi, j'ai observé que, quand l'ATSEM réussit à ne plus ramasser le crayon par terre, mais à critiquer le métier "crayon" au conseil, c'est qu'elle est "dans" la classe, elle en a compris le fonctionnement. Cela demande un temps de formation de trois, quatre mois.

Une fois formée, l'ATSEM est une aide précieuse dans une classe de pédagogie institutionnelle : je ne suis plus seule. Nous avons deux statuts, deux rôles différents, complémentaires.

Chapitre 4

Quoi de neuf, découverte du monde et calcul en Moyenne et Grande Sections

Ils ont grandi. Le travail de séparation est toujours à l'œuvre. Les enfants de moyenne section apportent encore leur doudou mais s'intéressent aussi à ce que disent les copains et découvrent le plaisir de faire ensemble. Le dispositif institutionnel qui a été mis à l'épreuve de la réalité est opérant.

Au quoi de neuf, les enfants parlent, se parlent et s'écoutent. Ils partagent des événements anodins mais aussi ceux qui impliquent affectivement, psychologiquement et font grandir. Les élèves s'ouvrent au monde qui les entoure et prennent plaisir à compter dans cette classe où, quelle que soit leur histoire, ils comptent pour l'autre. Parfois, un enfant s'évade dans un imaginaire plus sûr et rassurant que sa vie réelle. Alors l'espace d'un instant, la maîtresse l'y retrouve pour l'aider à revenir dans la réalité de la classe et lui permettre de choisir un atelier.

Un quoi de neuf de mi-septembre

La plupart des élèves de GS (un tiers de la classe) entament leur deuxième année dans la classe.

Thibaud (GS) : On va vendre mon Picatchou à la braderie.

Anna : T'es d'accord ?

Thibaud : Oui, j'aurai des sous et je vais m'acheter un jeu.

Eva (GS) : C'est quoi une braderie ?

Clia (GS) : Je sais. Je vais avec papa. Tu achètes.

Thibaud : Oui mais tu vends d'abord pour avoir des sous.

Clia : Non, moi, je vends pas. Papa donne les sous.

Dominique (GS) : Tu vas avec qui ?

Thibaud : Maman.

Rachid (GS) : Et tu vends quoi d'autres ?

Thibaud : Mon frère, il vend des voitures, maman, elle vend des vêtements.

Guy (GS) : Et ton père ?

Thibaud : Il travaille.

Jan (GS) : Où ?

Thibaud : A la gendarmerie.

Moi, en tant que présidente : On passe. Tamar a la parole.

Tamar (MS) : Oi en u é

Moi, présidente : Qui a compris ?

... Personne ...

Moi : Tamar, peux-tu répéter ? ...

Tamar (MS) : Oi en u é

Julien : Moi enrhumé

Didier (GS) : Ta maman, elle t'a donné des médicaments ?

Tamar : Non

Freddy (MS) : J'ai fait du vélo.

Moi : Oui, c'était bien ?

Freddy : Oui et papa il m'a tenu à la selle.

Moi : Tu pourras nous en parler tout à l'heure. Tamar, Tu vas pouvoir travailler ?

Tamar : Oui.

Julien : T'es allé chez le docteur ?

Tamar : Non.

Moi, présidente : On passe. Anna tu as la parole.

Anna (GS) : J'ai eu un cochon d'inde.

Eva (GS) : Comment il s'appelle ?

Anna : Twisty

Rachid (GS) : De quelle couleur il est ?

Anna : Noir et blanc avec un peu de marron.

Freddy : Je suis même pas tombé en vélo.

Moi : Tu devais être content ... Anna, que mange ton cochon d'inde ?

Anna : Des graines et du pain.

Guy (GS) : Tu pourras l'apporter à l'école ?

Anna : Je vais demander à ma mère.

Moi en tant que présidente : On passe. Ali a la parole.

Ali (GS) : Je suis allé à la piscine.

Marina (MS) : Moi, mon cochon d'inde il m'a mordu.

Moi : Tu as eu mal ?

Marina : Oui.

Moi : Ali, sais-tu nager ?

Ali : Oui. Je mets des trucs au bras pour pas couler.

Julien : T'es allé avec qui à la piscine ?

Ali : Avec ma mère et ma sœur.

Freddy : C'est un vélo de Spiderman !

Moi : Tu dois aller vite avec ton vélo. Ali, est-ce que tu vas dans le grand bain ou est-ce que tu restes dans la petite piscine ?

Ali : Dans la grande piscine ...

Moi en tant que présidente : On passe. Justine a la parole.

Justine (MS) : Je suis allée à la piscine.

Ali : Tu sais nager ?

Justine : Un peu mais je sais faire du vélo.

Freddy : Moi, je vais au parc paysager pour le vélo. C'est un vélo de Spiderman.

Justine : Moi, c'est un vélo rose.

Dominique (GS) : Est-ce que tu as encore des petites roulettes ?

Justine : Un peu.

Moi : Ton père les enlève pour que tu apprennes puis les remet après ?

Justine : Non ... Il a levé les roulettes.

Elouan (GS) : Je sais. Les roulettes ne touchent pas terre mais elles touchent terre quand tu tombes.

Didier : Moi, je sais faire du vélo.
Moi en tant que présidente : On passe. La parole est à Eva.
Eva (GS) : Je suis allée en vacances chez ma mamie.
Marc (GS) : Où ?
Eva : Chez elle. Et j'ai joué avec ma tante.
Freddy : T'as fait du vélo ?
Eva : Non. J'avais pas apporté mon vélo.
Clia : T'as joué à quoi ?
Eva : J'ai joué aux petits chevaux. J'ai gagné.
Marc : Oui, moi je connais. Faut lancer le dé et tu comptes et tu avances le cheval. Je joue avec ma sœur.
Rachel (GS) : Moi, je dors chez ma mamie. T'as dormi chez ta mamie ?
Eva : Oui plein de jours. Et je suis allée voir un zoo.
John (MS) : Y'avait des singes ?
Eva : Oui et des girafes et des kangourous et des oiseaux et des zèbres et des vaches avec des grandes cornes.
Tamar : Avec qui t'es allée ?
Eva : Avec ma mamie et ma tante.
Moi en tant que présidente : On passe. Ella a la parole.
Ella (MS) : ...
Moi en tant que présidente, après quelques secondes : Tu voulais nous dire quelque chose Ella ?
Ella : ... (signe de tête que non)
Moi : On passe. Freddy a la parole.
Freddy (MS) : J'ai un vélo de Spiderman.
Julien : Il est de quelle couleur ?
Freddy : Bleu et rouge.
John : Y'a une toile d'araignée ?
Freddy : Oui et une sonnette qui fait pin pon.
Rachid : Qui c'est qui te l'a acheté ?
Freddy : Mon papa.
Anna : Tu l'as choisi ?
Freddy : Oui. Et je suis allé à la piscine.
Elouan : Avec qui ?
Freddy : Avec papa.
Moi, présidente : On passe.

Le quoi de neuf continue et se clôt après environ 20 minutes par :
« Le quoi de neuf est terminé. »

Quelques remarques

- Surtout en début d'année, la parole est donnée en premier à un élève de GS qui donne le ton. Les élèves de MS "s'intercalent" entre des grands.
- Les enfants de MS qui s'inscrivent et ne parlent pas : ne pas insister. Ne pas faire le reproche de s'être inscrit et ne pas parler. Dire un petit mot : « Tu voulais nous dire quelque chose Ella ? », « Si tu retrouves ce que tu voulais nous raconter, tu demandes la parole. », puis passer la parole au suivant.
Ella s'est inscrite : elle est dans la classe, veut prendre sa place. Mais c'est difficile ...
- Freddy est en Moyenne Section. Il veut parler de son vélo. Il n'écoute pas les autres mais attend cependant que je lui donne la parole pour parler. Le "vélo" sera "repris" par Justine qui commence par nous parler de piscine ... Quand Freddy a la parole et continue de nous raconter son vélo, je ne laisse pas trop de questions arriver car Freddy et son vélo ont déjà été beaucoup présents. Je veille à ce qu'ils ne nous envahissent pas ... Mais le vélo est certainement très important pour lui ou est-ce le fait qu'il en fasse avec son père (parents divorcés en conflit). Il finit par poser une question à Eva : « T'as fait du vélo ? »
- Guy ne voit son père que très rarement. Il vit avec son arrière grand-mère. La mère va bientôt être déchue de son droit parental. C'est lui qui pose une question sur le "père" de Freddy. Guy utilise le mot : père. Il a déjà entendu parler de père, de papa, de beau-père et pressent des différences.
- La question que je pose à Ali (« Est-ce que tu vas dans le grand bain ? ») n'est pas forcément très intéressante mais elle a pour but de recentrer sur Ali pour que Freddy comprenne que, pour l'instant, on écoute et on s'intéresse à ce que dit Ali.

Un quoi de neuf de mars où les doudous sont encore présents ...

En maternelle, même en grande section, souvent les enfants arrivent à l'école avec un doudou. Le doudou s'installe rapidement au quoi de neuf et va y rester toute l'année pour certains. A chaque fois c'est le même rituel : après quelques questions, un enfant demande si on peut le voir. L'intéressé le montre pour la *xième* fois.

Je pense qu'accueillir le doudou qui fait partie en quelque sorte de l'enfant est important. Mais comment arriver à "passer à autre chose" ?

Je préside. Un élève est secrétaire.

Julien (GS) : J'ai une nouvelle veste.

Marion (GS) : Qui te l'a achetée ?

Julien : Ma mère

Anna (GS) : Tu peux nous la montrer ?

Julien va chercher sa veste dans le couloir et nous la montre.

Jan (GS) : Elle est en jeans. T'es beau.

Moi en tant que présidente : On passe. La parole à Karl (MS)

Karl : J'ai un doudou.

Dominique : Tu l'as apporté ?

Karl : Oui.

Moi : Est-ce que c'est ton doudou de naissance ?

Karl : Oui, je l'ai eu quand je suis né.

Monique (l'ATSEM) : Et tu ne l'as jamais perdu ?

Karl : Si, une fois dans un magasin. Je pleurais mais après ma sœur l'a retrouvé.

Rachel : T'as fait une crise ?

Karl : Ben ... un peu, je tapais partout. Je voulais mon doudou.

Moi : Tu as eu de la chance que ta sœur le retrouve ! Tu lui as fait un bisou pour la remercier ?

Karl : Sais pas.

Moi en tant que présidente : On passe.

Des grands lèvent la main.

Anna : Karl ne nous a pas montré son doudou.

Moi : Non ! Mais nous le connaissons ! Karl, tu parlais bien de ton petit chien gris ?

Karl : Oui.

Moi : Je pense que maintenant nous connaissons tous les doudous des enfants de la classe. Nous pourrions plutôt poser d'autres questions aux enfants qui présentent toujours leur doudou. Ça les aiderait peut-être à grandir et à parler moins souvent de leur doudou.

Le quoi de neuf continue et la parole est donnée à plusieurs enfants de GS qui nous parlent d'une visite au zoo, de la venue d'un grand-père de Turquie, du bobo de la sœur ...

Puis la parole est donnée à une enfant de MS qui, régulièrement, présente encore son doudou.

Emi : J'ai un doudou.

Anna : Qu'est-ce que c'est comme doudou ?

Emi : Une souris. (La même que d'habitude.)

Didier : Pourquoi elle a perdu sa queue ?

Emi : Parce que mon frère a tiré dessus.

Rachid : Tu te bagarrais avec ton frère ?

Emi : Oui.

Guy : T'as pleuré ?

Emi : Non, parce que ma mère a dit qu'elle va coudre la queue.

Dominique (GS) : Mais ça fait longtemps ! On n'a jamais vu ta souris avec une queue.

Emi : Ma mère a pas le temps.

Moi : Peut-être que maintenant tu es habituée à ta souris sans queue. Est-ce que tu aimes bien cette souris sans queue comme doudou ?

Emi : Oui ! (Avec un grand sourire).

Tamar : Elle sent bon ?

Emi : Oui !

Moi en tant que présidente : On passe.

Emi n'aura pas montré son doudou. Les doudous vont être parlés. Même des grands (qui ne montraient plus leur doudou) vont nous raconter l'histoire de leur doudou.

Nous saurons que :

- Le doudou d'Eliott a été perdu et que sa sœur lui a offert un de ses anciens doudous.

- Marion a un ancien doudou de sa mère.
- La mamie de Baptiste lui répare régulièrement son doudou mais ne trouve pas toujours la même couleur de tissu.
« Mon doudou se transforme ! »
- La mère de Victor lui a pris son doudou et l'a "vendu" !?
- Guy n'a jamais eu de doudou mais pour la sieste à l'école, il en emprunte un de la classe (règle élaborée au conseil sur proposition de Guy : si on n'a pas de doudou ou si on l'a oublié, on peut prendre un doudou de la classe.)
- Hortense a deux doudous : un pour chez papa, un pour chez maman.

AVPI

Le doudou, autrement dit l'objet transitionnel cher à D.W. Winnicott est "la première possession *non-moi*". L'enfant s'attache un objet : ours, poupée, bout de tissu... qui l'accompagne pendant un temps plus ou moins long de sa petite enfance. Il est objet de consolation, de défense contre l'angoisse, en particulier l'angoisse de type dépressif, rassurant au moment de l'endormissement mais qui, selon Winnicott "doit aussi survivre à l'amour instinctuel, à la haine et, si tel est le cas, à l'agressivité pure." Il y a des doudous qui outre les câlins passent de sacrés quarts d'heure.

Cet objet pallie le manque de la part rassurante et consolatrice de la mère. Mais il montre aussi que, de la mère, on peut s'en passer. Il est voué à un désinvestissement progressif, "relégué dans les limbes" (Winnicott). Il perd sa signification au fur et à mesure que s'élargit la sphère culturelle de l'enfant, en particulier son langage. C'est là qu'intervient l'intuition d'Isabelle Robin. Elle n'interdit pas le doudou. Elle l'accueille au moment du quoi de neuf car, nous dit-elle, "il fait en quelque sorte partie de l'enfant ... Mais comment arriver à passer à autre chose ?" Avec du temps, de l'écoute donc de la patience, les doudous vont être parlés, racontés sans qu'on ait besoin de les montrer. Ils vont devenir des histoires, des histoires de doudou. Le langage, peu à peu, s'est substitué à l'objet transitionnel.

Y a même plus d'quoi d'neuf le vendredi !

Vendredi 14 avril, 13h30, classe de moyenne section-grande section.

Anna (en grande section) entre dans la classe et s'installe pour la sieste. J'aperçois sa mère qui me fait signe. Visiblement, elle veut me parler. Je sors dans le couloir.

« Anna sera en retard demain matin car elle va au laboratoire pour une prise de sang.

- D'accord, pas de problème.
- Mais elle hurle quand on lui en parle. La dernière fois ça s'est très mal passé. (Anna a une arthrite juvénile. Elle est une habituée des laboratoires, de l'hôpital, des kinésithérapeutes.) Le sang a giclé. L'infirmière a appelé au secours. J'essaie de la préparer mais elle crie dès que je lui en parle.
- Ah ! Je comprends pourquoi ce matin, votre fille a commencé à parler de prise de sang pendant l'écriture... Je l'ai mise gêneuse et je lui ai dit qu'on n'était pas au quoi de neuf mais en écriture.
- Je sais. Ce midi, elle a pleuré en disant "y a même plus d'quoi d'neuf le vendredi !"
- D'accord ! Ne vous inquiétez pas (la mère est très inquiète et angoissée par la maladie de sa fille). Je règle le problème tout de suite. Nous l'attendrons demain pour commencer le quoi de neuf. Je vais aller le lui dire.
- Ah merci ! »

Je rentre en classe et vais voir Anna :

« Je viens de parler avec ta mère. Elle m'a dit que tu avais une prise de sang demain matin. Nous t'attendrons pour le quoi de neuf. D'accord ?

- Oui (avec un grand sourire !).
- Ta mère m'a dit aussi que tu es un peu inquiète parce que, la dernière fois, le sang a giclé.
- Oui, y'en avait partout. Elle a piqué plusieurs fois. J'ai eu mal.

- Bon ! Demain tu dis à tes veines d'être prêtes quand l'infirmière fera la prise de sang.
- D'accord. (Grand sourire)
- Allez, coucouche panier, papattes en rond, essaie de dormir. Après la sieste, on sortira des jeux puis on fera du sport dehors.
- Oui ! »

Anna s'endort assez rapidement.

Samedi 15 avril, 9h15 Anna et son père arrivent. Anna rentre dans la classe. Je raccompagne son père.

« Vous faites le point neuf ce matin ?

- Pardon ?
- Oui, Anna ne voulait absolument pas rater le point neuf !
- Ah oui ! Le quoi de neuf ! »

9h20. Moi, présidente : « Quoi de neuf commence. Qui a quelque chose à raconter ?

Rachel, Anna, Didier, Karl, Marion, Emi, John, Guy, Dominique, Tamar, Jan.

Moi, présidente : Rachel a la parole.

Rachel : J'ai pas mangé ce matin.

Moi, présidente : Qui a des questions ou quelque chose à dire ?

Guy : Pourquoi t'as pas mangé ?

Rachel : Je voulais pas.

Moi présidente : C'est peut-être pour ça que tu avais mal au ventre ce matin ? (Rachel a passé une demi-heure à la crèche à se reposer. Quand Anna est arrivée, elle n'avait plus mal au ventre et est venue s'installer pour le quoi de neuf ...).

Rachel : Oui.

Dominique : Et maintenant, t'es guérie ?

Rachel : Oui.

Moi présidente : On peut passer ?

Rachel : Oui.

Moi présidente : La parole est à Anna.

Anna : Mon chien est mort.

Moi présidente : Qui a des questions ou quelque chose à dire ?

John : C'était où ?

Anna : Sur la route. Il a eu une fracture ouverte. Y'avait du sang.

Guy : Il est où maintenant ?

Anna : Chez le vétérinaire.

Moi : Tu parles de ta chienne Titine qui s'est fait écraser au début de l'année, en septembre ou octobre ?

Anna : Oui.

Jan : Moi, je l'avais déjà caressée.

Anna : Oui, c'est vrai.

Moi : Tu as une photo de ta chienne ?

Anna : Une seule. J'ai autre chose à dire.

Moi présidente : Oui.

Anna : J'ai un camion.

Tamar : Couleur ? (Tamar a beaucoup de mal à parler)

Anna : Il est rouge.

Didier : C'est un camion de pompiers.

Emi : Y a des pompiers ?

Anna : Non, c'était le camion de Carole, ma sœur. Elle me l'a donné car elle est trop grande. J'ai quelque chose d'autre à dire.

Moi, présidente : Oui.

Anna : Quand j'étais dans le ventre de ma mère, je me construisais.

Guy : Moi j'étais dans le ventre de ma mère aussi.

Karl : Moi aussi, j'ai construit dans le ventre de ma mère.

Marion : Moi aussi.

Moi : Oui, vous avez tous été dans le ventre de votre mère.

Anna : Et on choisit la couleur de nos yeux.

Moi : Non, tu ne choisis pas la couleur de tes yeux. Les parents non plus ne choisissent pas la couleur des yeux de leur enfant.

Anna sans demander la parole : C'est la petite graine.

Moi : Si tu veux mais c'est un peu compliqué. La couleur des yeux des enfants dépend de la couleur des yeux des parents. Jan a les yeux bleus. Son père a certainement les yeux bleus et sa mère aussi.

Jan : Oui, mon père a les yeux bleus et ma mère les yeux bleus.

Moi : Dominique a les yeux marron foncé, ses parents ont certainement les yeux foncés, marron ou verts. C'est la même chose pour la couleur de la peau. Tamar a la peau noire. Son père a la peau noire et sa mère aussi. Il ne pouvait pas avoir la peau blanche. Fadila a la peau blanche, son père a la peau blanche et sa mère aussi. Fadila ne pouvait pas avoir la peau noire. C'est ce qu'on appelle les gènes. Beaucoup de choses dépendent de nos parents...

Karl : Moi, j'ai les yeux quelle couleur ?

Moi : Marron.

Karl : Comme mon père.

Moi : Peut-être ... Pour concevoir un bébé, il faut un papa et une maman.

John : Et moi ? (John et Karl "n'ont pas de père", dicit les mères.)

Moi : Marron. Anna ?

Anna : Dans le ventre de maman, on choisit si on veut être un garçon. Moi, au début, j'étais un garçon, maintenant, je suis une fille.

Moi : Non, on ne choisit pas d'être un garçon ou une fille. Les parents ne choisissent pas non plus le sexe de leur enfant.

Dominique : Qu'est-ce qu'ils choisissent ?

Moi : Ils choisissent le prénom de leur enfant.

Anna : Moi, c'est Anna.

Moi : Oui. On peut passer Anna ?

Anna : Oui.⁵¹ »

Le quoi de neuf continue ... Nous entendrons parler du parapluie de John, de la sœur d'Emi tapée par sa mère car elle a renversé de l'eau, du doudou de Tamar, de "pas de cantine ce midi" pour Marion, de la mitraillette de Didier, de la dent tombée de Dominique, des nouvelles chaussures de Guy, de la Barbie de la sœur de Karl, de la voiture télécommandée de Jan.

Quelques remarques

Anna n'aura pas parlé de sa prise de sang ... Quoique ... A propos d'autre chose, elle aura parlé de sang et de rouge. Plusieurs de ses interventions ont pour sujet le corps et la naissance des enfants. Quand on sait que cette petite fille est atteinte d'une maladie chronique, on peut supposer que ses prises de paroles traduisent une véritable préoccupation.

Je ne lui ai rien demandé ... J'attendais, j'avais préparé ce que j'allais lui dire. Mais seule, en utilisant le quoi de neuf, elle a dit, à sa manière, ce qui lui importait.

⁵¹ Effectivement, on peut passer (au moins provisoirement). Anna a pu évoquer un questionnement d'ordre "existentiel".

AVPI

On pourrait s'étonner qu'Isabelle Robin n'ait pas parlé à Anna de sa prise de sang, d'autant plus qu'elle l'a à l'esprit tout au long des interventions d'Anna pendant le quoi de neuf. Mais Anna n'en parle pas directement.

Quelle était la vraie demande d'Anna ? Nous ne le savons pas vraiment mais il est probable que les deux interventions d'Isabelle la veille "nous t'attendrons pour le quoi de neuf" accueillie par un grand sourire (car, oui, elle sera attendue après cette prise de sang) et "dis à tes veines d'être prêtes" ont suffi à dédramatiser cette prise de sang. Rappelons-nous qu'Anna s'est endormie rapidement après ces deux phrases prononcées.

"Dis à tes veines d'être prêtes", il fallait y penser ou plutôt non il ne fallait pas y penser du tout. Cette phrase sort "comme ça", dans le fil des échanges avec Anna, évidente dans sa simplicité. Il n'y a pas d'injonction du genre : "t'es une grande fille, faut être courageuse" ni de banalisation telle : "mais ce n'est rien du tout, une toute petite piquûre." Non. Il y a une épreuve à venir et "dis à tes veines d'être prêtes." La prise de sang s'est bien passée. Les deux phrases ont probablement eu un effet de décentration, de déculpabilisation.

Mets ça dans la poubelle !

Mi-octobre dans une classe de Moyenne Section de maternelle

Il est 10h45, nous sommes sur la cour de récréation.

Cynthia arrive en courant :

« Maîtresse, j'ai trouvé un ver de terre !

- Mets ça dans la poubelle, lance ma collègue dégoûtée.
- Montre.
- Regarde maîtresse.
- Va voir madame Castel (l'ATSEM) et demande-lui un petit pot pour mettre ton ver de terre. Tu le mettras sur la table d'exposition. »

La récréation se poursuit. 11h, nous rentrons. Les élèves s'assoient sur les bancs comme d'habitude. Je donne la parole à Cynthia.

« J'ai trouvé un ver de terre. Il est sur la table d'exposition. »

Quasiment toute la classe est au courant. Je prends la parole :

« Je propose que l'on change exceptionnellement l'emploi du temps pour que l'on puisse regarder le ver de terre. La présentation des livres aura lieu après la sieste. Cynthia, pose ton ver de terre sur la grande table. »

Toute la classe se dirige vers la table et les commentaires fusent.

« C'est dégueu.

- Il a dit un gros mot.
- Il bouge pas.
- On lui fait peur.
- Il a rentré ses pattes.⁵²
- Où est sa tête ?
- Il l'a peut-être rentrée
- Maîtresse, Liane pleure.
- Qu'est-ce qu'il y a Liane, tu as peur ?⁵³

⁵² La semaine précédente, nous avons eu une tortue dans la classe.

⁵³ Liane est une petite fille qui ne parle presque pas et qui utilise parfois les pleurs quand elle ne peut dire. Elle a déjà pleuré parce qu'elle avait envie de faire pipi, parce qu'un copain lui avait pris sa place à la dinette ...

Elle fait non de la tête.

- Tu peux pas voir mon ver de terre ? » lance Cynthia.

Elle fait oui de la tête.

Je regarde alors la classe. Pédagogiquement parlant, c'est en effet pas terrible : seul un groupe d'enfants peut réellement voir le ver de terre. Merci Liane et Cynthia la grande, qui prend en compte l'autre.

« Chacun va à sa table dans son équipe. Cloé tu fais ton métier des crayons, je distribue des feuilles. Le ver de terre va aller d'équipe en équipe. En attendant le ver de terre, vous dessinez ce que vous avez vu ou ce que vous imaginez. Je passe vous voir et écris ce que vous avez dessiné. »

Je m'attable avec une équipe qui n'a pas le ver de terre.

Arthur : « T'écris qu'il a rentré ses pattes.

Marc : T'écris là, c'est la tête avec les yeux.

Moi : Tu as vu les yeux ?

Marc : Ils sont très très petits.

Yson : Il est marron. Il n'a pas de poils.

Aline : Il est long. Il a rentré ses cornes d'escargot parce qu'il a peur.

Moi : Je vais chercher le ver. Vous le regardez. Vous pouvez faire un autre dessin.

J'apporte le ver de terre dans une autre équipe.

Yvan : « Il ne bouge toujours pas. Il n'aime pas la classe. Il faudrait lui donner de l'herbe.

Moi : Tu veux aller chercher de l'herbe dans la cour ?

- Oui.⁵⁴

Dominique : Il a des traits⁵⁵.

Romain : Au bout, c'est moins gros qu'au milieu.

Jan : Je ne vois pas les yeux, ni la bouche.

Rachel : Est-ce qu'il a des oreilles ?

⁵⁴ Il y va avec l'ATSEM qui elle aussi est dans un groupe et discute avec les enfants. A cette période de l'année, elle n'ose pas encore écrire sous les dessins des enfants. C'est le travail de la maîtresse. Cf formation des ATSEM dans une classe PI

⁵⁵ Il a dessiné les traits des anneaux de ver.

Romain : Est-ce qu'il a des pattes ? »

Yvan revient avec de l'herbe et ... un autre ver de terre !

Commencent certaines comparaisons :

- Il est plus grand.
- Il n'a pas de pattes non plus.
- On voit des gros traits.
- Il est pas de la même couleur.

Au bout d'un quart d'heure, toutes les équipes ont pu voir au moins un ver de terre. Nous nous installons tous sur les bancs. Nous faisons le bilan de tout ce que nous avons vu et de toutes nos questions. En tant que secrétaire, je note pour mémoire. Nous ferons un compte-rendu pour le cahier de vie de la classe où seront aussi mis les dessins des enfants.⁵⁶

- Est-ce que le ver de terre a des pattes ? Une bouche ? Des yeux ? Des dents ? Des oreilles ? Des cornes ?
- Qu'est-ce qu'il mange ?
- Où est-ce qu'il dort ? Où est sa maison ?
- Comment il marche ?
- Comment il fait les bébés ?

La séance a duré une demi-heure. Nous reprenons le cours de la journée, l'emploi du temps.

Le lendemain, j'apporterai des livres documentaires de la bibliothèque municipale qui serviront à valider ou pas les hypothèses. Nous regarderons les photos, les dessins. L'ATSEM et moi, nous lirons les livres. Nous apprendrons que :

- Le ver est formé d'anneaux.
- Sur chaque anneau, il y a des petits poils qui lui servent à se déplacer en avant et en arrière.
- Il est recouvert d'un liquide.

⁵⁶ Le cahier de vie de la classe est unique. C'est la mémoire de la classe, la culture de la classe : photos, dessins, textes s'y trouvent. Chaque soir, un enfant l'emporte chez lui.

- Il n'a pas d'oreilles et pas d'yeux.
- Il vit dans la terre. Il creuse. Il s'enfonce dans la terre. Il mange la terre. Il la rejette par l'anus.
- Les vers s'accouplent et des cocons se forment qui sont déposés dans la terre. Un minuscule ver sort de chaque cocon.
- Les taupes aiment manger les vers de terre.

Bien sûr tout n'est pas clair dans les têtes et surtout comment ils font les bébés ...

Et puis, il nous reste des questions : est-ce qu'il parle ou fait du bruit comme les autres animaux (chien, chat) ? Est-ce qu'il pique ? Combien de temps il vit ? ... Nous résumons nos connaissances pour le cahier de vie de la classe et notons nos questions.

Nous avons gardé les vers de terre une semaine dans le terrarium sur la table d'exposition puis nous les avons remis dans la cour de récréation.

Quelques remarques

- La table d'exposition : un lieu d'accueil où on peut poser le ver de terre. Cynthia ne garde pas son ver de terre pendant la récréation. Le ver n'est pas accaparé par l'adulte.
- Ce n'est pas grand chose, un ver de terre, surtout que ça peut disparaître dans la poubelle à peine nommé. De quoi cette scène est-elle caractéristique sinon de la capacité d'une classe coopérative (Célestin Freinet) d'accueillir l'imprévu et de lui faire une place. La maîtresse propose même de déplacer la présentation de livres pour laisser cours à l'observation, la compréhension, le questionnement qui, le lendemain déboucheront sur un savoir. C'est le cadre institutionnel qui permet cette liberté. On peut changer exceptionnellement l'emploi du temps. Tout le monde veut regarder le

ver de terre. Ceux qui ont apporté un livre savent que la présentation de livres aura lieu l'après-midi. Ils peuvent donc être là, présents au ver de terre.

- Le cadre, c'est aussi l'organisation : les équipes, les métiers, un peu de matériel (bocaux en verre, terrarium).
- Il y a maintenant un savoir commun mais ils n'en retiendront pas tous la même chose.
- Les savoirs se construisent avec le groupe. Mais quelle hétérogénéité dans ce groupe ! Aline qui est dans les savoirs, Yvan qui est dans l'affectif, Cynthia qui est déjà dans la présence ...

Un peu, beaucoup, très beaucoup de marrons

Fin octobre conseil de cycle : au programme, évaluation, harmonisation des progressions ...

On aborde le sujet de la numération. Tout le monde semble d'accord : en Petite Section, on compte jusqu'à 3, en Moyenne Section jusqu'à 5 et en Grande Section jusqu'à 10 ...

Je signale que beaucoup de situations mathématiques se présentent dans la vie quotidienne des classes et que nous sommes souvent amenés à utiliser des nombres plus grands que 10 même en Petite Section.

« Peut-être, mais il est important que l'on se mette d'accord sur les acquis minimaux : 3 en Petite Section, 5 en moyenne Section – à la rigueur 6- et 10 en Grande Section. »

Je remballer mes grands nombres et pense "demain, on comptera les marrons de la table d'exposition."

Le lendemain

Je propose à la classe de compter les marrons.

« Comment s'organise-t-on ?⁵⁷

Romain : On va chacun son tour à la table d'exposition, on prend des marrons, on les met sur notre table et on compte.

Sima : Tu mets les marrons au milieu des bancs et tu comptes

Anna : On va chacun notre tour à la table d'exposition et on compte.

Yvan : On met un gros paquet dans chaque équipe et on compte. »

C'est finalement cette dernière solution qui est adoptée. Les enfants ont envie de compter chacun des marrons mais pour l'instant leur préoccupation n'est pas de compter l'ensemble des marrons.

Chacun se trouve dans son équipe à une table. J'apporte "un gros paquet" de marrons dans chaque équipe et avec l'ATSEM, dans un premier temps, nous regardons ...

⁵⁷ Je me souviens du ver de terre de la semaine précédente ! Voir texte Mets ça à la poubelle !

Chaque enfant s'accapare une partie des marrons. Evidemment Liane se retrouve avec trois marrons et Arthur, dans la même équipe, n'a pas assez de ses deux bras pour protéger sa collection des copains qui en voudraient plus. L'ATSEM et moi, nous passons dans les équipes faire des tas à peu près équivalents et ils se mettent à compter ...

- Liane : 1, 2, 3 ... 1, 2, 3 ... 1, 2, 3 ... Elle compte parfois deux fois le même marron qui roule.
- Dominique compte jusqu'à 10 et fait des paquets. J'avais déjà remarqué que, lorsqu'il joue aux mosaïques, il fait des rangées de 10⁵⁸.
- Freddy : 1,2,3,4. Y'en a beaucoup, plein.
- Eva et Yson comptent ensemble : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 10-10
- 10-10, c'est 20, dit Yson qui sait aussi que 20-10, c'est 30.
- Rachel et Cynthia ont visiblement fait des paquets mais maintenant sont passées à autre chose :
« T'as vu celui-là, il est tout petit.
- Oui, mais il est brillant. »

Je propose que, dans chaque équipe, l'on remette les marrons au milieu des tables. L'ATSEM et moi allons passer dans les équipes pour compter l'ensemble des marrons d'une équipe.

Nous annonçons les nombres : 32, 25, 36 et 39.

« Et tous les paquets, ça fait combien ? demande Yvan

- Très beaucoup, lance Cynthia.

Moi : Chaque équipe apporte son tas de marrons au milieu des bancs et on va les compter. »

Je compte en montrant chaque marron. Les enfants comptent en chœur avec moi et je signale 20-10 c'est 30 ; 30-10, c'est 40 etc. 90-10 c'est 100 (wouah ! « Mon frère, il sait compter jusqu'à 100 »).

Nous arrivons à 132 ! C'est vraiment très beaucoup !⁵⁹

⁵⁸ Nous ne sommes pourtant qu'au début de l'année. Il sort de Petite Section et ne devrait savoir compter que jusqu'à 3...

AVPI

Nous sommes en maternelle et nous comptons jusqu'à 132. C'est normalement, en CE1 que l'on aborde de tels nombres ! Avec une lecture rigide des instructions officielles, un saucissonnage des apprentissages est toujours à craindre. C'est sans compter sur la part du désir dans le vouloir apprendre. Et si, au nom du respect des programmes, on avait coupé court à ce désir de savoir "combien ça fait ?", que se serait-il passé au moment de l'apprentissage de la numération à l'école élémentaire pour les élèves les plus fragiles ?

Autre élément très important à souligner de cette séance : au début c'est du chacun pour soi. Chaque enfant, et c'est normal, cherche à compter ses marrons en essayant d'en avoir le plus possible, quitte à en piquer à la voisine moins vive. Et ce temps se termine par un beau moment collectif de dénombrement de l'ensemble des marrons.

⁵⁹ Qu'ont-ils appris ? La notion de quantité : beaucoup, pas beaucoup, "très beaucoup", peu, plus, moins. Rechercher. Dénombrer. Vivre ensemble : On passe du chacun pour soi au collectif. La classe est un lieu de vie.

Spiderman et Bouffon vert

10h, premier trimestre dans une classe de moyenne section. Le quoi de neuf vient de se terminer, c'est l'heure des ateliers jeux. Chacun peut choisir dans la mesure du possible. Aujourd'hui, les enfants ont le choix entre légo, kapla, pâte à modeler, camions, dînette-poupées, puzzles. (Pendant ce temps, je vais d'atelier en atelier et joue, parle avec les uns et les autres). La veille, Anne n'avait pas pu aller à la pâte à modeler : elle est donc prioritaire.

Yvan (sans demander la parole) : « Moi, je vais à la pâte à modeler. »

Moi : Premièrement, tu n'as pas demandé la parole : gêneur. Je l'écris au tableau⁶⁰ ...

- Non ! Non !⁶¹

- Si. Et deuxièmement : aujourd'hui, ce sont les enfants de l'équipe d'Yris qui disent en premier où ils veulent aller.

Il ronchonne, comme d'habitude, mais se rassoit. Pendant que les enfants s'inscrivent dans les ateliers, je vois Yvan pointer son index et son auriculaire vers moi et me viser ... Puis c'est au tour de son équipe de choisir.

Moi : « Yvan, il y a un problème ?

- Je suis Spiderman, sssch.....

- Et moi, je suis la maîtresse. Remballe tes armes. Dans quel atelier veux-tu aller ?

- À la pâte à modeler.

- Regarde, il n'y a plus de place⁶².

- Pâte à modeler ...

⁶⁰ Une case dans le tableau est réservée pour noter les gêneurs. En novembre dans cette classe, je n'ai pas encore mis la monnaie.

⁶¹ Yvan, enfant pris en charge par la psychologue de CAMPS, piquait des colères en début d'année quand je le notais gêneur. Maintenant, il se contente de crier "non !"

⁶² Au fur et à mesure que les enfants choisissent, ils s'installent et commencent à jouer : après le quoi de neuf, ils ont hâte de faire quelque chose avec leur main et puis ça permet à des élèves comme Yvan, "qui n'ont pas tout suivi" de constater qu'il ne reste plus de place à la pâte à modeler (en début d'année, les tableaux ne sont pas toujours parlant).

- Je t'inscris comme prioritaire pour cet après-midi ou demain ?
- Non !
- Tu peux aussi aller à la crèche te reposer.
- Non ! Je veux lire un livre.
- D'accord⁶³.

Quelques minutes plus tard, il ira jouer aux légos avec des copains.

10h45, fin de la récréation. Nous sommes en train de rentrer, un élève de Grande Section d'une autre classe vient me trouver. Il est effrayé :

« Il me traite de Bouffon vert.⁶⁴

- Tu sais bien que le Bouffon vert, c'est imaginaire... (Je n'ai pas le temps de finir)
- Il dit que c'est vrai et qu'il est Spiderman et qu'il va me tuer...

Yvan arrive et comprend de quoi on parle.

- Je suis Spiderman !
- Tu es Yvan Martinez qui joue à Spiderman. J'ai déjà expliqué que Spiderman, c'est une histoire imaginaire.
- Non, je l'ai vu à la télé.
- Tout n'est pas vrai à la télé.
- Je vais tuer le Bouffon vert.
- (Je m'adresse à l'élève de grande Section) Tu sais, il est petit dans sa tête, il ne peut pas tout comprendre encore.
- Oui. (Il s'en va)
- Je suis pas petit dans ma tête !⁶⁵ Elle viendra plus me chercher⁶⁶...

⁶³ Il est toujours possible d'aller à la bibliothèque ... en respectant les règles que nous avons fixées au conseil.

⁶⁴ Je ne demande même pas qui c'est ... Yvan nous parle de Spiderman et du Bouffon vert depuis quelques quoi de neuf. Je n'ai pas tout compris du Bouffon vert mais je sais que c'est le méchant.

⁶⁵ Comme pour "gêneur", Yvan ne supporte pas que je dise qu'il soit petit dans sa tête.

⁶⁶ Je sais qui est "elle". Ce n'est pas la première fois que Yvan prononce cette phrase. Sa maman, parfois à bout, semble le menacer de le laisser à l'école s'il n'est pas sage. Pour l'instant je ne peux en parler à la mère. Je suis dans la phase de l'appropriation de la mère. Elle est paniquée à l'idée que son fils mette le bazar à l'école : ça s'est très mal passé l'an dernier en Petite Section.

- Si Yvan. J'ai déjà dit que les mamans viennent toujours chercher les enfants. Si ta maman ne peut pas venir te chercher, elle enverra quelqu'un.
- Annie⁶⁷ ?
- Plutôt la maman d'Annie.

Sur ce, nous rentrons et nous nous installons pour la présentation de lecture...

Yvan présentera un livre de ...Spiderman ! Ce sera à nouveau l'occasion de travailler sur vrai ou imaginaire. Pour l'instant, Yvan ne veut pas, ne peut pas entendre que Spiderman, c'est imaginaire. Son papa, sans domicile fixe, qu'il ne voit quasiment jamais, lui a offert une cassette de Spiderman.

Quelques remarques

- Organisation des ateliers jeux : on décide ensemble chaque matin de la répartition. J'inscris les élèves dans un tableau (où le nombre de places disponibles par atelier est matérialisé par un point à côté duquel j'inscrirai le nom des enfants). Le lundi matin, c'est l'équipe de vie⁶⁸ de Charles qui s'inscrit en premier. Le mardi, c'est l'équipe de vie de Julie qui s'inscrira en premier, ainsi de suite ... Chaque enfant au sein d'une équipe choisit où il veut aller. Ainsi des petits groupes sont créés, différents chaque jour. L'enfant qui ne peut pas aller dans un atelier est prioritaire pour cet atelier le lendemain. Il est inscrit sur une feuille, visible par tous. Certains ateliers, très prisés sont permanents – légos, pâte à modeler-, d'autres sont occasionnels. Ces ateliers sont différents des ateliers de production qui ont lieu l'après-midi (pour un album, pour le journal).

⁶⁷ Une ancienne élève (que j'ai eue l'an passé en CP) qu'Yvan et sa mère fréquentent.

⁶⁸ Cf équipes de vie, équipes occasionnelles dans *Mémento*

AVPI

Il y croit dur comme fer Yvan qu'il est Spiderrman. Il existe Spiderrman puisqu'il l'a vu à la télé. Comment imaginer, à quatre ans, que tout ce que l'on voit à la télévision n'est pas vrai ? Comment ne pas mettre sur le même plan : informations, documentaires, films et autres séries puisque tout apparaît dans le même rectangle, la même lucarne ?

De plus, comment ne pas s'incarner dans le tout puissant Spiderrman quand tout au fond de soi, on a peur qu'ELLE (la maman) ne vienne pas le chercher et que ce modèle, ce moi-idéal, il le tient d'un homme, son père, qui, lui, semble loin d'être tout puissant ?

En voilà bien des problèmes à régler quand on a quatre ans. Et si se prendre pour Spiderrman à un moment donné était un moyen pour répondre à ses questions ? A condition, bien sûr de ne pas y rester.

La distinction que nous pratiquons entre "histoire vraie, histoire imaginaire ou rêve" nous semble un bon moyen pour aider les enfants, peu à peu, à faire la différence. D'autant plus que ces catégories renvoient à des lieux de parole distincts dans la classe. Le quoi de neuf et le conseil pour tout ce qui s'est passé en vrai et le choix de texte, "voie royale de l'imaginaire"⁶⁹, qui, lui, peut tout accueillir non seulement les histoires imaginaires mais aussi les rêves ou les histoires vraies, à une seule condition : annoncer au début de son texte de quelle catégorie il relève.

⁶⁹ Célestin Freinet

Chapitre 5

Lecture, écriture en Moyenne et Grande Sections

Continuer le chemin. Grandir encore et toujours. Ils ont investi le langage. Du mot⁷⁰, ils sont passés à la phrase. Ils peuvent raconter leur dessin à l'enseignante. En petite section, ils avaient bien sûr commencé des dictées à l'adulte : des ébauches. Maintenant, le trait de crayon s'affirme, la pensée se précise, se déploie, la parole s'écrit, devient histoire vraie ou imaginaire... Comme celles entendues quand la maîtresse lit un livre.

Lire, une nouvelle conquête à entreprendre. Et les petits font comme la maîtresse, choisissent un livre, le présentent aux copains et répondent aux questions.

⁷⁰Le mot: l'hyperonyme. L'enfant utilise un mot pour une phrase : "légos" pour dire "je veux jouer aux légos."

Choix de texte

Au préalable

Le choix de texte suppose que les enfants écrivent.

A l'emploi du temps, le lundi matin, après le quoi de neuf : "j'écris". Chaque enfant a un cahier de textes (cahier de travaux pratiques : une page blanche en face d'une page lignée).

Après le quoi de neuf, les enfants vont à leur place dans leur équipe de vie.

Trois métiers indispensables à ce moment-là :

- Le(s) responsable(s) des cahiers distribue(nt) les cahiers.
- Le responsable des crayons de bois et le responsable des crayons de couleurs installent les pots de crayons dans les équipes.

Quand l'enfant a son cahier, il cherche la bonne page. Il apprend : on n'écrit pas n'importe où dans le cahier. Je vérifie. L'ATSEM peut aider ainsi que le(s) "grand(s)" de l'équipe. L'enfant peut alors commencer à écrire. En fait à dessiner une histoire, vraie ou imaginaire.

Pendant ce temps, je m'installe à la "table d'écriture". Un banc est installé près de cette table.

Lorsque un enfant a terminé son dessin, il pose son cahier sur le banc, prend de la pâte à modeler mise à disposition ou des puzzles ou tout autre activité calme prévue et annoncée avant le début de la séance "j'écris". Il retourne à sa place.

J'appelle au fur et à mesure les enfants qui viennent dicter leur histoire que j'écris en majuscules (les enfants tapent leur histoire à l'ordinateur dans la semaine. Ne pas multiplier les difficultés : les lettres du clavier sont en majuscules). Je n'écris pas toute l'histoire, ce serait trop long (j'ai eu jusqu'à 34 élèves). J'écris soit une phrase qui résume l'histoire, soit une phrase importante. Je décide avec l'élève. L'élève retourne à sa place jouer à la pâte à modeler ou aux puzzles.

Certains enfants veulent s'entraîner à écrire : ils recopient sous le modèle. Selon la couleur en écriture, je peux faire un modèle en majuscule ou en cursive. Ce travail d'entraînement à l'écriture est payé. La dictée de l'histoire n'est pas payée.

Le choix de texte a lieu après la récréation le même jour : cela aide les petits de la classe à faire le "lien" : j'écris pour raconter, pour être écouté et pour être (é)lu.

Début février

Dans une classe moyenne et grande sections de maternelle. 24 élèves.

Chaque élève a "écrit" un texte le matin.

Tous les élèves sont sur les bancs devant le tableau avec leur cahier posé devant eux par terre. Un petit en comportement "coincé" entre deux grands en comportement.

Je préside. Rémy, jaune en comportement est secrétaire. Il va dessiner les histoires racontées.

La présentation des textes

Moi, en tant que présidente : Le choix de texte commence. Silence. Qui a un texte à présenter ?

16 élèves lèvent la main. J'écris les prénoms dans les cases préparées à l'avance puis je passe la craie au secrétaire.

Moi, présidente : Arthur a la parole.

C'est un grand en comportement et en histoire. Comme pour tous les moments de parole, c'est un grand qui commence "pour donner le ton". On intercale des petits entre les grands. Arthur vient devant les autres avec son cahier.

« J'ai été chez ma mamie. J'ai vu mon cousin. On a joué au foot.

Moi, en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ?

Laurie : Qui a gagné ?

- C'est mon cousin. Il a mis cinq buts et moi trois.

Justine : Comment s'appelle ton cousin ?

- Justin.

Cécilia : Est-ce que t'as fait autre chose chez ta mamie ?

- J'ai mangé.

Valentine : Qu'est-ce que t'as mangé ?

- Du jambon avec des frites et un yaourt.

Cloé : C'était bon ?

- Oui.

Didier : C'est vrai ou imaginaire ?

- Vrai.

Moi en tant que présidente : On passe. Alban a la parole.

- Ma maman.

Moi en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ? Anatole.

- Qu'est-ce qu'elle fait ta maman ? (Silence)

Marion : Est-ce qu'elle joue ?

- Oui.

Justine : Ça ne joue pas une maman. A quoi elle joue ta maman ?

- Sais pas.

Moi, en tant que présidente : On passe. Valentine a la parole.

- Je suis allée à la piscine avec mon frère et ma mère et mon père.

On a joué et papa, il a plongé.

Moi, en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ? Alex.

- Est-ce que tu sais nager ?

- Non. Mon père, il m'a portée sur son dos et j'ai eu la tête sous l'eau.

Léopold : A quoi t'as joué avec ton frère ?

- On a joué à cache-cache. Je me cachais derrière mon père et il bougeait et on a joué au loup. Mon frère n'arrivait pas à m'attraper alors on a changé et c'était mon père qui était le loup.

- On passe. Amaryllis a la parole.

- Ma grand-mère est malade.

Moi, en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ? Cloé.

- Qu'est-ce qu'elle a ?

- Sais pas. Elle est à l'hôpital.

Valentine : T'es allée la voir ?

- Non. J'ai pas le droit pour l'instant.

Nadine : C'est vrai ou imaginaire.

- Vrai.

Moi : Est-ce que tu es inquiète ?

- Oui. Maman dit qu'ils savent pas s'ils vont l'opérer.

Gustave : Tu voudrais qu'ils l'opèrent ?

- ... Je sais pas.

Moi : Tu voudrais surtout que ta grand-mère guérisse et sorte de l'hôpital.

- Oui.

Moi : Tu pourras nous donner des nouvelles, au quoi de neuf par exemple.

- Oui.

- On passe. La parole à Thibaud. (Il montre son dessin, qui, pour nous est un gribouillis. Thibaud ne parle quasiment pas.)

Justine : Est-ce que c'est une maison ? (C'était son histoire de la semaine précédente).

- Non. Camion pompiers. (en fait, on arrive à comprendre "camion pompiers" mais il dit "ca-on-on-é")

Léopold : T'as vu un camion de pompiers ?

- Oui.

Miléna : Est-ce que c'est le camion de pompiers qui a éteint le feu à côté de la maison de monsieur Dupin ?

- Oui.

Moi : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Miléna : Samedi, monsieur Dupin, il a appelé mon père parce que la maison d'à côté brûlait. C'est mon père qu'a appelé les pompiers.

Moi : A qui appartient cette maison qui a brûlé ?

Miléna : A personne.

Laurie : Est-ce que tu étais dehors pour voir les pompiers dans la rue ?

- Oui.

Laurie : Moi aussi. Et y avait beaucoup de monde. Elle est toute cramée, la maison.

Moi : Thibaud, as-tu eu peur du feu ?

- Non.

Moi en tant que présidente : On passe. La parole à Olan.

- Je suis allé au supermarché avec papa et maman. On a acheté un camembert.

Marina : C'est vrai ou imaginaire ?

- Vrai.

Moi en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ? Nathan.

- Tu l'as mangé ?

- Non.

Baptiste : Pourquoi ?

- Je sais pas.

Marion : T'as acheté autre chose ?

- Non.

Monique, l'ATSEM : Est-ce que tu aimes le camembert ?

- Oui.

Moi en tant que présidente : On passe. La parole à Clia.

- La princesse porte le bébé. Le papa pleure. La police se déguise en bébé.

Moi, en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ?

Olan : Le papa pleure ?

- Oui.

Ali : Pourquoi il pleure ?

- Parce que la police se déguise en bébé.

Moi : Est-ce que les papas pleurent parfois ?

- Non, pas papa. C'est maman qui pleure, tout le temps au téléphone et dans sa maison aussi (Ses parents sont séparés. Le matin au quoi de neuf, elle nous a parlé de sa maman qui était loin).

Moi : Dans ton histoire, la princesse porte le bébé. Où est-ce qu'elle l'emmène ?

- Elle le porte dans ses bras.

Nadine : Où ils vont ?

- Ils se promènent.

Tatiana : Et ils sont contents ?

- Oui ! (grand sourire !)

Moi : Qui est le bébé ?

- Ben, c'est moi !

Moi : Et tu es contente dans les bras de la princesse ?

- Oui !

Moi en tant que présidente : On passe. La parole à Guy.

- C'est une voiture qui se transforme en lit et la maison se transforme en voiture et en camion.

Moi en tant que présidente : Qui a une question ou quelque chose à dire ?

Rachid : Et y a quelqu'un dans le lit ?

- Y a moi. J'ai un oreiller.

Nadine : Le lit est dans la maison-voiture ?

- Non ! Y a plus de maison. C'est une voiture.

Anori : Tu dors dehors ?

- Non ! Dans mon lit.

Moi : Et tu dors bien ?

- Oui.

Moi en tant que présidente : On passe. La parole à Mounia.

- Non.

Mounia, 4 ans, est "petite" dans sa tête. Elle dessine régulièrement des histoires, sait me les dicter mais ne veut jamais les présenter (même si elle s'inscrit à pratiquement tous les choix de texte). Même attitude au quoi de neuf et au conseil. Rien de grave, nous en avons parlé ... Quand elle sera plus grande dans sa tête, elle pourra parler ...

Moi : On passe. La parole à Didier.

- Le chevalier jaune tue la bestiole vivante.

Rachid : Pourquoi ?

- Parce qu'elle est méchante.

Baptiste : Comment il la tue ?

- Avec son épée laser et il tranche la tête et puis la main et puis l'autre main et puis le pied et puis l'autre pied et il a une mitraillette.

Ali : Elle a fait quoi pour être méchante la bête ?

- Elle a mangé les enfants.

Marina : C'est vrai ou imaginaire ?

- Vrai.

Moi : Tu as déjà vu un chevalier jaune qui tue une bestiole ?

- Oui ... A la télé.

Nathan : C'est un dessin animé.

Moi : Les dessins animés ce sont des histoires imaginaires, que des gens inventent dans leur tête et ils les dessinent.

- Ali : Oui, mais c'est vrai que je l'ai vu à la télé.

Moi : Oui. Ce qui est vrai c'est que tu as vu le dessin animé du chevalier. Mais le chevalier qui tue la bestiole, c'est imaginaire.

Moi (en tant que présidente) : On passe. La parole à ... »

Lorsque les seize enfants inscrits (sauf Mounia) ont présenté leur texte, je résume les histoires d'une ou deux phrases en montrant chaque dessin effectué par le secrétaire :

1. Je suis allée chez ma mamie. J'ai joué au foot avec mon cousin.
2. Maman joue.
3. Je suis allée à la piscine avec mon frère, ma mère et mon père.
4. Ma grand-mère est malade. Elle est à l'hôpital.
5. J'ai vu un camion de pompiers.
6. Je suis allé au supermarché avec mes parents. On a acheté un camembert.
7. La princesse porte le bébé. Le papa pleure.
8. La voiture se transforme en lit. La maison se transforme en camion-voiture.
9. Le chevalier jaune tue la bestiole.
10. Le bonhomme dort.
11. Je suis allée chez le docteur. J'ai eu une piqûre.
12. Je suis allé chez le coiffeur.
13. Mon papa regarde la télévision.
14. Mon chat mange des croquettes.
15. Un power rangers tue un loup.

Le vote

J'annonce rituellement : « Vous réfléchissez dans votre tête et vous choisissez deux textes qui vous plaisent et qui peuvent plaire à d'autres. Réfléchissez. »

Quelques secondes de réflexion ... dans le silence ...

Puis :

Moi, en tant que présidente : « Qui veut dire pour quel texte il va voter et pourquoi ?

Rachid : Je vais voter pour "la piscine" parce que j'aime bien aller à la piscine et pour la princesse parce que la police se déguise en bébé et c'est marrant.

Anna : Je vais voter pour la grand-mère d'Amaryllis parce que c'est pas marrant d'être à l'hôpital (elle en sait quelque chose Anna ... Elle y va régulièrement. Cf l'histoire *y a même plus de quoi de neuf le vendredi.*) et pour le chat de Rachel.

Ralf : Je vote pour le power ranger parce que moi aussi, j'en ai un et pour la police qui se déguise en bébé.

Baptiste : Je vote pour la piquête parce que j'aime pas les piquêtes et pour le chevalier jaune parce que j'aime les chevaliers.

Moi : Je vote pour la princesse qui porte le bébé. J'ai été étonnée que le papa pleure... Je me demande s'il ne voudrait pas porter le bébé lui aussi. Et je vote pour "mon chat mange des croquettes" parce que Ella a bien su nous raconter son histoire. Je n'ai jamais vu Félix mais j'ai maintenant l'impression de le connaître un peu. D'autre part, ce n'est pas souvent qu'Ella présente un texte. »

Ce moment des avis me semble important. Les enfants apprennent à voter. Au début de l'année, beaucoup votaient pour le texte du copain, pour leur texte. Ça arrive toujours mais de moins en moins.

On passe au vote. Le responsable des cubes distribue deux cubes à chacun pour matérialiser les deux voix.

Moi, en tant que présidente : Qui vote pour "je suis allée chez ma mamie" ? (Les doigts se lèvent. Je passe avec une boîte et les enfants qui votent pour ce texte y déposent un cube. On compte les cubes.) 8 voix.

- Qui vote pour "maman joue" ? 3 voix.
- ...
- Quel est le texte qui a le plus de voix ?

Olan : Clia 12 voix.

Moi, en tant que présidente : Le texte de Clia "la princesse porte le bébé" est élu et ira dans le journal. Nous apprendrons à lire et à écrire avec le texte de Clia (cf travail sur la phrase-clé). Nous le mettrons au point cet après-midi. Le choix de texte est terminé.

Le choix de texte a duré 35 minutes.

Démarrer un choix de texte en maternelle

Où ?

- Toujours dans le même lieu. Des bancs ou des chaises en demi-cercle devant le tableau. Les petits en comportement sont assis entre deux grands. L'ATSEM est assise dans le cercle sur une chaise. La maîtresse est assise sur une chaise près du tableau.

Quand ?

- Chaque semaine, le lundi matin, après la récréation.
- Environ 30 minutes.

Comment ?

- J'ai tracé autant de cases que d'élèves au tableau.
- Un secrétaire (grand en comportement qui est capable d'écouter) : il dessine les histoires au fur et à mesure que les enfants les lisent.
- Une présidente : la maîtresse.
- Chaque enfant qui le souhaite vient lire son histoire écrite le matin. Le secrétaire la dessine. La présidente donne la parole pour des questions ou des remarques.
- Après la lecture de tous les textes, je résume d'une phrase chaque histoire. Je demande à quelques grands pour quels textes ils vont voter et pourquoi (cela fait partie de l'apprentissage du vote). Puis on passe au vote.
- Des pions pour matérialiser les votes. Chaque enfant a deux pions.

Les lois de la classe

- Je demande la parole
- J'écoute celui qui parle.
- Je ne me moque pas.

Des maîtres-mots :

- Le choix de texte commence ...
- Qui veut présenter son texte ?
- Qui a des questions ou quelque chose à dire ?
- On passe
- La parole est à ...
- On passe au vote : « vous réfléchissez dans votre tête à deux textes qui vous ont plu et qui peuvent plaire à d'autres. »
- Qui vote pour le texte "une petite fille dans la forêt" ?
- Le texte "le cirque" est élu et ira dans le journal.
- Le choix de texte est terminé.

Travail sur la phrase-clé en Moyenne et Grande Sections de maternelle

Le travail présenté ici s'effectue dans une classe coopérative qui utilise les techniques Freinet et la pédagogie institutionnelle. Sont en place : le quoi de neuf, le choix de texte et sa mise au point, la présentation de lecture, les métiers, le conseil, la monnaie, le cahier de réussites et les ceintures d'apprentissage, les équipes, la table d'exposition, la boîte à questions, la correspondance. Nous avons un emploi du temps qui fixe tous ces moments où, l'air de rien, nous travaillons quotidiennement l'ensemble des compétences inscrites dans le cadre des programmes de l'école maternelle.

Le travail sur la phrase-clé à partir du texte élu d'un enfant y est inscrit.

La mise au point de texte

Un texte a été choisi le lundi matin. La mise au point de texte est inscrite à l'emploi du temps : le lundi après-midi.

L'auteur du texte est au tableau et "relit", raconte à nouveau son histoire. J'écris sous la dictée. Il n'y a normalement pas d'erreurs d'orthographe. Nous passons donc directement à la mise au point syntaxique. L'auteur reste au tableau.

Je relis le texte. « Est-ce que l'on comprend bien l'histoire ? Qui a des questions ? » A chaque précision de l'auteur, je lui demande : « Est-ce que tu veux qu'on l'écrive dans l'histoire ? » Si oui, je m'adresse à tous : « Comment peut-on écrire cela ? » Des propositions. L'auteur choisit la phrase qui lui plaît le plus. J'interviens si la syntaxe n'est pas correcte : "j'ai été chez mon grand-père" devient "je suis allé chez mon grand-père".

Le texte est ensuite relu. On vérifie que l'on comprend, qu'il n'y a pas de répétition. Puis vient le moment du choix du titre. De nombreuses propositions arrivent. C'est un moment très important. L'auteur choisit le titre. Je l'écris.

Je relis le texte et annonce quelle sera la phrase-clé.

La mise au point de texte est terminée.

Emploi du temps (plage de français)

	Lundi	Mardi	Jeudi	Vendredi
Matin	J'écris (20 mn) avant la récréation Choix de texte (30 mn) après la récréation	Travail sur la phrase-clé • Collective-ment : grandes étiquettes (15 mn) • individuelle-ment : petites étiquettes (15 mn)	Travail sur la phrase-clé : • collective-ment : grandes étiquettes (10 mn) • individuel-lement : travail écrit par niveau (20 mn)	Travail sur la phrase-clé par équipe (étiquettes moyennes du cahier, 15 mn). Travail individuel par niveau (20 mn)
Après-midi	Mise au point de texte (15 mn)	Travail sur le lexique, sur des abécédaires (20 mn)	Ateliers d'imprimerie	Ateliers d'imprimerie. Travail sur les "sons" des mots-clé (20 minutes)

Travail sur la phrase-clé

Mardi

- Sur une grande feuille à gauche du tableau, les phrases-clés numérotées sont écrites au fur et à mesure tout au long de l'année. La phrase-clé de la semaine est recopiée en minuscule script.
- Chaque mot de la phrase-clé a été recopié sur une grande étiquette. Ces étiquettes sont au tableau dans l'ordre. Commence alors un travail collectif sur les mots et la phrase. On la lit, on montre les mots, on les compte. On parle des mots, des lettres ... On mélange les mots, on les relit, on remet la phrase dans l'ordre. Toute la classe participe : les enfants sont sur des bancs en face du tableau. 10 minutes d'intense activité !

- Ensuite, chaque enfant va dans son équipe⁷¹ pour un travail individuel. Les responsables des métiers colle, feuilles, ciseaux et crayons de bois font leur métier. Chaque enfant a rapidement la feuille suivante :

Prénom :

Mon papi a fait une cabane. (*bien séparer les mots*)

.....



papi	Mon	cabane.	fait	une	a
------	-----	---------	------	-----	---

Important : les petits ciseaux ! Plus tard, lorsqu'il y aura plusieurs tableaux dans la feuille, l'enfant saura tout de suite où sont les étiquettes à découper.

- Tous les mardis, toute l'année, les enfants auront à découper et à reconstituer le phrase-clé. Ils y arrivent très rapidement et très facilement. Au mois de novembre, il n'y a plus aucune erreur. Cet exercice est rassurant, sécurisant. Chacun sait ce qu'il a à faire : on apprend à lire avec la phrase-clé du texte de X.
- Lorsqu'ils ont fini leur travail, les enfants viennent me lire la phrase. Après, selon le niveau en lecture, je demande : « montre-moi le mot *cabane*, quel est le mot qui commence par un "f" ... ? » Ce travail est payé.
- Prévoir des ateliers calmes pour les enfants qui ont terminé les premiers.

⁷¹ une équipe est hétérogène au niveau des comportements et des apprentissages. Des enfants de moyenne section et de grande section sont mélangés.

Jeudi

Travail collectif

- On relit la phrase-clé de la semaine et je fais quelques substitutions (travail avec les grandes étiquettes). Les nouvelles phrases sont appelées les phrases imaginaires.

Exemples :

Mon papi a fait une cabane. (phrase-clé)

Jonathan a fait une cabane.

Rémi a fait une cabane.

Maman a fait une cabane.

Mon papi a fait *un gâteau*.

Mon papi a fait *un avion*.

Mon papi a fait *un collier*.

Les substitutions se font avec les mots appris les semaines précédentes. A partir de janvier, j'introduis des mots nouveaux. Les grands en lecture essaient de lire, en "faisant le bruit des lettres". J'aide ! 10 à 15 minutes.

*Travail individuel par niveau*⁷²

- Comme la veille, chaque enfant va dans son équipe et les responsables des métiers colle, feuilles, ciseaux, crayons de couleurs et crayons de bois font leur métier.
- Selon leur niveau (petit, moyen, grand en lecture), les enfants ont un travail individuel différent.

Niveau petit : le travail ressemble étrangement à celui de la veille. Je ne peux pas demander plus à un petit qui débute en lecture !

⁷² Au début, j'ai calqué le système des ceintures de couleurs sur celui que l'on utilise en élémentaire. Peu à peu, je m'en suis détachée (cf. texte sur l'évaluation). Le système de travail par niveau est cependant resté le même mais les mots ont changé : petit en lecture, moyen en lecture, grand en lecture.

Prénom :

Mon papi a fait une cabane.

Je dessine **une cabane**



papi Mon cabane. fait une a

Niveau moyen en lecture :

Prénom :

Mon papi a fait une cabane.

.....

Je colorie en jaune le mot cabane :

maman	chien	arbre	cabane	voiture	bébé
-------	-------	-------	--------	---------	------

Important : colorier en jaune. On peut toujours lire le mot.

Je dessine une cabane



papi Mon cabane. fait une a

Niveau grand en lecture :

Prénom :

Mon papi a fait une cabane.

.....

Colorie en jaune les B, b, b :

b	d	p	b	P	l	b	b	B	b
---	---	---	---	---	---	---	---	---	---

Je colorie en jaune le mot cabane :

cabane	cadenas	bébé	bulle	crabe	bonbon
--------	---------	------	-------	-------	--------

cabanon	banane	cabas	cabane	crabe	cabris
---------	--------	-------	--------	-------	--------

Je relie les mots :

papi *	*cabane
fait *	* une
une *	*fait
cabane *	* à
a *	* papi

J'apprends à écrire :

une

important : écrire une fois ou deux, selon le niveau en écriture, le mot avec les élèves. J'écris au tableau en leur donnant les consignes pour former les lettres.

Je dessine une cabane et un papi.



papi Mon cabane. fait une a

Vendredi

Travail par équipe sur la phrase-clé

- Chaque enfant a une enveloppe avec les étiquettes des mots des phrases-clés ainsi que les prénoms de la classe.
Aide en début d'année : chaque phrase-clé est copiée d'une couleur différente. Cinq phrases-clés dans chaque enveloppe (quatre anciennes phrases + la phrase-clé de la semaine.)
- Les enfants peuvent travailler individuellement ou par 2, 3, 4 ou 5 selon le nombre d'enfants dans l'équipe. Il y a un grand en lecture dans chaque équipe.
- Il s'agit dans un premier temps de reconstituer la phrase-clé.
- Puis, les enfants peuvent inventer toutes les phrases qu'ils veulent à l'aide des étiquettes. Toute phrase lue est payée. 10 à 15 minutes.

Travail individuel par niveau

- Les responsables des métiers colle, feuilles, ciseaux, crayons de couleurs et crayons de bois font leur métier.
- Selon leur niveau, les enfants ont un travail individuel différent.

Niveau petit en lecture : le travail ressemble toujours à celui de la veille. C'est rassurant et le petit se met au travail tout de suite (il sait ce qu'il a à faire) et s'entraîne. Il est payé.

Prénom :

Jonathan a fait une cabane. (*Jonathan, prénom d'un enfant de la classe*)

.....



Jonathan	cabane.	fait	une	a
----------	---------	------	-----	---

Niveau moyen en lecture:

Prénom :

Jonathan a fait une cabane.
.....

Je colorie en jaune le mot cabane :

cabane	banane	bébé	bulle	crabe	ballon
cariole	chien	cabas	cabane	banane	cane

Colorie en jaune les b :

b	d	p	o	g	d	b	b	q	b
---	---	---	---	---	---	---	---	---	---

A l'aide des lettres, récris le mot cabane : (un point par lettre, ça aide)

✂

Jonathan cabane. fait une a

✂

c b n a a e

Niveau grand en lecture :

Prénom :

Le garçon a fait une cabane.
.....

Je colorie en jaune le mot cabane :

cabanon	cabana	cabnae	cabone	cabane	cadane
---------	--------	--------	--------	--------	--------

J'apprends à écrire :

cabane

✂

garçon Le cabane. fait une a

Niveau blanc : (voir les niveaux par couleur dans *Memento de Pédagogie institutionnelle* de René Laffitte et AVPI)

A partir de blanc en lecture, chaque jour, un travail sur les lettres et les syllabes. Environ 15 minutes.

Le lundi et le jeudi

J'écris les lettres que la maîtresse dicte.

1.	2.	3.	4.	5.
----	----	----	----	----

J'écris les syllabes (simples) que la maîtresse dicte.

6.	7.	8.	9.	10.
----	----	----	----	-----

Le mardi et le vendredi

Le travail sur la syllabe continue.

Exemple : j'entoure la syllabe que la maîtresse prononce.

1. MA – PA – RA – VA – DA

2. MO – PO – RO – VO – DO

3. MI – DU – TE – SA – LO

Nous corrigeons ensemble et cherchons des mots avec les syllabes entourées (maximum 15 minutes)

Matériel collectif

Affichages

- L'alphabet dans les trois écritures est affiché près du tableau.
- La phrase-clé est recopiée en minuscule script sur une grande feuille, placée à côté du tableau.
- Les grandes étiquettes des mots de la phrase clé sont sur un tableau.

Livres de la classe

De nombreux livres sont à disposition dans la classe. Ils sont renouvelés régulièrement.

Matériel individuel

Cahier individuel avec étiquettes dans une enveloppe

Dans ce cahier, tous les travaux réussis sont collés ainsi que les textes élus qui sont utilisés pour la lecture. Les étiquettes des mots des phrases-clés sont dans une enveloppe. Elles servent lors des moments de lecture. Les enfants emportent leur cahier régulièrement à la maison.

Cahier de textes

Chaque enfant a un cahier de textes. C'est un cahier de travaux pratiques (une feuille de dessin en face d'une feuille lignée). L'enfant dessine son histoire. Je l'écris sous sa dictée. Dans la semaine, les élèves de Grande Section tapent la première phrase de leur texte à l'ordinateur. Je l'ai écrite en majuscules pour simplifier l'apprentissage de l'usage de l'ordinateur.

Autour de la présentation de lecture ...

Un lundi d'avril, 16h, Amaryllis, 5 ans et 7 mois, en grande section, jaune en comportement, préside. J'assume le secrétariat.

Amaryllis : « La présentation de lecture commence. Aujourd'hui, c'est l'équipe (équipe hétérogène de 6 élèves) de Cécilia qui présente. Cécilia (5 ans, jaune en comportement, blanc en lecture) a la parole.

- C'est le livre de *Pousse, poussette*. C'est un bébé qui est dans sa poussette avec son biberon. Des animaux viennent le voir.
- Qui a des questions ? Laurie.
- Qu'est-ce qu'ils font les animaux ?
- Ils vont dans la poussette et le bébé les pousse.
- Qui a des questions ? Jules.
- Qu'est-ce qu'il y a comme animaux ?
- Un papillon, un ours, une grenouille un renard et d'autres.
- Qui a une question ? Tom.
- Quelle est la page que tu préfères ?
- Celle-là (elle la montre). C'est à la fin, le bébé pleure, tous les animaux le poussent.
- Qui a une question ? Julie.
- Est-ce que tu sais lire des mots ?
- Oui. "Bébé", "maman", "peur" comme dans le texte de Justine.
- Qui a une question ? Violette.
- Qui te l'a lu ?
- La maîtresse. (2 fois par semaine, il y a un moment lecture où je lis, à la demande, des livres que les enfants apportent ou ceux que j'ai empruntés à la médiathèque).
- On note Cécilia. Qui pense plus (+), que Cécilia a bien présenté ? ... Tout le monde. La maîtresse ?
- Je pense plus.
- On passe. La parole à Thibaud (2 ans et demi, gris en comportement, gris en lecture).

Il arrive avec un livre en plastique qu'il brandit sans rien dire. La présidente prend la parole et le livre pour l'aider.

- C'est un camion ? (Elle montre l'image au petit qui hoche la tête) C'est un cheval ? C'est une souris ? c'est une maison ? Qui a une question ? Jennifer.
- C'est un livre de chez toi ? (Le petit reste muet, la présidente s'adresse à lui).
- C'est un livre de chez toi ? (Il hoche la tête) Oui, c'est un livre de chez lui. Qui a une question ? John.
- Quelle est l'image que tu préfères ? (Le petit est muet, la présidente vole à nouveau à son secours)
- Est-ce que c'est le camion que tu préfères ? (Il hoche la tête.) C'est le camion qu'il préfère. On note Thibaud. Qui pense +, que Thibaud a bien présenté ? (La moitié des enfants lèvent la main). Qui pense plus moins (+-), que Thibaud aurait pu mieux présenter ? (Des mains se lèvent, la présidente interroge) Luc.
- Il n'a pas parlé. Il sait dire maison.

Jeanne : Oui mais il est petit et il a apporté un livre.

- La classe pense plus, la maîtresse ?
- Je suis d'accord avec Jeanne. C'est la première fois qu'il apporte un livre. Je suis aussi d'accord avec Luc, il sait dire maison. Je pense néanmoins plus.
- On passe. La parole est à Justine.
- C'est un livre de Mickey. Il fait un pique-nique avec Minnie.
- Qui a une question ? Noëlla
- Qu'est-ce qu'il mange ?
- Des chips et des Mac Donald.

Moi : Des hamburgers comme tu manges à Mac Donald ?

- Oui et j'ai eu un jouet à MacDo.
- Qui a une question ? Luc.
- Quel jeu t'as eu ?
- Un nounours. T'appuie dessus, ça fait du bruit.

Amaryllis, en tant que présidente : Qui a une autre question ?

- Quelle est l'image que tu préfères ?
- Celle-là (elle la montre) quand ils plongent dans la mare et que Mickey éclabousse Minnie.

Valériane : Moi, mon frère, il m'a éclaboussée à la piscine.

- Qui a une question ? John.
- Qui t'a lu le livre ?

- Ma mère.
- John : Et pas ton père ?
- Non, il était au boulot.
- On note Justine. Qui pense plus, elle a bien présenté ? (Tous les doigts se lèvent). La maîtresse ?
- Plus.
- On passe. La parole à Héléna (grande en lecture). Elle nous présente :
- "Délivrez-moi ! Ah merci, c'est gentil !" ...

Héléna "lit" le livre en entier (6 pages).

- Qui a des questions ? Maria.
- Tu le connais par cœur.
- Oui !
- Qui a une autre question ? Justin.
- C'est normal, la maîtresse nous l'avait lu.
- Qui a une autre question ? Alexandre.
- Quelle image est-ce que tu aimes ?
- A la fin quand le crocodile est dans la cage.
- Moi : Tu connais le livre par cœur mais quel mots sais-tu reconnaître ?
- "Gentil", "croco", "bois", "il", "au secours", "miam miam", "viens", "au revoir".
- Qui a une autre question ? Annie.
- Il est marrant comme livre.
- On note Héléna. Qui pense plus ? Tout le monde. La maîtresse ?
- Plus.
- On passe. La parole à John.
- C'est des requins. Ils ont des dents. Ils mangent les hommes. Il y a le requin marteau, le requin renard, le petit requin et le gros requin.
- Qui a une question ? Olan.
- Comment il s'appelle le petit requin ?
- Sais pas.
- Qui a une autre question ? Nathan.
- C'est à toi le livre ?

- Non. A mon frère et faut que je le ramène ce soir à la maison.
- Qui a une autre question ? Ali.
- Et le gros, il s'appelle comment ?
- Sais pas.
- Qui a une autre question ? Rachid.
- C'est le requin baleine, le gros.
- Qui a une autre question ? La maîtresse.

Moi : Je crois que tous les requins ne sont pas agressifs. Tous ne mangent pas les hommes. John, je pourrai éventuellement lire ton livre à la classe si ton frère veut bien nous le prêter à nouveau

La présidente : Il voudra ?

- Sais pas.

La présidente : Ben, tu lui demanderas ?

- Oui.
- On note John. Qui pense plus ? (la majorité des enfants pensent plus). Qui pense plus moins ? Guy, pourquoi ?
- Il savait pas comment s'appelait le petit requin et le gros.
- La maîtresse ?
- Plus parce que ce n'est pas souvent que quelqu'un présente un documentaire. Ce n'est pas facile à présenter.
- On passe. La parole à Guy.
- Le titre , c'est Socrate. C'est le chien. Il est abandonné par ses parents. Il dort dans un carton. Il mange dans des poubelles. Un jour, il trouve des lunettes et les gens l'aiment bien. Il ne veut pas rendre les lunettes au monsieur. A la fin, il les donne et ils deviennent copains.

La présidente : Qui a des questions ou quelque chose à dire ?

Nathan, un petit : Quelle image t'as préférée ?

- Celle-là, les fleurs.

Olan : Pourquoi ?

- Parce que ...

Marion : Pourquoi ses parents l'ont abandonné ?

- Parce qu'ils pouvaient pas s'occuper de lui.

Nadine : Le monsieur devient son père ?

- Non ... C'est un copain. Son père est parti.

Moi : Qu'est ce qui t'a plu dans cette histoire ?

- C'est qu'à la fin Socrate est avec un copain.

Moi : Oui, c'est important les copains. Dans ce livre, on peut dire que le monsieur devient plus qu'un copain. J'ai l'impression que le monsieur et Socrate vivent ensemble à la fin. Le monsieur l'emmène chez lui. C'est un peu comme une nouvelle famille pour Socrate.

- Oui.

La présidente : On note Guy. Qui pense plus ? Tout le monde.

La maîtresse ?

- Plus.

- On passe. La parole à la maîtresse.

Je présente à chaque fois un livre, histoire de montrer "l'exemple". Les enfants apprennent de cette manière à présenter.

La présentation de lecture dure environ 20 minutes. La classe compte sept équipes. Chaque soir, une équipe présente. Nous avons fait un tableau pour que les enfants se repèrent : « Quand est-ce que c'est nous qui présentent ? » Tout livre peut être présenté : livre en plastique, livre de Barbie, Mickey, encyclopédie ...

Le choix du livre n'est pas innocent. Guy présente Socrate, un chien abandonné. Guy dont la mère ne peut pas s'occuper et qui est élevé par son arrière grand-mère.

Démarrer une présentation de lecture en maternelle

Où ?

- Les élèves sont assis à leur table et peuvent éventuellement dessiner en écoutant.
- Celui qui présente vient devant la classe.

Quand ?

- L'après-midi, chaque jour, après la récréation.
- 20 minutes maximum

Comment ?

- Les enfants d'un groupe ou d'une équipe de vie vont présenter chacun leur tour un livre.
- Un président : la maîtresse ou un grand en comportement.
- Une secrétaire : la maîtresse qui note dans un cahier le nom de l'enfant, la date et le titre du livre.
- L'ATSEM est présente à la présentation de lecture : comme l'enseignante, elle s'intéresse à ce qui se dit, peut poser des questions en tant qu'adulte.
- Un moment dans la semaine est prévu pour que la maîtresse et l'ATSEM lisent des livres aux enfants. Les enfants peuvent apporter des livres de chez eux ou prendre ceux de la bibliothèque.

Les lois de la classe

- Je demande la parole
- J'écoute celui qui parle.
- Je ne me moque pas.

Des maîtres-mots :

- La présentation de lecture commence.
- Aujourd'hui, c'est l'équipe de X qui présente.
- X, tu as la parole. Quel est le titre de ton livre ?
- Qui a des questions ou quelque chose à dire ?
- On note X. Qui pense plus ? Plus moins ? Moins ?
- La classe pense ..., la maîtresse pense ...
- On passe.
- La présentation de lecture est terminée.

De l'évaluation en maternelle : le cahier de réussites

Le chemin se fait en marchant ... Chacun à son rythme, chacun à ses niveaux. Tous les enfants ne marchent pas à 10 mois mais tous courent à 5 ans. C'est la même chose pour la lecture, l'écriture, pour tous les apprentissages scolaires ou autres.

Le cahier de réussites matérialise les progrès, les réussites de chaque enfant. Chaque enfant se voit grandir. Chaque cahier est individuel, différent et se construit au fil de l'année en partenariat avec l'enfant. Au départ, le cahier est vierge. Le vendredi après-midi, tous les 15 jours, par groupe, la maîtresse et cinq enfants discutent des réussites de chacun (les autres enfants jouent avec l'ATSEM) : "J'ai réussi à faire ...", "Tu as réussi à faire ...". Nous en discutons en reprenant les travaux collés dans les cahiers pendant les deux semaines passées. J'aide en rappelant les activités, en montrant des photos. J'ai aussi pris des notes dans mon cahier de bord sur les réussites de chacun. Chaque réussite est alors notée dans le cahier par une phrase. Souvent, un dessin ou un travail de l'élève accompagne la phrase.

Je respecte les programmes de l'école maternelle sans, pour autant, les organiser en progression. Il peut être utile pour les enseignants débutants, de faire une liste des compétences à acquérir et de s'y appuyer sans que cela ne devienne obsessionnel.

Les parents peuvent prendre rendez-vous pour parler des progrès de leur enfant.

"L'école sera sur mesure ou ne sera pas." Fernand Oury

Exemples en petite section

Cahier de Paul	Cahier de Thierry
• Je mets mon doudou dans la caisse à doudou quand j'arrive à l'école (15 septembre). • Je fais de la peinture (15 septembre). • Je colle des papiers sur une feuille (15 septembre) • Je dessine une histoire et je la raconte à la maîtresse (30 septembre). • J'ai réussi à grimper sur la structure dans la salle de sport (30 septembre).	• J'ai joué aux duplos (15 septembre). • Je trouve mon étiquette le matin et je la pose sur le tableau (15 septembre). • Je dessine (30 septembre). • J'ai joué avec les ballons en sport (30 septembre).

Dans le cahier de Paul ne figurent pas "J'ai joué aux duplos", "Je trouve mon étiquette le matin et je la pose sur le tableau." Paul a joué aux duplos dès le premier jour, a trouvé son étiquette dès le deuxième jour. Ce ne sont pas des réussites pour lui. Par compte, ce fut un exploit pour lui de grimper sur la structure.

Exemples en grande section

Cahier de Coralie	Cahier de Julien
• Je lis des syllabes simples (15 mai) • Je fais 3 métiers (15 mai) • Je lis les nombres jusqu'à 100 (15 mai). • J'ai fait un puzzle de 200 pièces avec François (15 mai).	• Je sais écrire mon prénom (15 mai) • J'ai raconté mon histoire au choix de texte (15 mai) • Je sais remettre en ordre les phrases-clé avec modèle (15 mai). • Je sais faire du vélo (15 mai)

J'introduis en mai les ceintures en lecture, en numération et en comportement pour les enfants de grande section. Sur les cahiers

de réussites figurent alors toujours les réussites mais aussi les ceintures de couleur utilisées en élémentaire.⁷³ Chaque couleur définit un ensemble de savoirs et de compétences en fonction du programme officiel.

Pour moi, les ceintures de niveaux ne sont pas la priorité en maternelle. Il y a d'autres institutions à mettre en place avant : le quoi de neuf, les métiers, la table d'exposition, le choix de texte, le conseil, l'album-enquête, l'imprimerie ... Créer le milieu, la classe, le groupe. Des problèmes vont surgir et les différences de niveaux vont apparaître. Les formulations telles que "petit en écriture", "moyen en lecture", "grands dans ta tête" suffisent à énoncer ces différences et sont plus explicites que les couleurs pour des enfants de maternelle. On peut facilement symboliser "petit", "moyen", "grand". Après quelques temps, on peut passer aux ceintures de couleurs avec les enfants de grande section. Les ceintures doivent être comprises par les enfants : pourquoi chacun a-t-il des ceintures de couleurs ? Comment on change de couleur ? Qu'est-ce que cela veut dire d'être blanc en lecture, jaune en comportement ? ... Souvent, contrairement au primaire, la "ceinture" de comportement va apparaître en premier (la notion "petit", "moyen" ou "grand" "dans sa tête"). Cette "ceinture" n'est pas là pour résoudre des "problèmes de discipline" : elle correspond en fait au niveau de développement de l'enfant.

Les ceintures doivent avoir des critères simples, peu nombreux si on veut que les enfants se les approprient et que ce ne soit pas seulement l'affaire de la maîtresse ou du maître.

⁷³ Voir *Mémento de pédagogie institutionnelle* p. 203 et suivantes

Démarrer le cahier de réussites en maternelle

Où ?

- Toujours dans le même lieu, autour d'une table.

Quand ?

- Une fois tous les quinze jours, par groupe de cinq.
- Vingt minutes maximum.

Comment ?

- Un cahier de réussites par élève où sont notées les réussites de chacun.
- Chaque enfant a aussi son cahier de classe où sont collés ses travaux.
- En commun au milieu de la table, album collectif, lettre de correspondants et photos de la vie de la classe (sur ordinateur).
- Dans un premier temps, nous discutons de ce que l'on a fait durant les 15 derniers jours. Ensuite, chacun essaie de dire ce qu'il réussit maintenant à faire et qu'il ne réussissait pas avant. Je note dans chaque cahier.
- Des vignettes découpées dans des catalogues, livres, ... représentant ce que l'on fait dans la classe seront collées pour illustrer la réussite, de manière à ce que chaque enfant puisse "relire" son cahier.
- A la fin de la séance chaque enfant vient présenter ses nouvelles réussites à la classe. La classe félicite et commente éventuellement.

Les lois de la classe

- Je demande la parole
- J'écoute celui qui parle.
- Je ne me moque pas.

Des maîtres-mots :

- Qu'avons-nous fait dans la classe récemment ?
- Qu'as-tu réussi à faire que tu n'arrivais pas à faire avant ?
- Qu'est-ce que j'écris ?

Remarques

- Comme chaque institution, bien ritualiser le moment et ne pas le supprimer.
- L'exercice est difficile pour les enfants et l'enseignant : au début (mais c'est vrai pour toutes les institutions), les enfants ne comprennent pas. L'enseignant doit avoir en tête les réussites de chacun et aider. Etre modeste : une réussite pour un enfant de 2, 3 ou 4 ans en début d'année peut simplement être "déposer son doudou dans la caisse à doudous." C'est un vrai "grandissement" pour l'enfant.
- Les réussites matérialisent le "j'ai changé", "je grandis", "je deviens élève".

AVPI

D'aucuns pourraient s'étonner de cette ambiance peu ordinaire qui règne dans les classes maternelles d'Isabelle Robin.

Ce n'est pas tant ce qu'on y apprend qui surprend (car les contenus sont en tous points conformes aux programmes de l'école) mais la manière de faire qui alterne entre des moments d'apprentissage saisis sur le vif et d'autres plus ritualisés inscrits dans un cadre structuré, distillant, par une savante alchimie, sécurité, désir d'apprendre et de grandir.

Les cinq grands domaines d'activités sont imbriqués les uns dans les autres : est réglée la question de l'interdisciplinarité et de la transversalité.

Le langage oral est, comme énoncé dans les programmes, "le pivot des apprentissages."

C'est au travers des quoi de neuf et des conseils (chapitres 1 et 4) que les enfants apprennent à "échanger, d'abord par l'intermédiaire de l'adulte, dans des situations qui les concernent directement : ils font part de leurs besoins, de leurs découvertes, de leurs questions ; ils écoutent et répondent aux sollicitations."⁷⁴

Progressivement, ils participent à des échanges à l'intérieur du groupe, attendent leur tour de parole.

Ces deux institutions mettent en œuvre de façon conjointe l'appropriation du langage, la compréhension de soi et des autres, l'apprentissage des règles de civilité, l'accès à l'autonomie et à la coopération.

Le chapitre 5 s'intéresse à la découverte de l'écrit.

⁷⁴ BO de juin 2008

Le texte libre, le travail sur la phrase clé, la présentation de lecture introduisent progressivement les élèves aux apprentissages fondamentaux.

Les enfants sont mis en situation de contribuer à l'écriture de textes dont le sens ne leur est pas étranger : les écrits émanent ou de leur vie d'enfant ou des activités fournissant des occasions naturelles de laisser des traces de ce qui a été fait, observé ou appris (les albums par exemple).

Les objectifs à atteindre et les compétences à acquérir avant le passage à l'école élémentaire sont validés par le cahier de réussites dont la forme et la mise en œuvre respectent les étapes et le rythme du développement de l'enfant.

Si la classe idéale n'existe pas, les classes maternelles d'Isabelle Robin montrent ce vers quoi il faudrait tendre pour que l'école devienne à la mesure de tous et de chacun.

Chapitre 6

Le conseil

Comme nous l'avons déjà vu, les enfants ont découvert le langage, le plaisir de répéter et de jouer avec les mots, de dire ce qu'ils vivent. C'est alors qu'ils découvrent, non sans difficultés, que les autres existent et qu'ils ont autant qu'eux le droit d'être là. "Le roi" doit descendre de son piédestal et partager ce qu'il croit être son royaume : les jeux, le matériel, l'ATSEM et la maîtresse. Parfois, les ongles griffent, les mains tapent, les pieds donnent des coups.

Quitter le pulsionnel, le corps à corps, passer par les mots qui disent la séparation. Dire où je suis, entendre ce que les autres ont à dire, confronter les points de vue, accepter de ne pas avoir raison sans abandonner, refuser la soumission si l'on a raison.

Le conseil de coopérative avec la maîtresse garante de la sécurité de chacun et de tous, et le groupe comme médiation, est là pour cet apprentissage.

"L'enfant apprend à vivre dans un groupe, à partager des pouvoirs, ce qui passe par le partage des tâches. C'est là qu'apparaissent les métiers qui permettent à chaque enfant de rentrer réellement dans la classe. Car l'essentiel n'est pas de jouer un rôle sur la scène de la classe mais d'avoir dans un groupe une fonction reconnue d'utilité publique qui lui permette de s'inscrire dans le collectif. Peut-être s'agit-il de changer de registre, de passer de l'imaginaire au symbolique." Fernand Oury

Le conseil dans une classe de Petite, Moyenne, et Grande Sections de 34 élèves

Qui y assiste ?

Tous les élèves participent au début du conseil (relecture des décisions) puis les plus jeunes (2 et 3 ans) vont avec l'ATSEM dans la salle d'à côté. Restent les MS et les GS et, au fur et à mesure de l'année, les enfants de PS "qui savent se tenir" (ceux qui sont capables d'assister au quoi de neuf) y prennent part. Les jours où je suis seule sans ATSEM, tous les enfants participent, même les TPS de deux ans. C'est ce que Jacques a appelé un jour "le grand conseil."

Un enfant de PS qui n'assiste pas au conseil peut cependant être appelé au conseil si on le critique. Chaque fois, c'est très solennel : je vais chercher le petit concerné qui se trouve dans l'autre salle avec l'ATSEM. Les enfants de MS et GS font silence. Le petit est toujours très impressionné. Il arrive avec moi. Je le place près de moi. Même procédure pour les félicitations ou les remerciements.

Un grand dont c'est le métier va, à la fin du conseil, chercher les petits pour la relecture des décisions.

Quand ?

Deux fois par semaine : le mardi et le vendredi à 10h30. Après les métiers et les rituels de début de journée, nous nous installons sur les bancs pour le conseil. Les petits sont encadrés par des grands en comportement.

Je préside à la table de conseil (bureau d'écolier) et j'assure le secrétariat.

Remarque : cette table de conseil permet de distinguer les deux moments, le conseil (avec table) et le quoi de neuf (sans table), qui se déroulent dans le même lieu.

De quoi parlons-nous ?

Nous parlons de la vie quotidienne de la classe, "ce qui va, ce qui ne va pas." Plusieurs rubriques, toujours les mêmes, toujours traitées dans le même ordre : métiers, critiques, propositions-informations-questions, félicitations-remerciements. Bien sûr, pour les nouveaux en début d'année, c'est extrêmement compliqué mais les élèves présents l'an dernier aident la classe à avancer.

Les métiers⁷⁵

Nous commençons toujours par les métiers. Tous les enfants comprennent assez rapidement ce qu'est un métier, de quoi nous parlons. C'est du concret, nous nous organisons.

- Rapidement, chaque enfant de MS ou GS a un métier (sauf Karine qui ne vient pas régulièrement). Les enfants de PS qui sont venus l'an passé en TPS ont aussi rapidement un métier. Les autres enfants de PS ont un métier vers le mois de novembre, décembre, janvier pour les derniers.
- Les propositions de métiers sont régulières. Tout est d'ailleurs prétexte à un nouveau métier. Dans tous les cas, nous essayons. Parfois, ce n'est pas utile ou ça nous complique la vie ... Nous en reparlons au conseil.
- La rubrique métier, c'est souvent, pour les plus petits, l'occasion de prendre la parole : "j'aime bien mon métier" ou "je veux garder mon métier."
 - Rappelle-nous quel est ton métier ?
 - Les animaux.
 - On passe ?
 - Oui.

⁷⁵ Les métiers : dans la classe, il y a des métiers. Chaque enfant peut en choisir un, ce qui lui donne un statut (ce qu'il est en droit d'attendre des autres) et un rôle (ce que les autres attendent de lui). Il compte pour les autres, les autres comptent pour lui ... Il compte. (Fernand Oury). Cf. *Le Mémento*, p.227

- Les métiers posent des problèmes. C'est au conseil que nous essayons de résoudre ces problèmes.

Exemples

Le métier de la colle

Avec Paule ...

Marine, GS, grande en comportement : « Je critique Paule parce qu'elle donne des pots de colle qu'à ses copines.

Moi en tant que présidente : Paule a la parole.

Paule : Non !

Marine : Si, nous, on avait que un pot de colle dans l'équipe.

Mathéo : Nous, on en avait pas.

Paule : Oui, mais Elise, Loana, Sali, Eléonore, Mathilde, ils me demandent ! Je veux plus mon métier.

Moi : Qui a une proposition ?

Yann : T'as qu'à distribuer.

Moi : J'ai autre chose à faire.

Mathéo : Y'a qu'à mettre pareil de colle dans chaque équipe.

Moi : Paule, est-ce que tu saurais mettre le même nombre de pots de colle dans chaque équipe.

Paule : Oui.

Moi : Combien tu en mettras dans chaque équipe ?

Silence de Paule.

Moi : Qui aide ?

Les réponses fusent : 2 pots, 3, 4, 5 ... au p'tit bonheur la chance ! Je réalise la difficulté de ma question ! D'ailleurs, je ne sais même pas combien il y a de pots de colle !!!

Moi : C'est un problème de math ! Et c'est difficile d'y répondre. On verra ça en math cet après-midi avec les grands. Paule, veux-tu garder ton métier pour l'instant ? Nous réfléchissons au nombre de pots à mettre dans chaque équipe cet après-midi. Tu pourras essayer de faire ton métier avec cette nouvelle donnée. Tu pourras toujours changer de métier au prochain conseil si tu trouves ce métier trop difficile.

Paule : Oui. »

Lors de la séance de recherche mathématique de l'après-midi, après moult tâtonnements et expérimentations, nous avons trouvé que Paule devait distribuer trois pots de colle par équipe. Paule gardera son métier plusieurs mois.

Avec Justin ... Plus tard dans l'année ...

Alexandre : Je critique Justin parce qu'il essaie la colle sur les tables.

Justin : C'est pour savoir si elle est pas trop dure !

Stevie : Tu pourrais essayer au dessus de la poubelle !

Moi : Je suis d'accord avec Stevie. Ça te convient Justin ?

Justin : Oui.

Moi : On passe.

Le métier des albums

Nous avons fait plusieurs albums suite à des sorties-enquêtes. Ces albums circulent dans les familles.

Mélane : Je critique Mathéo parce qu'il donne les albums toujours aux mêmes et moi j'ai pas encore eu l'album des pompiers.

Mathéo : Je veux changer de métier.

Moi : Pourquoi ?

Mathéo : Parce que c'est trop dur.

Moi : Qu'est ce qui est trop difficile ?

Mathéo : ...

Moi : Qui a quelque chose à dire ?

Julien : Je veux bien le métier.

Moi : As-tu compris le problème ?

Julien : Faut donner l'album des pompiers à Mélane.

Moi : Oui mais regarde ... Qui n'a pas encore eu l'album des pompiers ?

Une dizaine de doigts se lèvent ...

Julien : Après, je le donne à Mickaël ...

Moi : Oui, Mickaël ne l'a pas eu ... Qui n'a jamais eu l'album sur le théâtre ?

Une dizaine de doigts se lèvent à nouveau.

Julien : Ben ... Je le donne à Jacques ...

Mélane : Ben oui, c'est ton copain !

Moi : Qui a une proposition ?

Maxime : On écrit sur une feuille ceux qui l'ont eu.

Marc : Ou on fait comme pour la peinture.⁷⁶

Moi : Ce sont deux bonnes idées qui permettraient à celui qui fait le métier des albums de s'y retrouver. Mathéo, pour l'instant, c'est toi qui as le métier. Penses-tu que tu pourrais continuer de faire ton métier si tu as une liste des élèves de la classe ou si tu notes sur une feuille les noms de ceux qui ont eu l'album ? Je peux éventuellement t'aider ou te montrer.

Mathéo : Je veux faire comme la peinture.

Moi : Mathéo garde le métier. Nous te demanderons au prochain conseil si tout va bien avec ton métier. Tu me demanderas une liste d'élève. On passe.

Les jeux de cour

Pendant la récréation, nous sortons des vélos, des trottinettes, des planches à roulettes, des ballons, des pelles, des seaux, des cordes, des cerceaux ... Chaque jeu implique un métier. Deux élèves ont le métier des vélos, deux autres les planches à roulettes, etc. Le métier consiste à sortir les jeux dans la cour et à les rentrer en fin de récréation. En théorie, pas de problèmes ! En pratique, je trouve que le rangement des jeux est trop long (jusqu'à dix minutes voire quinze !). J'en parle au conseil.

Moi, en tant que responsable de la classe : Je trouve que le rangement des jeux de cour prend trop de temps. Les petits rentrent avec moi et sont obligés de vous attendre sur les bancs. Ça ne va pas. Qui a quelque chose à dire ?

⁷⁶ Sur une liste des élèves, une croix est faite en face du nom, quand l'enfant est allé à la peinture.

Marine : Faut se dépêcher.

Moi : Oui, mais nous en avons déjà parlé ... ça ne marche pas ! Qui a une autre proposition ?

Thuriau : Tous les grands aident sans faire de bazar.

Moi : Nous avons déjà essayé. Quand il y a trop de monde à ranger, ce n'est pas pratique non plus. Tout le monde ne peut pas rentrer par la porte en même temps. D'autres propositions ?

Antoine : On fait vite.

Moi : Déjà dit, déjà essayé. Ça ne marche pas. Gêneur !

J'avoue que le "gêneur" est peut-être un peu abusif. Il essaie de trouver une solution. Difficile. A ce moment-là, je n'avais pas de solution !

Mathéo : Y'a qu'à pas sortir de jeux. Comme ça, y'aura pas à les ranger !

Moi, un peu surprise : Qui a quelque chose à dire ?

Marine : Il a raison. On pourra rentrer tout de suite avec les petits.

Erwan : Oui, c'est vrai et y'aura pas de bazar ...

J'entends des "oui, oui" ...

Moi : Qui est d'accord avec la proposition de Mathéo "on ne sort plus de jeux pendant la récréation ?"

Tous les bras se lèvent ... Les petits imitent les grands qui ont tous voté pour la proposition de Mathéo avec des "oui, oui" ...

Moi : La proposition de Mathéo est adoptée à l'unanimité "on ne sort pas de jeux pendant la récréation." On passe.

J'imagine tout de suite la récréation suivante : je sais que l'absence de jeux risque d'engendrer des problèmes, des bagarres. Mais je ne dis rien. Je me contente de noter la décision approuvée par la classe entière sur le cahier de conseil.

Ce n'est pas la première fois que les enfants décident de règles qui me semblent intenables. Si j'interviens trop vite, si je censure, si je propose "quelque chose de mieux", si je me permets de juger "c'est bien Mathéo de proposer quelque chose mais nous ne pouvons pas

retenir ta solution, elle ne va pas marcher", alors à quoi bon un conseil ? Comment les enfants réaliseront-ils que cette solution n'était pas forcément la meilleure ? Comment apprendront-ils que nous pouvons décider d'une règle et que nous pouvons la changer, la modifier si elle ne convient pas ?

Bien évidemment, je reste responsable de la classe et j'ai un droit de veto en cas de nécessité (quand cela touche en particulier à la sécurité physique ou psychologique des enfants).

Quinze jours seront nécessaires pour que cette règle soit rediscutée au conseil, le temps que chacun réalise, comme Emile, que "c'était mieux quand on avait des jeux".

Le métier des seaux

Fatima (en tant que responsable des seaux) : Je critique ceux qui font de la gadoue dans les seaux.

Moi : Peux-tu préciser qui ?

Fatima : Y'a Baptiste, Maxime, ...

Baptiste : Y'a aussi Thuriau.

Moi : Fatima, quel est le problème avec la gadoue ?

Fatima : J'arrive pas à l'enlever pour ranger les seaux.

Moi (Je me dis que c'est amusant de faire de la gadoue dans les seaux. C'est amusant rien que de les voir ! Et c'est un jeu qui ne pose pas de problème sauf pour celle qui a le métier !) : Ceux qui font de la gadoue dans les seaux, avez-vous quelque chose à dire ?

Baptiste : On fait la cuisine.

Thuriau : On dit que c'est de la soupe.

Moi : D'accord mais Fatima ne peut pas ranger les seaux pleins de gadoue.

Fatima : Oui et en plus c'est lourd.

Marine : Y'a qu'à vider les seaux.

Fatima : J'y arrive pas.

Moi : Fatima, penses-tu que ce serait possible de ranger les seaux de gadoue dans la petite cabane dehors et les seaux vides dans la salle de jeux comme d'habitude ?

Fatima : Oui ...

Monique (l'ATSEM) Mais on ne lave jamais les seaux de gadoue ?

Moi : Qui a une proposition ?

Simon : On enlève la gadoue avant de les ranger.

Moi : Qui a une autre proposition ?

... (Personne)

Moi : Monique, penses-tu que nous pourrions organiser un nettoyage de seaux le samedi à la récréation avec un peu d'eau ?

Monique : On peut essayer ... Qui nettoierait ?

Moi : Fatima, les seaux, c'est ton métier. Est-ce que tu voudrais les nettoyer le samedi à la récréation ? Quelqu'un pourrait t'aider ?

Fatima : Oui.

Moi : Qui veux-tu qui t'aide ?

Fatima : Marine.

Moi : Nous essayons comme cela. Nous verrons au prochain conseil si ça va. Monique ou moi, nous allons en discuter toutes les deux, nous organiserons un coin nettoyage de seaux. On passe.

Les métiers en fonction des couleurs

John : Je veux le tableau.

Moi : Tu veux faire le métier "essuyer le tableau" ?

John : Oui (avec un grand sourire).

Moi : Non , ce n'est pas possible, c'est un métier de grand. Le soir, il ne s'agit pas d'effacer tout ce qui est écrit sur le tableau. Il faut d'abord demander ce qu'il y a à effacer puis savoir se repérer dans le tableau. Il faut aussi pouvoir monter sur la chaise sans faire le clown pour attraper l'éponge. Tu veux un métier ?

John : Oui. La colle.

Moi : Non ! C'est aussi un métier de grand. Il faut savoir se déplacer sans gêner pour distribuer la colle.

John : Les vélos.

Sylvie : C'est moi qui le fais et je veux le garder.

Moi : Qui propose un métier facile pour John ?

Mickaël : Ranger les clips.

Moi : Ça te plairait d'être responsable des clips ?

John : Oui.

Moi : John est responsable des clips à l'essai. Nous en reparlerons au prochain conseil pour voir si tu fais bien ton métier. On passe. La parole à Julien.

Julien : Je veux faire la date.

Moi : Combien as-tu de métiers ?

Julien : Les livres, c'est tout.

Moi : Qui pense que Julien fait bien son métier ?

Tous les doigts se lèvent. Julien est effectivement un grand en comportement.

Moi : Julien connaît les jours de la semaine et sait compter. Il peut avoir le métier de la date à l'essai.

Les critiques

Elles sont plus ou moins nombreuses selon les périodes de l'année. Très nombreuses en début d'année, ainsi qu'en fin de trimestre. On pourrait les classer ainsi :

1. Les critiques autour de " je n'embête pas les autres."

Julien : Je critique Jacques parce qu'il a lancé du sable.

Jacques : Oui.

Moi : Nous avons la règle. Jacques paie deux points. On passe.

Je pourrais donner de nombreux exemples : il m'a tiré la langue, il m'a mordu, il m'a tiré sur le pull, ...

Sylvie : Je critique John parce qu'il a craché.

John : Non

Moi : Sylvie, peux-tu préciser où et quand ?

Sylvie : A la cour près du toboggan.

John : Non !

Moi, présidente : Y a-t-il des témoins ? Qui a vu John cracher ?

Des petits lèvent la main.

Moi : Pas de faux témoignage. Y a-t-il des grands qui ont vu John cracher ?

Personne ...

Moi : J'inscris la critique mais John ne paie pas de point d'amende car personne ne l'a vu. On passe.

2. Les critiques "autour des personnes"

Premier exemple

John, un petit : Je critique Samuel parce qu'il ne veut pas jouer avec moi.

Samuel : Oui.

Moi : Qu'est-ce que tu proposes John ?

John : Il joue avec moi ou il paie un point d'amende.

Moi, présidente : Qui a quelque chose à dire ?

Hélène : On n'a pas la règle !

Sylvie : Mais est-ce qu'il est ton copain ?

John : Ben oui, j'suis le copain de Samuel !

Anna : Ben Samuel, pourquoi tu veux pas jouer avec lui ?

Samuel :

John : Il joue avec Laurent !

Mathéo : Tu changes de copain !

Anne-Lis : T'as d'autres copains ?

John : ...

Moi : Qui veut bien jouer avec John ?

De nombreux doigts se lèvent dont celui de Samuel.

Moi : John, regarde bien tous les enfants qui veulent jouer avec toi. Si Samuel joue avec un autre, ça ne veut pas dire qu'il n'est plus ton copain. Il peut aussi jouer avec Laurent. Samuel, es-tu toujours le copain de John ?

Samuel : Oui !

Moi : John, est-ce qu'on peut passer ?

John : Oui.

Deuxième exemple (Au moment de la critique, nous accueillions depuis trois semaines une enfant épileptique –Shirley– avec de gros troubles du comportement.)

Ralph : Je critique Samanta, Lucile et Marion parce qu'au quoi de neuf, elles prennent Shirley sur leurs genoux. Ça ne va pas apprendre à Shirley à se mettre sur les bancs.

Samanta : Je le ferai plus.

Lucile : Moi non plus.

Marion : Moi non plus.

Moi : Ralph, pourquoi n'as-tu pas critiqué Monique (l'ATSEM) qui prend aussi Shirley sur ses genoux ?

Ralph : ...

Moi : Qui a quelque chose à dire ?

Mathéo : On fait une règle "on ne prend pas Shirley sur ses genoux".

Mahmoud : Sinon, on paie un point d'amende.

Moi : Samanta, pourquoi as-tu pris Shirley sur tes genoux ?

Samanta : Je le ferai plus.

Moi : Ce n'est pas ma question. Qu'est-ce qui se passait quand tu as pris Shirley sur tes genoux ?

Samanta : ...

Moi : Est-ce que c'était pour jouer à la maman ou à la poupée ?

Samanta : Non ... Shirley était sous le banc puis après, elle a eu un point d'amende parce qu'elle crachait puis après, elle a crié.

Moi : Oui !

Samanta : Et je lui ai dit de venir sur mes genoux.

Moi : Et toi Lucile ? Qu'est-ce qui s'était passé avant que tu ne prennes Shirley sur tes genoux ?

Lucile : Elle était tombée du banc en arrière.

Moi : Dans tous les cas - D'ailleurs Koum a aussi pris Shirley sur ses genoux- Shirley nous gênait. On ne pouvait plus continuer le quoi de neuf. A aucun moment, vous n'avez pris Shirley sur vos genoux pour jouer. D'ailleurs, je voulais vous féliciter. A chaque fois, cela nous a permis de finir le quoi de neuf. Ralph, quand Shirley est sur les genoux des filles, elle apprend à être avec nous. Elle n'est pas capable pour l'instant d'être dans le groupe, avec nous. Un bébé a besoin d'être sur les genoux. Shirley se comporte comme un bébé. Si elle veut faire de la pâte à modeler, elle se lève et va faire de la pâte à modeler, même si nous travaillons. Elle pique des crises. Oui, elle est fatigante, oui, elle doit grandir et oui, elle ne doit pas s'habituer à être sur les genoux des autres. Bientôt elle viendra avec nous sur le banc. Des genoux de Samanta, elle ira à côté de Samanta. Pour l'instant, c'est aidant quand elle vient sur les genoux. As-tu compris Ralph ?

Ralph : Oui.

Ralph est un élève très calme de Grande Section qui va rapidement apprendre à écrire et à lire. Mais il n'a toujours pas de métier en novembre de la deuxième année dans ma classe. Il se plaint souvent, il est à l'affût des "erreurs" des autres. Il pense être un grand de la classe en comportement car il ne gêne pas et travaille. Il pique de grosses colères chez sa mère où il semble faire le bébé. Le père est souvent absent de la maison pour des raisons professionnelles.

3. Les critiques autour de la production.

L'imprimerie ...

Premier exemple : la composition

Gaëlle : Je critique Aurélie parce qu'elle joue avec les lettres.

Moi en tant que présidente : Aurélie a la parole.

Aurélie : –Silence, elle est toute rouge. C'est une enfant très timide –

Moi (présidente) : Gaëlle, peux-tu expliquer ?

Gaëlle : Au lieu de faire mon texte à l'imprimerie, elle fait d'autres mots.

Moi (présidente) : Aurélie, veux-tu dire quelque chose ?

Aurélie : ...

Gaëlle : Même qu'elle écrivait papa, maman, chien.

Moi, présidente : Qui a quelque chose à dire ou à proposer ?

Julien : Pourquoi tu faisais ça ?

Aurélie : ...

Mathéo : On sait pas écrire chien.

Moi, présidente : Peut-être qu'Aurélie sait. (*Je vérifierai et m'apercevrai qu'Aurélie sait quasiment lire et écrire*).

Elise : Faut faire le texte élu !

Moi : J'irai un peu dans le même sens qu'Elise. Je propose que l'on compose d'abord le texte élu. Après, si on a du temps, on peut s'amuser à composer les mots que l'on veut. Qui a quelque chose à dire ?

Aymeric : On sera payé ?

Moi : Je n'ai pas vraiment réfléchi à la question mais oui, chaque mot composé pourrait être payé un point.

Jean : Moi, je sais pas écrire.

Moi : Je pourrai faire des modèles. Qui est d'accord avec la proposition "on compose d'abord le texte élu. Après, si on a du temps, on peut s'entraîner avec les mots que l'on veut."

Tous les bras se lèvent.

Moi : La proposition est adoptée. Je l'écris dans le cahier de conseil.

Deuxième exemple : la composition ... Suite ...

Jacques : Je critique parce qu'on a rien fait à mon texte.

Moi, présidente : Il a été tapé à l'ordinateur.

Jacques : Oui, mais je critique parce qu'on a rien fait à mon texte.

Moi, présidente : On l'a mis au point et on l'a tapé à l'ordinateur.

Jacques, bougon : On a rien fait.

Moi : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Jacques : On a pas mis les lettres dans les composteurs.

Moi, présidente : Qui a quelque chose à dire ? (*Enfin, je me décide à donner la parole aux enfants.*)

Marine : Il a raison, on l'a pas imprimé.

Moi : On ne peut pas imprimer tous les textes, c'est trop long.

Julien : C'est vrai ce qu'il dit Jacques, on l'a pas pressé, le texte.

Aymeric : On a oublié le texte d'Aurélie aussi.

Moi : C'est comme celui de Jacques, on l'a mis au point et il a été tapé à l'ordinateur.

Gaëlle : Ouais ... C'est vrai, on s'est pas occupé du texte de Jacques et d'Aurélie.

Moi (un peu "désespérée" de n'être pas comprise) : Qui a une proposition ?

Julien : On presse le texte de Jacques et d'Aurélie.

Moi : Pas possible, nous n'aurons pas le temps.

Jacques : Ben que mon texte.

Moi : Pas possible, nous n'aurons pas le temps.

Mickaël : Moi, je peux aider. Mon équipe a fini hier.

Anna : Moi aussi.

Moi : Les textes sont trop longs. Il faut trouver une autre solution.

Vanessa : On fait que un peu du texte.

Moi : Vanessa a raison. Nous pourrions imprimer le titre et le nom de l'auteur et taper le reste à l'ordinateur (*Me revient alors en tête*

que, dans les classes de CM, quand le texte était trop long, nous n'imprimions que le paragraphe où se trouvait la phrase-clé !!). Comme cela, il y aurait de l'imprimerie sur chaque texte. Qui est d'accord avec la proposition de Vanessa ?

Tous les doigts se lèvent.

Moi : Adopté ! Je note dans le cahier de conseil ! On passe.

J'ai envie de dire ouf ! Mais je souris intérieurement. Avoir le réflexe de donner la parole aux enfants. Surtout quand il semble ne pas y avoir de "solution."

Les ateliers d'imprimerie

Marine : Je critique Anne parce qu'elle a mis la main dans l'encre.

Moi, présidente : Anne, tu as la parole.

Anne, MS, petite en comportement : J'ai pas fait exprès.

Marine : Si ! Et après tu voulais faire ta main sur une feuille et j'ai pas voulu et tu l'as faite sur la table !

Anne : Même pas vrai !

Moi : Y a-t-il des témoins ?

Vanessa : J'étais dans l'équipe ! C'est vrai ! Et même Anne, elle rigolait et c'est nous qu'on a lavé la table.

Moi, présidente : Qui a une proposition ?

Marine : On ne met pas la main dans l'encre.

Moi, présidente : Qui est d'accord ?

Toutes les mains se lèvent sauf celle d'Anne.

Moi, présidente : La proposition est adoptée. Je la note dans le cahier. Je propose aussi que nous fassions des empreintes de mains à la peinture. Qui est intéressé ?

Tous les doigts se lèvent. Anne boude toujours.

Moi, présidente : Je note sur le cahier de conseil. Je propose que cela se fasse par équipe pendant les ateliers à la place du bricolage. Nous commencerons cet après-midi. Qui est d'accord ?

Tous les doigts se lèvent. Anne ne vote pas mais elle a relevé la tête. Qu'a-t-elle compris ?

Moi, présidente : On passe.

Les propositions-informations-questions

Les propositions viennent au fur et à mesure de l'année. Il est important que la maîtresse ou l'ATSEM proposent au conseil afin que les enfants apprennent ce qu'est une proposition. De même pour les informations ou les questions.

Chat, lapin

Vanessa : Je propose d'amener mon chat à l'école. (Vanessa nous a souvent parlé de son chat au quoi de neuf.)

Moi, présidente : Qui a des questions ou quelque chose à dire ?

Annabelle : On a le droit ?

Moi, présidente : Pourquoi pas ? Mais il va falloir établir des règles. Qui a des propositions ?

Mathéo : Faut le mettre dans une cage pour qu'il griffe pas.

Vanessa : J'ai pas de cage.

Elise : Faut lui donner du lait et des croquettes.

Marine : Mais on va travailler quand il sera là ?

Moi : Effectivement, Marine a raison. Le chat peut nous perturber quand nous allons travailler. Nous n'allons peut-être pas le garder toute la journée. Mais d'abord, en as-tu parlé à ta mère ? Est-elle d'accord ?

Vanessa : Oui, elle veut bien ! (Vanessa est une grande, je pense qu'elle a effectivement demandé à sa mère).

Moi : Je propose que tu amènes ton chat un matin. Nous le regardons, nous te posons des questions, nous le dessinons. Ta mère pourrait rester avec nous et ramener ton chat à la maison quand nous l'avons bien vu. Il faut en parler à ta mère pour savoir quel matin elle serait libre.

Vanessa : Je vais demander.

Moi : On passe.

La proposition sera reprise. Nous aurons dans la classe : des hamsters, une tortue, un lapin, des poissons ... et même un petit frère !

Propositions d'ateliers d'arts plastiques ...

Suite à une de mes propositions d'ateliers d'arts plastiques (avec récolte de feuilles, bâtons ...), des filles de grande section vont proposer différents ateliers d'arts plastiques ... Elles vont rapporter des tampons de chez elles, de la tapisserie ... J'aide à l'organisation de l'atelier mais souvent en tant que "grandes", elles estiment pouvoir se débrouiller toutes seules ! Les réalisations finales n'ont rien d'exceptionnel mais toute l'organisation, la gestion de l'atelier sont très intéressantes. Et le statut de "grand" en comportement est réellement vécu.

De la même manière, des propositions de décoration de lettres collectives pour les correspondants arriveront au conseil ainsi que la proposition de décorer la classe à Noël. Je ne suis pas franchement fan de ce genre de décorations saisonnières et les grandes filles de la classe l'ont bien repéré !

Propositions autour des apprentissages

Les élèves demanderont que je leur apprenne l'alphabet, puis les nombres plus grands que 100 ... Oui, ce n'est pas au "programme" de GS. Comment est-ce que je peux refuser ? Je me souviens de séances incroyables avec les grands nombres, leur écriture, leur lecture mais aussi : à quoi ça sert les grands nombres ? Quel est le plus grand nombre de la terre ? Pourquoi on fait des paquets de 10 ... Et de leur expliquer que l'on fait parfois des paquets de 60 pour l'heure. Combien de jours dans une année ? Combien d'heures dans la nuit ? ... Ce qui nous a emmenés à : pourquoi c'est pas toujours le même nombre d'heures dans la nuit ? ... Combien de kilomètres jusqu'au soleil ? ...

Les questions ont été nombreuses. Nous sommes entourés de nombres. Je ne savais même pas répondre à toutes les questions ! Quelle envie de savoir ! Quelle envie de connaître les choses compliquées ! Seuls les volontaires participaient. Des enfants de PS

sont venus assister à ces moments. Aucun grand ne s'est permis de lui dire qu'il était trop petit. Une seule règle : on ne gêne pas !

Proposition au sujet des institutions ...

Christian : Je propose qu'on choisisse deux textes au choix de texte.

Moi, présidente : Qui a quelque chose à dire ?

Marine : Pourquoi ?

Christian : J'ai jamais été élu.

Julien : Ce sera la prochaine fois peut-être.

Caroline : Moi l'an dernier, j'ai pas été élue mais maintenant j'ai deux textes.

Moi : Qui pense que l'on pourrait choisir deux textes au choix de texte ?

Aucun bras se lèvent. Je suis étonnée ... L'institution choix de texte paraît immuable pour l'instant. Les grands qui ont parlé entament leur troisième année dans la classe.

proposition autour de ... "sa" personne ...

Yasmina : Je propose qu'on ne prête plus les vélos. (En plus des vélos de l'école, certains enfants apportent leur propre vélo).

Mathéo : Oui, les autres peuvent nous abîmer le vélo.

John : Oui, c'est nos parents qui les ont achetés.

Bruno : Oui et puis ma mère, elle veut pas que je le prête.

Caroline : Moi, j'ai pas de vélo. Je vais pas pouvoir en faire souvent.

Marine : Moi, je vais te le prêter.

Mathéo : Ben oui, t'es sa copine.

Marine : Je le prête aussi à d'autres.

Moi : Oui, je pense que c'est parce que tu es grande en comportement. Ceux qui utilisent ton vélo peuvent d'ailleurs te remercier au conseil.

Justin : Moi aussi, je veux bien prêter mon vélo.

Moi : Qui veut bien prêter son vélo ?

Un certain nombre de doigts –la grande majorité des élèves– se lèvent.

Moi : Qui ne veut pas prêter son vélo ?

Yasmina (GS) lève la main et est imitée par Bruno (GS), John (PS) et Christian (MS).

Caroline : Si vous oubliez votre vélo, comment est-ce que vous faites du vélo ?

Yasmina : On prend un vélo de la classe.

Moi : Qui a quelque chose à dire ?

Anna : Les vélos de la classe, c'est pour ceux qu'ont pas de vélo à la maison.

Moi : Je suis assez d'accord avec Anna. Mais un enfant qui prête son vélo d'habitude et qui ne l'apporte pas un jour pourrait avoir le droit d'utiliser un vélo de la classe ce jour-là. Qui a quelque chose à dire ?

Julien : Oui, c'est normal ! Des fois, nos parents nous pressent le matin et on n'a pas le temps de prendre son vélo.

Moi : Qui propose un règle ?

Caroline : Quand on prête son vélo, on a le droit de prendre ceux de la classe.

Moi : D'autres propositions ? ... On vote. Qui est d'accord avec la proposition de Caroline "quand on prête son vélo, on a le droit de prendre ceux de la classe."

Tous lèvent la main sauf Bruno et Yasmina.

Moi : Adoptée. Je note la règle sur le cahier et je propose de noter les noms de ceux qui ne veulent pas prêter leur vélo. Qui ne veut pas prêter son vélo ?

Yasmina, Bruno et John lèvent à nouveau la main. J'inscris sur le cahier de conseil. Bruno demande la parole.

Bruno : Mais moi, c'est mes parents qui ne veulent pas.

Moi : Nous avons entendu. Tes parents font ce qu'ils veulent. Il n'y a pas de problème (*Je le dis sans jugement.*). On passe.

Je vois bien que Bruno n'est pas très à l'aise. C'est fort possible que ce soient ses parents qui lui ont donné la consigne de ne pas prêter.

Mais c'est un grand de la classe ... Et il n'a pas tous les jours son vélo. Je pense que déjà, il commence à réfléchir ...

Quelques conseils plus tard

Yasmina : Je veux bien prêter mon vélo.

Moi : Qui a quelque chose à dire ?

Max : C'est parce que quand t'as oublié ton vélo, t'as pas pu prendre un vélo de la classe.

Moi : Peut-être Max, mais ce qui est important, c'est que maintenant Yasmina veut bien prêter son vélo. Je note sur le cahier de conseil. Bruno, tu as la parole.

Bruno : Moi aussi, je veux bien le prêter.

Marine : Tes parents, ils veulent bien ?

Bruno : Ils veulent bien un petit peu.

Moi : Bruno, il ne s'agit pas d'avoir des problèmes avec tes parents. Ils ont certainement leur raison s'ils ne veulent pas que tu prêtes.

Bruno : Oui, mais je crois qu'ils veulent bien un petit peu.

Moi : Tu leur en as parlé ?

Bruno : Oui, un peu ...

Moi : Qu'est-ce que tu décides ? Tu pourras toujours changer d'avis au prochain conseil.

Bruno : Je prête mon vélo.

Moi : Entendu. Je note sur le cahier de conseil. On passe.

Les félicitations-remerciements

Il y en a toujours beaucoup. Il a suffi en début d'année que je félicite ou remercie certains élèves.

Amaryllis : Je remercie Marine parce qu'elle m'a prêté sa poupée.

Moi, présidente : Entendu ? *(après chaque félicitation ou remerciement, je pose cette question).*

John : Je remercie Mathéo parce qu'il a joué avec moi à la récréation.

Julien : Je félicite Baptiste parce qu'il a bien écrit et qu'il fait des progrès. *(Je reconnais mes mots : pendant l'écriture, j'avais dit à Baptiste "bravo, tu mérites une félicitation au conseil. Tu fais des progrès.")*

Caroline : Je remercie Vanessa d'avoir apporté ses chats.

Elise : Je félicite Thibaud et Anori parce que à l'imprimerie, ils ont regardé sans toucher à l'encre.

Après les félicitations et les remerciements, je relis les décisions et clos le conseil par la phrase rituelle "le conseil est terminé."

Le conseil est une institution importante en maternelle. Les enfants comprennent assez rapidement que "c'est pour de vrai", c'est sérieux. Ils peuvent dire. Ils vont apprendre à dire et à vivre différemment la classe, à regarder la classe, à prendre en compte les autres. Une règle essentielle : je ne me moque pas.

Démarrer un conseil en maternelle

Où ?

- Toujours dans le même lieu. Des bancs ou des chaises en rond. Les petits en comportement sont assis entre deux grands. La maîtresse et l'ATSEM sont assises dans le cercle sur une chaise.

Quand ?

- Le matin, 2 fois par semaines
- 30 minutes maximum

Comment ?

- Une table qui permet de différencier le conseil du quoi de neuf qui ont lieu au même endroit.
- Une présidente : la maîtresse.
- L'ATSEM est présente au conseil : comme l'enseignante, elle s'intéresse à ce qui se dit, peut poser des questions, proposer, critiquer, ... en tant qu'adulte.
- Un cahier de conseil où je note les règles.

Les lois de la classe

- Je demande la parole.
- J'écoute celui qui parle.
- Je ne me moque pas.
- La loi de la confiance : je ne répète pas ailleurs ce qui se dit au conseil.

Des maîtres-mots :

- Le conseil commence ...
- Qui veut parler des métiers ?
- Qui a une critique ? Une proposition ? Une question ?
- Des témoins ?
- On passe ?
- La parole est à ...
- Je relis les décisions du conseil
- Le conseil est terminé

La monnaie

Je ne parlerai ici que des aménagements de cette institution en maternelle.⁷⁷

La monnaie est introduite dès la rentrée, en même temps que le travail (sauf en classe de Petite Section où cela n'a aucun sens pour les enfants).

1. L'unité est le point.

Concrètement :

- Le point est un carré de carton de 2 cm de côté; côté recto, le nombre 1, côté verso une gommette noire.
- Il existe des multiples. En début d'année, le billet de 2 : un rectangle de 4x2 cm (exactement le double de l'unité de base. L'enfant peut poser deux unités de base sur ce point qui recouvrent donc ce billet). Au recto le nombre 2, au verso deux gommettes.

Les multiples de 5 et 10 apparaissent au fil des mois. Une séance d'échange a lieu chaque semaine, la veille du marché.

- ### 2. Sont payés tous les travaux et activités qui demandent un effort : travail scolaire écrit, participation orale à un atelier, à une séance de travail oral (mise au point de texte, présentation de lecture, travail de lecture, de mathématique). Est aussi payé le travail qui paraît ressembler à un jeu mais qui souvent ne l'est pas : puzzle, jeu dirigé avec consigne ("construire une voiture en légo" ... Il ne s'agit pas de jouer aux légos comme on voudrait). Ce qui est payé, c'est l'effort quand il s'agit d'un apprentissage et le résultat quand il s'agit d'un entraînement.

⁷⁷ Pour plus de détails sur la monnaie dans nos classes institutionnelles, voir *Mémento de PI* p. 245 avec les diverses références p.253

3. Ne sont pas payés : les jeux libres, l'art, le sport, les métiers.
4. Je paie après chaque activité. C'est très rapide : j'ai des points dans la poche, je donne les points quand le travail est terminé. N'importe quelle activité est payée 2 points. Les enfants savent que c'est le tarif pour un travail. Je peux éventuellement ne payer qu'un point si j'estime que le travail devrait être mieux réussi. Les enfants vont ranger aussitôt leurs points dans leur boîte à trésors⁷⁸ (boîte à chaussures : certains ont des porte-monnaie dans leur boîte, d'autres mettent leurs points pêle-mêle).
5. Les amendes pour gêneur ou pour manquement flagrant à une règle sont payées immédiatement afin que l'enfant réalise ce qui se passe. L'amende peut toujours être rediscutée au conseil.
6. Le marché a lieu chaque semaine, le vendredi après-midi, avant la récréation, pendant 10 minutes (compter 10 minutes d'installation). Jusqu'à la fin du mois de décembre, seules l'ATSEM et la maîtresse ouvrent une boutique. Les enfants achètent ce qu'ils veulent. A partir de janvier, les enfants peuvent ouvrir leur boutique. La vente est limitée à cinq objets. Je vérifie qu'il n'y a aucun objet de valeur à vendre. J'ai parlé du marché à la réunion de parents en septembre. En janvier, les parents sont habitués à cette institution. Certains aident leurs enfants à mettre de côté des petits objets pour le marché. Parfois, les parents veulent en profiter pour se débarrasser de babioles : ils en donnent un certain nombre à leur enfant (qui n'en expose que cinq à chaque marché) et souvent ils en donnent à la maîtresse qui peut ainsi avoir une boutique bien approvisionnée toute l'année.
J'ai préparé des étiquettes de prix (de 1 à 10 points) que les enfants ont à disposition. Les étiquettes sont des cartons

⁷⁸ Cf. les cases à trésors in *"L'année dernière j'étais mort..."* signé Miloud de Catherine Pochet p.68

avec sur une face un nombre (le prix) et sur l'autre, le nombre de gommettes correspondantes. Par exemple, un carton-étiquette de 4 points aura la taille exacte de 4 points juxtaposés. Les petits en numération posent les points sur l'étiquette et constatent alors s'ils ont la somme nécessaire ou pas. Au bout de 10 minutes, le marché est terminé. Les enfants déposent alors dans leur boîte leurs achats ou les objets qui restent.

Chapitre 7

Amélie : des larmes d'un gros bébé aux mots d'une petite fille

Amélie dont vous allez lire l'histoire est dans la même classe que Matthias. Souvenez-vous, une classe unique de TPS, PS, MS et GS dont les élèves de MS et GS travaillent avec Isabelle Robin pour la seconde année.

Comme Matthias, Amélie ne fait pas la rentrée scolaire avec les autres enfants. Elle arrive quelques mois plus tard : ses parents ont obtenu un appartement HLM dans l'immeuble à côté de l'école. Elle entre en MS. Ce sont les seuls renseignements dont disposera l'institutrice.

Pourtant, dès son arrivée, Amélie ne passe pas inaperçue. Elle pleure et pleure encore. Mais pourquoi pleure-t-elle ? Pour comprendre mettons-nous dans ses pas, accompagnons-la dans sa lente, difficile mais régulière évolution et découvrons comment elle va pouvoir dire la dure réalité de sa vie, l'accepter, garder l'espoir et retrouver le goût de penser.

Première année scolaire

Les pleurs

Amélie arrive dans la classe au mois de janvier avec son petit frère Thibault. C'est une classe de très petite, petite, moyenne et grande sections de 30 élèves qui utilise les techniques Freinet et la pédagogie institutionnelle depuis un an.

Amélie est en moyenne section, son frère Thibault en pré-petite section. Elle a 4 ans et son frère 2 ans. Ils ont une petite sœur, Marine qui a six mois.

Quand Amélie arrive, c'est un paquet de larmes. Elle pleure sans raison apparente : quand on change d'activité, quand je lui adresse la parole, quand je viens l'aider ... Elle veut toujours savoir ce que son frère fait, où il est, et vice versa. Elle suce très souvent son pouce. Elle peut rester à une place sans rien faire, comme hors du monde. La classe ne semble pas l'intéresser. On s'adresse à elle, elle pleure : qu'est-ce qui est-ce si douloureux ? Elle me fait penser à un gros bébé. La dame de cantine signale qu'elle ne peut rien dire à Amélie : « Elle pleure tout le temps. » Les pleurs sont-ils le seul moyen de faire signe qu'elle existe ?

Le paquet de larmes est sans mots. La classe est là pour lui en donner. Autour d'elle, les enfants parlent : les métiers, le quoi de neuf, la table d'exposition, le choix de texte, le conseil, les ceintures d'apprentissage, le journal, la correspondance, les équipes, la monnaie, autant d'activités, d'institutions qui nécessitent de se parler.

Elle va rapidement parler au quoi de neuf :

« Quand j'étais bébé, je faisais dans mon lit. » Elle ne veut pas répondre aux questions.

Elle a peut-être ses raisons : parle-t-elle de sa difficulté à elle d'être propre, d'être grande avec les deux petits derniers ? Un enfant devient propre pour faire plaisir à ses parents. "On devient propre par identification aux parents, les adultes qu'on aime." (Dolto)

Quand on a des petits frères et des petites sœurs, quand la mère ne sait pas soutenir l'aîné dans sa position de grand (lui qui a fait tant d'efforts pour être propre), quand elle ne sait pas le soutenir dans son devenir, il ne comprend pas et trouve injuste la maman attendrie devant le petit. Parfois, l'aîné va même jusqu'à refaire pipi pendant un temps.

La même semaine, elle écrit pour le choix de texte :

Ma maman rigole. Elle a des cheveux orange. Elle pleure.

Elle ne présente pas son histoire.

Elle ne parlera plus au quoi de neuf avant mars.

J'apprends par l'infirmière de PMI de passage dans l'école qu'Amélie a été hospitalisée pendant les vacances de Noël car elle a avalé les médicaments de sa mère. On lui a fait un lavage d'estomac.

J'apprends aussi que la famille a été expulsée de son précédent logement. La famille semble submergée par des soucis plus urgents que celui de veiller sur Amélie. Cette dernière, heureusement et malheureusement, ne reste pas passive. Abandonnée, livrée à elle-même, c'est-à-dire à sa propre lecture des événements et à ses seules capacités de réaction, elle imite sa mère et prend ses médicaments.

A partir de mars, dans le discours d'Amélie, apparaissent

La mamie

La mamie qui est son arrière-grand-mère maternelle est celle qui nourrit et habille les enfants. Amélie nous en parlera, de cette manière, tout au long de l'année lors des quoi de neuf.

La maison (en avril)

Lors d'un choix de texte, Amélie présente une histoire imaginaire :

Il y a une cheminée et une télé dans la maison.

La maison, leur future maison est une préoccupation pour Amélie. Elle vit en HLM dans un quartier historiquement peu renommé de la ville. Souvent au cours de cette année et de la suivante, Amélie nous parlera d'un futur déménagement. C'est l'occasion, à chaque fois, de poser de nombreuses questions et de demander des précisions : Amélie et sa famille aimeraient bien déménager car... "Les voisins font du bruit, les voisins n'aiment pas les chiens, les voisins disent qu'on fait trop de bruit..." et puis Amélie et sa famille voudraient bien "un jardin, des balançoires et papa construira une cabane ..."

Amélie n'a pas ce qu'elle aimerait avoir. Elle le dit à la classe. La classe ne change rien à son quotidien. Elle l'aide seulement à ne pas le subir passivement, à le parler, s'en distancier et se retrouver elle, comme être de désir. Les mots articulent les événements pénibles et servent aussi à articuler son espoir d'une vie ordinaire : une maison, un jardin.

"Maman à la police"

Le 25 mai, Amélie, Thibault et leur mère arrivent à l'école encadrés par des policiers.

Amélie en parle au quoi de neuf : « Maman est partie à la police.

Jean : C'est peut-être pas grave ! ...

Amélie : Je sais pas.

Moi : On peut aller à la police pour des tas de raisons. Es-tu inquiète Amélie ?

Amélie : Je sais pas. Maman veut garder le chien. »

Amélie ne répondra pas à d'autres questions. La classe est habituée à son "je sais pas." Amélie se raconte mais pas trop. Elle ne se répand pas mais parle régulièrement au quoi de neuf ou au choix de texte.

La loi de la confiance, premier épisode

Au quoi de neuf du 15 juin, Amélie nous apprend que son père a cassé un carreau cette nuit. Les policiers sont venus.

« C'est vrai, je les ai vus » lance Fatima qui habite dans le même immeuble.

Je rappelle la loi de la confiance : "on ne répète pas ailleurs ce qu'on entend ici, ce que les autres nous confient" (même si tout le quartier paraît au courant).

A la fin du mois, elle nous raconte qu'elle a eu une casquette des "2be3" pour son anniversaire.

« Quel âge est-ce que tu as ? demande Lisa.

Amélie : Je sais pas. »

Ce "je sais pas", comme d'habitude, clôt la discussion.

Je suis étonnée. Amélie n'a pas de difficultés scolaires. Entre autres, elle compte jusqu'à 30. Je pense qu'elle sait qu'elle a eu 5 ans.

Que ne sait-elle pas ? Que ne veut-elle pas savoir ? Que ne peut-elle pas penser ? Elle est perturbée par les événements chaotiques qu'elle vit mais ne peut situer. Ce n'est ni le lieu, ni le moment de faire une leçon de mathématique sur l'âge. Nous aurons l'occasion plus tard de rappeler l'âge de chacun. Est-ce en apprenant son âge qu'on le retient ? Suffit-il de "savoir le dire" pour le connaître ? Nous verrons qu'elle a quelques raisons d'éprouver de la difficulté avec le temps qui passe.

Deuxième année

Septembre : une entrée mesurée dans la classe

Amélie est en grande section.

Durant le mois de rentrée, sa mamie nourricière, sa sœur, son chat, son chien qui risque de partir à la SPA, ses poissons morts apparaissent plusieurs fois au quoi de neuf. La maman, la maison, Thibault son frère apparaissent dans des textes.

Amélie, sur le mode du "je sais pas" éludera certaines questions.

Au premier conseil, elle demande le métier de la colle.

Quinze jours après, elle demande le métier de la croix (faire une croix sous le nombre de la frise numérique correspondant au nombre d'élèves présents.) Elle obtient l'accord du groupe car elle

fait déjà correctement son métier de la colle⁷⁹ et connaît la comptine jusqu'à 30.

Pourtant au conseil suivant, Amélie demande de l'aide pour ce métier. Antony se propose. Elle accepte.

A-t-elle besoin de s'appuyer sur quelqu'un ? Avoir de l'aide, c'est ne plus être seule. Une deuxième responsabilité lui donnerait-elle l'impression de grandir trop vite ? A la maison, grandir, c'est perdre son appui, maman.

Au choix de texte, elle présente un texte qui est élu :

Je suis la copine de Caroline.

La recherche de copines est un souci important pour Amélie.

Trois jours avant, nous avons entendu au conseil : « Je critique Ellen et Caroline parce qu'elles sont plus mes copines. »

Caroline, en tant que grande, même si elle ne fait pas d'Amélie sa copine, ne la rejette pas et joue avec elle. Amélie voit en Caroline une personne qui peut la soutenir. Les copines : une communauté seconde socialisante qui peut servir de "tenant lieu" de famille, permettant de ne pas rester seule et sans mots face aux événements. Au quoi de neuf, cette communauté peut donner sens au passé "réel" et donner vie au futur "imaginaire" comme en témoigne ce qu'elle nous raconte fin septembre :

« Hier, j'ai changé d'école. J'avais plein de poux. Quand j'ai changé de maison, j'ai été à l'hôpital. J'ai pris des médicaments de ma maman. J'avais mal au dos. Je vais plus le faire. Je vais avoir une petite maison avec un chien. »

Elle associe son changement de maison à son départ pour l'hôpital. Est-ce que le fait de changer de maison l'a fragilisée et rendue

⁷⁹ Le métier de la colle: il s'agit de distribuer les pots de colle dans les équipes le matin, de les ramasser le soir.

malade ? La petite maison et le chien, présents en fin de discours, sont là comme pour introduire un espoir de sécurité.

En octobre

Amélie évolue tranquillement. Elle continue de nous raconter sa mamie. Elle nous parle aussi de ce qu'elle mange chez elle ou chez son arrière-grand-mère. A l'école, c'est très impressionnant : elle engloutit. A la cantine, elle mange comme une adulte. En classe, elle dévore son goûter. Le matin, c'est toujours un dilemme de partager le goûter pour en garder un morceau pour l'après-midi.

Elle semble ne pas savoir s'arrêter ... à moins qu'il n'y ait pas grand-chose à manger à la maison. Les matins sans petit-déjeuner, elle les raconte au quoi de neuf. La nourriture aurait-elle une place particulière?

Le 15 octobre, la mère d'Amélie amène le chat dans la classe. Ce n'est pas la première fois que nous accueillons les animaux des enfants. Nous posons des questions à la maman et à la fille. Nous caressons le chat. La mère et le chat s'en vont. Nous dessinons Gribouille.

Amélie retrace cet événement dans un texte :

Maman a amené le chat à l'école.

Au conseil, elle demande un métier de cour (normalement réservé aux plus grands : il faut se déplacer dans les couloirs) : le métier des pelles et des seaux. Il faut être deux pour porter la caisse. Alexandre se propose. Elle est d'accord.

Elle félicite Antony, Thibaud, Laura et Caroline pour leur travail.

Amélie sait maintenant lire tous les prénoms de la classe, elle est secrétaire du quoi de neuf⁸⁰ pour la première fois.

⁸⁰ Secrétaire au quoi de neuf : le matin, en arrivant, les enfants mettent l'étiquette de leur prénom sur un tableau magnétique. Au moment du quoi-de-neuf, un enfant est secrétaire. Il prend les étiquettes des prénoms pour les placer dans la colonne quoi de neuf au fur et à mesure que j'indique, en tant que présidente,

Malgré ses difficultés personnelles, Amélie s'implique peu à peu dans la vie de la classe et se constitue une vie de petite fille tout à fait ordinaire.

Pourtant, à la même période, dans un autre contexte, Amélie semble régresser :

Le 27 octobre a lieu la première séance de théâtre. C'est l'occasion de petits jeux à partir d'une histoire racontée par la comédienne. Je veille à la loi "je ne me moque pas." Amélie ne veut pas jouer. Elle suce son pouce et regarde. Nous ferons du théâtre toute l'année. Amélie parviendra en fin d'année à jouer avec les autres puis devant les autres mais ce sera très difficile pour elle. Elle sait qu'elle a le droit d'être spectatrice et de rentrer dans le jeu quand elle veut.

Mais ce que je vois alors comme une régression (cette absence de participation active aux séances de théâtre) ne l'est pas forcément. Pendant ces séances, les règles de la classe disparaissent. C'est la comédienne qui fixe les règles du jeu. Amélie (et d'autres enfants) qui ne retrouve plus le cadre sécurisant de la classe est angoissée : on ne s'expose pas n'importe où, n'importe comment, ni devant n'importe qui.

En novembre

Le secret ou : de l'utilité d'éduquer nos réflexes

Le 10, elle s'inscrit au quoi de neuf et explique :

« Je peux pas raconter : maman a dit que c'est un secret. »

Au conseil, Cindy la critique car "elle fait le bébé." Amélie se met à boudier. Je prends la parole :

« Chacun a ses moments où il redevient un peu bébé car c'est difficile de grandir. Quelquefois, on fait le bébé car on a des problèmes, parfois des problèmes de grands, et ce n'est pas facile. »

les enfants qui s'inscrivent pour parler. Quand un enfant a fini de parler, le secrétaire enlève son étiquette de la colonne.

Ce sont des mots pour faire signe aux enfants qu'on ne peut pas critiquer quelqu'un qui se sent tout petit.

Amélie a bien décodé : elle félicite la classe car "on travaille bien en ce moment."

Veut-elle signifier qu'elle se sent bien en ce moment, qu'elle a ce qu'il lui faut dans la classe ? Vraisemblablement, elle ne parle pas uniquement des apprentissages scolaires.

Pendant la récréation, j'apprends le secret par la collègue qui a Thibault, le frère d'Amélie dans sa classe de petite section. Il lui a dit : « Papa est en prison. »

Cette semaine-là, elle écrit en dictée à l'adulte pour le choix de texte :

Je vais faire un dessin pour papa.

C'est sa façon de déroger au secret. Amélie ne présente pas son texte.

A partir de cette date, elle annonce souvent : « J'ai un secret. Je peux pas le dire. »

Je n'ai pas pensé à lui faire signe. J'aurais pu lui dire quelque chose comme : « Peut-être que tu voudrais en parler mais que tu ne peux pas. C'est difficile pour une petite fille d'être empêchée de parler. »

Nous n'éduquons jamais assez nos réflexes ! ⁸¹

A nouveau, elle pleure, elle boude, comme en début d'année. Elle est anxieuse, pose beaucoup de questions par rapport à l'emploi du temps :

« Maman m'a donné un goûter, quand est-ce qu'on le mange ? »

« Est-ce qu'il y a de l'école demain ? »

Son questionnement traduit-il une difficulté à se séparer, à laisser sa mère à la maison sans pouvoir la soutenir ? Traduirait-il aussi son incertitude de revoir prochainement son père ?

⁸¹ Fernand Oury

Pendant ce mois, elle s'inscrit systématiquement au quoi de neuf mais oublie régulièrement ce qu'elle voulait nous dire. Quand elle parle, c'est pour rapporter les paroles de sa mère : « Maman dit que je sais compter » ou des angoisses par rapport aux apprentissages : « Je ne sais pas encore écrire mon nom en attaché. » Ce faisant, ceci ne veut pas dire qu'elle ne nous dit rien.

Très souvent, Amélie refuse de faire. Elle répète :

« J'arrive pas. »

Je réponds :

« C'est parce que tu n'y arrives pas qu'on y travaille en classe. Si tu y arrivais, tu serais déjà en CP. C'est la même chose pour tout le monde. L'année dernière, tu étais ceinture grise en lecture. Maintenant, tu es ceinture rose, et plus tard tu seras ceinture blanche. »

Amélie félicite souvent ses copines pour leur travail. Elle est parfois félicitée pour le sien.

Pourtant, elle ne sait plus rien, ne se repère plus dans le temps. Elle oublie.

N'a-t-elle pas la tête pleine de ce secret qui est d'abord celui de la mère. Il lui pèse, la perturbe, la préoccupe. Elle doit avoir envie de s'en libérer.⁸²

Un soir, j'aborde la mère :

« Votre fille nous parle toujours d'un secret.

- Ça ne regarde pas l'école.
- Certainement. Mais tout le monde le connaît et moi aussi.
- ... (silence) Ça ne regarde pas l'école.
- Oui mais Amélie ne peut pas travailler avec son secret dans la tête. Il faudrait l'autoriser à en parler. Je serai là. Il ne s'agit pas de juger qui que ce soit, il s'agit juste de poser une réalité.
- Ça ne regarde pas l'école. »

Je suis prudente. La mère veut certainement protéger ses enfants. Je sens qu'elle a honte mais elle entend ce que je lui dis. J'aurais peut-être pu la soutenir davantage, lui dire que toutes les

⁸² Ce secret n'est-il pas pour elle un traumatisme ? Traumatisme qui arrête souvent la pensée et ne permet plus de faire des liens. Le secret mobilise toute son énergie. Ce n'est que lorsque le secret sera levé que la pensée se remettra en route et qu'Amélie pourra investir les apprentissages.

deux, nous nous soucions d'Amélie, que je comprenais que cette situation lui fasse mal et peur.

Les enfants sont "branchés" sur l'inconscient de leur mère et parler à la mère libère les enfants. Il semblerait que le simple fait de lui avoir parlé ait suffi pour qu'Amélie trouve un point d'appui et surtout, au mois de décembre, une solution à l'impasse.

En décembre

La loi de la confiance, deuxième épisode : un secret partagé

Au conseil du 11, elle critique Ahmed :

« Il a dit que mon papa est en prison.

Ahmed : C'est vrai qu'il est en prison.

Amélie : Y a la loi de la confiance.

Moi : Tu ne nous as jamais dit que ton papa était en prison.

Amélie : ...

Caroline: Mais est-ce que c'est vrai au moins que ton papa est en prison ?

Amélie : Oui

Alexandre : Pourquoi ?

Amélie : Sais pas.

Cindy : Il va sortir ?

Amélie : Oui, quand ce sera mon anniversaire.

Alexandre : Il mange du pain et il boit de l'eau.

Amélie : Sais pas

Moi : Dans les films, on mange du pain sec et de l'eau. Dans la réalité, les personnes en prison mangent comme nous, de la viande, des légumes, des fruits ...

Mathias : Et des frites ?

Moi : Oui. Amélie, as-tu quelque chose à dire ?

Amélie : Ahmed paie un point.

Moi : Non, Ahmed ne paie pas un point. Tu ne nous as jamais dit que ton papa était en prison. Maintenant que tu nous en as parlé, on peut appliquer la loi de la confiance. Je rappelle : on ne dit pas aux papas, aux mamans, aux autres dans la cour de récréation que le papa d'Amélie est en prison. Ça va Amélie ?

Amélie : Et on le dit pas tout le temps à moi aussi.

Moi : Qui est d'accord ?

Toutes les mains se lèvent. J'inscris sur le cahier de conseil : on ne dit pas tout le temps à Amélie que son papa est en prison.

Moi : Amélie, si quelqu'un veut en reparler en classe, est-ce que c'est possible ? Par exemple au quoi de neuf .

Amélie : Oui. »

J'inscris aussi ce dernier point. On passe à la critique suivante.

Magnifique ! Amélie a choisi le conseil pour parler de ce qui l'empêche de vivre. Elle trouve le moyen de le dire sans trahir sa maman. Elle choisit le conseil et non pas le quoi de neuf ou le choix de texte. Ce n'est pas anodin. Au quoi de neuf ou au choix de texte, elle aurait dû dire "Mon papa est en prison" et aurait ainsi désobéi à sa mère.

Puisqu'elle ne peut pas parler, elle fait parler Ahmed : « *Il a dit* que mon papa est en prison. » Elle le critique de ne pas avoir respecté la loi de la confiance (mal interprétée) et demande que nous ne lui rappelions pas sans arrêt que son père est en prison. Cette souffrance et le regard des autres sont lourds pour elle, mais les enfants parlent de la prison sans émotion apparente, sans tabou, et nous prenons une décision. La loi de la confiance de la classe lui a permis de dire son secret.

En janvier

Une maman à bout

Amélie utilise à nouveau le quoi de neuf pour nous raconter ce qu'elle vit : « Ma maman m'a enlevé les jeux. Thibault a cassé la poussette. Maman a grondé. Thibault a eu un coup de martinet sur la joue. A Noël, j'ai gagné une Barbie. »

Ce qui est important pour elle, Amélie le redit dans ses textes :

Maman a enlevé les jeux. Thibault a cassé la poussette.

C'est au cours de cette période que la directrice de l'école, qui a Thibault dans sa classe, et moi-même remarquons des blessures sur les enfants : pénis mordu, marques à la gorge, œil au beurre noir. Les enfants ne savent jamais expliquer comment c'est

arrivé. Parfois, Thibault lâche "maman." Amélie reste toujours muette. Nous sentons la maman à bout : « Ils n'arrêtent pas, ils font bêtise sur bêtise. » Nous demandons au médecin scolaire d'examiner les enfants. Un dossier est constitué, sans suite. En revanche, nous voyons la grand-mère de la maman arriver : « De quoi vous mêlez-vous ? Si on ne peut pas corriger les enfants qui font des bêtises ! »

La mamie qui habille, nourrit (Amélie continue de nous le dire) et "protège" la descendance est bien présente.

Les enfants, chacun à leur tour, accompagne leur mère lors des visites à la prison pendant le week-end. A cette période, Amélie demande le métier de la pendule des jours (Il s'agit de placer la flèche devant le jour concerné) et s'acquitte fort bien de ce travail.

Amélie progresse : elle passe de ceinture grise à rose en écriture et en lecture, de rose à blanche en comportement.

En février

Elle reparle de son père : « Hier, mon papa, il est en prison. » Malgré le métier de la pendule des jours, qu'elle assume consciencieusement, "son" temps semble perturbé par un repère flou : "Papa." Son papa est allé en prison "hier", il est en prison "aujourd'hui", la classe l'a aidée à mettre des mots là. Il est possible que ce présent ne puisse exister qu'en fonction d'un "demain" qui ne pourra advenir que quand papa sortira de prison et redonnera vie à un présent acceptable, "normal", désiré. En attendant elle s'accroche à ce qu'elle peut : le métier de la pendule. Même si le temps n'est pas en place, il est une préoccupation importante.

Vacances d'hiver

En mars

Elle va changer ses métiers mais gardera celui de la pendule des jours toute l'année.

Amélie n'hésite plus à parler de son père mais elle ne s'étend pas : « Marine va voir papa. Moi, je suis allée chez mamie Dupant. »

Elle continue de rêver sa vie :

« Ma mamie a dit que je vais faire de la danse. »

Après plusieurs questions du groupe, elle lâche : « C'est pas vrai. Je vais aller à la piscine. »

J'interviens : « Tu aimerais faire de la danse et tu aimerais aller à la piscine. »

N'aimerait-elle pas faire de la danse pour être une petite fille comme les autres ?

A la maison, "c'est le bazar" mais elle est cependant capable de rêver, de se protéger, de ne pas se laisser submerger. Elle rêve d'une vie tranquille : papa, maman, des activités.

Au choix de texte, c'est le texte d'Alexandre qui est élu :

Je suis allé au cinéma.

J'ai vu Zorro.

Zorro a donné sa médaille à un enfant.

Zorro a sauté de son cheval.

Il a galopé et il est parti tuer les méchants.

Il a combattu contre le chef.

Les méchants ont enlevé le masque de Zorro.

Zorro a fait une marque, un Z, dans le cou d'un méchant.

Les gendarmes sont arrivés et ont mis les méchants en prison.

Lors du conseil suivant, Amélie félicite la classe pour avoir choisi ce texte. C'est la première fois qu'a lieu une telle félicitation. Par ailleurs, elle accepte la loi sociale : ceux qui ne respectent pas la loi vont en prison.

Vacances de printemps

En avril, de plus en plus "téméraire"

A la piscine, je m'occupe des enfants qui ne sont pas à l'aise dans l'eau. Elle est dans mon groupe. Ce jour-là, elle est venue avec moi là où elle n'avait pas pied. Au conseil, je la félicite pour ses efforts.

Mathias, lui aussi, la félicite aussi : « Elle a joué au théâtre avec nous. »

En mai, Amélie grandit

Son père est de retour à la maison pour un week-end. Elle nous l'annonce au quoi de neuf avec un grand sourire.

Elle félicite Mathias car il est resté au conseil sans gêner et elle ajoute : « Il grandit Mathias ».

Elle a raison. Elle sait de quoi elle parle. En pointant les progrès de Mathias, ne signale-t-elle pas aussi ses propres progrès ? Elle arrive à se décentrer et est donc capable de faire une vraie félicitation. Cela ne l'empêche pas de se faire beaucoup critiquer. Elle paie des points d'amende.

Elle nous raconte ses déceptions : « Samedi, j'étais pas venue. Maman ne veut pas que je vienne. »

Je prends la parole : « Ta mère peut te garder. Quand tu seras au CP tu viendras le samedi. » Je sens qu'Amélie aimerait ne pas attendre le CP. D'ailleurs, elle me demande d'en parler à sa mère.

Il est possible qu'elle ait remarqué à propos du "secret" que, quand je parle avec sa mère, les choses bougent. Je le ferai le soir même en sa présence. La mère s'engage alors à la scolariser le samedi dès l'année prochaine. Sans trop insister (car Amélie vient régulièrement à l'école et est à l'heure), je lui précise aussi qu'elle peut commencer dès la grande section. Amélie est toute contente.

En juin

Elle félicite et est félicitée pour son travail au conseil.

Le jour des questions (ce qui correspond à la boîte à questions en élémentaire), nous parlons des cloches de Pâques qui ont été évoquées lors de plusieurs quoi de neuf.

Durant cette séance, qui a lieu tous les quinze jours, il m'arrive d'apporter des documents. Nous sommes assis en rond sur des bancs. Les enfants expriment leur point de vue. Amélie, elle, rapporte les propos de sa mère : « Ben moi, ma mère, elle a dit ... »

Si je lui demande : « Et toi, qu'en penses-tu ? » Invariablement, elle répond : « Ben moi, ma mère, elle dit ... » Amélie est collée à sa mère et ne peut pas dire "moi, je".

Lors d'un quoi de neuf, elle nous annonce : « Papa va sortir ce week-end. On ne sait pas s'il va revenir à la maison au mois de juin, peut-être en septembre quand je serai au CP.»

Contrairement au mois de février où elle se perdait dans le temps, il semble désormais que lorsqu'il est question du père, les repères temporels sont très précis.

Comme il y a eu une tentative d'évasion, le père a été transféré dans une autre prison. « Mais je ne comprends pas ! Il n'y est pour rien ! » me dira la mère. Ce transfert rend les visites difficiles. Elle doit prendre le train (il y en a peu). Elle ne peut voir son mari qu'une heure.

Amélie parle de plus en plus souvent de son père. Il fait de la prison mais ce n'est pas une injustice. Il a fait une bêtise. Le parallèle est fait avec la classe. Quand un enfant (ou un adulte) transgresse une loi, il paie une amende, nous n'en parlons plus : il est réhabilité. Le père d'Amélie paie en prison. Quand il en sortira, on n'en parlera plus : il sera réhabilité.

Elle présente au choix de texte :

Mon papa est en prison. Il a fait une grosse bêtise.

Beaucoup d'enfants votent pour ce texte. Mais il est devancé d'une voix par celui de Caroline.⁸³

Amélie commence à faire la différence entre celui qui est méchant (cf texte de Zorro), jugement moral, et celui qui transgresse la loi ("Mon père a fait une grosse bêtise.") Elle le dit. Elle accepte la réalité. "La vérité ne traumatise jamais. Elle fait mal." (Dolto)

⁸³ Si le texte d'Amélie avait été élu, j'aurais utilisé mon droit de veto en tant que gérante du journal. Il était hors de question que les lecteurs du journal (famille, correspondants, autres classes de toute la France) soient au courant d'une affaire privée concernant Amélie et ses parents.

Traditionnellement, au mois de juin, les plus grands de la classe apprennent leur métier aux plus petits. Elle propose d'apprendre le métier des vélos à Clia (une enfant de moyenne section).

A la maison, il y a des hauts et des bas qui n'empêchent pas de grandir. Elle revoit son père qui lui apprend "à faire des croix tous les jours" pour mesurer le temps qui les sépare de la prochaine visite. Elle ne l'a pas attendu pour "faire des croix" (cf son métier), mais seul, apparemment, son père pouvait stabiliser certains repères flous et lier passé, présent et avenir. La classe, ayant donné du sens à l'emprisonnement du père dans la réalité, a préservé intacte, semble-t-il, la fonction du Père symbolique⁸⁴ qui, différent du Père imaginaire⁸⁵, gentil ou méchant, lui apprend le temps. Elle se repère maintenant parfaitement dans la semaine et de mieux en mieux dans les mois de l'année. Dans son discours, Amélie peut maintenant employer correctement le passé, le présent et le futur.

Elle "rêve" toujours : « C'est bientôt mon anniversaire. Papa et maman ont dit je vais faire de la danse. » Le père même absent physiquement existe dans l'économie familiale mais la réalité est tumultueuse : « Hier soir, un monsieur en dessous de chez moi est venu, y'avait du bazar. »

Son texte

Je suis allée à la fête de la musique.

est élu à une grande majorité. Amélie est très contente. Son texte sera publié dans le journal. Nous prendrons une phrase-clé : elle sera dans le cahier de lecture que les GS ont depuis décembre. Ils ont bien intégré "on apprend à lire avec la phrase-clé de x... Ce mot est dans la phrase-clé de y... " Amélie demande tout de suite : « Ce sera quoi la phrase-clé de mon texte ? » Elle s'inscrit dans les

⁸⁴ Un tiers qui fait médiation entre la mère et l'enfant, celui qui sépare.

⁸⁵ Quand précédemment, elle dit "je sais pas" au sujet de son père, c'est qu'elle ne peut pas encore accepter le père réel qui l'obligerait à abandonner le père imaginaire qu'elle s'est construit intérieurement et auquel elle tient.

apprentissages et manifeste du désir. Elle dit souvent "je sais pas". Or ce jour-là, elle s'est mise au travail sans la phrase rituelle.

Ahmed la félicite pour son travail sur le cahier du jour (ce cahier n'existe que depuis mai). Je la félicite aussi pour ses progrès et ses efforts en écriture. Pour elle, c'est encore difficile d'écrire (certains enfants de grande section écrivent déjà assez correctement).

Troisième année

En septembre

Une maison, un jardin et une voiture

Je garde la classe (et ses élèves) qui devient une GS/CP (17 élèves en début d'année : 6 GS et 11 CP).

Amélie est au Cours préparatoire. Son père est sorti de prison pendant les vacances.

Au premier conseil, elle demande le métier de la date. Après les croix et la pendule des jours, cela n'est guère surprenant. D'ailleurs, elle avait déjà demandé ce métier plusieurs fois l'an passé mais Caroline n'avait pas voulu le lui céder. Elle connaît parfaitement les jours de la semaine, les mois, les nombres jusqu'à 31. Elle ne commet aucune erreur sur la date même les jours de retour après une coupure. Elle gardera ce métier jusqu'à fin janvier et finira par le céder à Alexandre, un grand de la classe.

Au choix de texte, Amélie présente :

Au zoo, j'ai vu un kangourou. Il avait mal à l'œil. J'ai vu un singe. Je suis allée avec mes deux mamies.

Ce texte est élu facilement.

« Ça fait mon deuxième texte dans le journal. Ce sera quoi la phrase-clé ? »

Au quoi de neuf, le père d'Amélie revient en papa ordinaire :

« Papa a mal au dos parce qu'il a porté la télé.

Caroline lui demande : Il est sorti de prison ?

Amélie : Oui. »

De nouveau au choix de texte, la maison revient :

C'est une maison qui répète tous les numéros.

Au quoi de neuf, Amélie ajoute aussi la voiture, symbole courant de consommation et d'insertion.

Amélie (et ses parents ?) rêve d'une autre vie.

Devant ces rêves et ces espoirs, je suis un peu déroutée. Avec du recul, quelques mots auraient pu être utiles. En voici quelques-uns, quelques-uns parmi les possibles :

« Tu nous dis tes rêves.

- Oui, c'est vrai que ce serait bien.

- C'est ce que tu aimerais. »

C'est important qu'elle puisse rêver ... malgré tout. Elle pourrait être anéantie. En outre, elle ne demande pas l'impossible. Les souffrances, la réalité sont là mais c'est avec des bonheurs et de l'espoir dans la tête que chacun avance ...

En octobre

Du foot et de la danse

Amélie insiste : « Mon frère va bientôt faire du foot. Je vais faire de la danse. »

A un autre quoi de neuf : « Papa a dit que, si on est sage, on aura une petite télé et une manette et le père-Noël va nous donner des cassettes pour jouer. »

Au choix de texte, elle présente :

Je vais avoir une playstation à Noël.

La semaine suivante, elle raconte au quoi de neuf : « On aura une maison avec un jardin. Au mois de décembre, on va avoir la voiture

en même temps que la maison. En dessus et en dessous, ils font du bazar. Peut-être mamie va dormir ce soir à la maison. Elle va nous garder. Papa et maman travaillent sur le grand bateau.⁸⁶ Papa s'appelle Robert. »

Le père et la mère travaillent. Le rêve va-t-il pouvoir prendre forme ?

En tout cas, elle veut y croire, comme nous le constatons au quoi de neuf du 25 octobre. Elle nous rappelle :

« On va bientôt avoir une voiture. On va aller dans une maison. On va tout donner. C'est papa qui me l'a dit. On va donner le canapé, le lit. On aura la voiture en décembre. On va acheter un nouveau canapé, une nouvelle télé. Des nouvelles cassettes.

Damien : Est-ce que vous allez faire une braderie à domicile ?

Alexandre : Ça coûte cher de tout acheter.

Amélie répond : On va aller dans un magasin qui coûte pas cher. »

Ils repartent à zéro. C'est l'espoir d'un nouveau démarrage pour la famille.

Au choix de texte, elle nous le répète, comme pour mieux s'en persuader mais avec un petit doute quand même :

J'ai vu une maison, une jaune. C'est papa qui me l'a dit. On sait pas si c'est nous qui vont l'avoir.

J'ai vu un arc-en-ciel, la pluie et le soleil.

Une grande

Le 21 octobre, trois enfants du voyage arrivent dans la classe : Samanta, Maria et Sandy. Elles n'ont jamais été scolarisées. Je les installe tant bien que mal. La première heure, elles regardent la classe, l'air étonné. Puis elles commencent à manger leur goûter. Tout à coup, j'entends Sandy qui m'adresse la parole. Je ne comprends que trois mots "vélo, cour, gadgi." Puis je vois les trois filles se lever et filer. Je lance à la classe : « Vous continuez sans moi, je vais chercher les filles. »

⁸⁶ Les parents viennent de se faire embaucher aux chantiers navals.

Je les ramène manu militari et annonce : « Caroline, tu t'occupes de Samanta, Ellen, tu t'occupes de Maria et Amélie, tu t'occupes de Sandy. J'irai chercher des tables à la récréation. Pour l'instant, vous avez une table pour deux. »

Nous nous remettons au travail. J'observe la classe et suis étonnée d'avoir donné la responsabilité de Sandy à Amélie... Pourquoi n'avoir pas choisi Aurélie, Annie ou Alexandre ? Je réalise alors qu'Amélie fait maintenant partie des grands de la classe. Plus précisément, le groupe, la classe me fait dire "Elle est grande" : je lui attribue la ceinture avant de la lui avoir donnée et fait reconnaître par le conseil. La ceinture de comportement se révèle d'abord dans et par le regard de la maîtresse, et ne s'attribue qu'ensuite au conseil.

Le soir, je me rappelle d'Amélie arrivant dans la classe, gros bébé pleurant. Je me rends compte du chemin parcouru. Je décide de regarder mes notes et d'écrire cette monographie.

En décembre

Au conseil consacré aux changements de ceintures de couleurs, j'annonce les résultats aux examens puis nous discutons de la couleur en comportement.

Amélie devient ceinture jaune en lecture, en écrivain et en comportement, blanche en écriture mais reste ceinture rose en calcul. Pourtant, elle sait compter jusqu'à 49 et le matin, elle est souvent la première à trouver la réponse à la question rituelle : "x enfants de GS mangent à la cantine, y de CP. Combien d'enfants mangent à la cantine en tout ?"

Mais cela n'est peut-être pas si étonnant : en ce début de mois, elle rentre dans la classe et me dit : « Mon papa et ma maman se sont disputés. Maman a dit que ça va recommencer. Il va aller en prison s'il fait des bêtises. Il a trop bu. »

Amélie est angoissée. Tout va recommencer.

A quoi cela sert-il de compter ? Pour compter, ne faut-il pas compter pour quelqu'un ? Les problèmes familiaux continuent. Amélie nous les annonce au quoi de neuf :

« Hier, papa est allé jouer à la playstation chez son copain. Le voisin, il a dit qu'il y avait du bazar mais c'est même pas vrai parce que Thibault, Marine et moi, on était au lit et maman, elle regardait la télé. Moi, j'ai dit : on va déménager. »

Elle parle comme une grande "j'en ai assez de vivre ici." Elle ne fait pas que subir : elle s'exprime. Elle tient debout. A quoi se raccroche-t-elle ? Au métier de la date, balise à laquelle elle peut s'accrocher ? A ses espoirs que son imaginaire construit afin de s'échapper d'une vie familiale difficile ? Ces deux repères (métiers et rêves) ont été présents pendant tout son parcours.

Nous recevons les lettres individuelles des correspondants. Amélie lit la sienne toute seule. Elle aide Antony puis Cindy à lire la leur. Après la récréation, nous commençons à répondre. J'écris la lettre en mettant un point pour les mots qu'Amélie peut écrire seule. Elle cherche dans son cahier de lecture. Après avoir répondu aux questions d'Océane sa correspondante, elle parle de l'incident avec le voisin et dit à sa correspondante qu'elle va déménager. J'en profite pour lui demander si elle aimerait bien déménager ou si ou si elle va réellement déménager. Elle s'embrouille dans les explications et finit par me dire : « Si, c'est sûr, on va déménager. » Je sens que ce n'est pas la peine d'insister. Amélie continue de maintenir vivant le désir de la famille d'un nouveau départ, d'un changement de vie.

Amélie, durant ces deux années et demi, a utilisé pour survivre, pour grandir, les différentes institutions de la classe : le quoi de neuf, le choix de texte, le conseil, la boîte à questions, la correspondance et les métiers. Grâce aux lieux de parole, Amélie, le petit paquet de larmes, a pu surmonter peu à peu ses problèmes malgré une vie familiale chaotique. Dans cette classe, elle a pu dire et dépasser ce qui la faisait souffrir. Elle a pu déposer, en sécurité, ce secret si lourd à porter pour une enfant. Elle est devenue une petite fille responsable et lectrice, capable de passer au CE1.

Chapitre 8

Et les parents dans tout cela ?

" Contre les parents, on ne peut rien.
Sans les parents, on peut agir un peu.
Avec les parents, on peut tout",
disait Fernand Oury

Chaque année, j'organise une réunion de parents en septembre afin de leur présenter la classe, son fonctionnement et les projets. Une "réunion bilan" a lieu en juin avec une projection de photos présentant les moments forts de la classe ainsi que le quotidien.

Sur rendez-vous, je reçois les parents individuellement, une fois par an ou plus si c'est nécessaire. A ce moment-là, nous prenons le temps de parler. Ces rendez-vous ne se font pas en présence de l'enfant. Si un fait important pour lui apparaît au cours de l'entretien et si les parents ne souhaitent pas en parler seuls avec leur enfant, nous fixons alors un autre rendez-vous où l'enfant sera présent.

Par ailleurs, je vois les parents chaque matin. Des échanges peuvent avoir lieu sur le "seuil", une espèce de terrain neutre où les parents peuvent donner des informations sur leur enfant, l'institutrice sur l'enfant devenant élève, pour que cette classe telle que vous l'avez vue vivre, reste le lieu de l'enfant-élève et de ses camarades, le lieu de ce groupe, de ce vivre-ensemble fragile, toujours à construire, à entretenir (comme on entretient le feu).

Supprimer le Nesquik !

Vendredi matin, 8h35, j'ouvre les portes.

David, 4 ans, est sur la rampe de l'escalier qui mène à l'école. Sa mère est à côté de lui. Il me regarde. « David, descends de la rampe, tu sais que c'est interdit. » Le ton que j'emploie n'admet pas de réplique. David descend et se met à courir dans tous les sens. « David, tu ne rentreras en classe que lorsque tu seras calme. Pour l'instant, tu t'installes sur le banc dans le couloir. » David fonce sur le banc. J'entends la mère : « Mais c'est le Nesquik qui le met dans cet état le matin !

- Madame, arrêtez le Nesquik ... »

Je le dis très gentiment. La mère me regarde un peu surprise. Je ne m'attarde pas, je rentre en classe où plusieurs enfants sont déjà en train de lire. Quelques secondes plus tard, David entre, choisit un livre et s'assoit sur le banc.

« Mon chéri, je n'ai pas le temps de te le lire ! A ce soir !

Et elle embrasse son chéri sur la bouche.

- Au revoir madame Robin.

- Au revoir madame Leduc. Bonne journée ! »

Je ne me moque pas de cette mère que je sais par ailleurs en détresse. Mais que pouvais-je lui dire d'autre que "Arrêtez le Nesquik" ? Elle et moi savons bien que le Nesquik n'y est pour rien. Je réponds à brûle-pourpoint La mère ne m'en veut pas. Son "au revoir" sonne comme un "merci."

L'école des parents

« Mais comment vous faites pour qu'il vous obéisse ? Je peux toujours lui dire d'arrêter de courir dans le couloir, il ne m'obéit pas.

- Moi, c'est pareil. Et quand je vois qu'il a comme métier de ranger les livres. Il ne veut pas ranger à la maison! Vous verriez sa chambre !

- Mesdames, ce n'est pas magique. C'est l'organisation de la classe. Ça ne peut pas être pareil à la maison. Et les enfants se comportent souvent différemment à l'école et à la maison.

- Oui, mais quand même ! Moi, quand je lui dis non, j'ai droit à une crise. Et pas vous.

- Et bien, on pourrait en discuter mais pas maintenant.

- Oh oui, ce serait bien ! »

Il est 9 heures du matin. Je dis au revoir aux mères. La classe commence. Nous sommes début novembre. Les enfants de GS entament une deuxième année avec moi. Je connais les enfants et les parents. Ce n'est pas la première fois que les mères font de telles remarques. Je ne peux y répondre le matin et je songe depuis quelques temps à organiser une réunion autour de ces questions mais il faut trouver la forme, le moment.

Début décembre, je distribue ce mot aux parents :

Chers parents,

Je vous propose un moment de discussion autour de la lecture en GS samedi 10 décembre de 9h à 10h dans la classe. Les enfants y seront accueillis et joueront calmement.

Samedi⁸⁷ 10 décembre, autour d'un café et de petits gâteaux, 12 familles⁸⁸ sur 25 assistent à la réunion. Je présente le travail de

⁸⁷ A cette époque-là, nous travaillions le samedi. Les parents étant libres, je prenais une heure sur le temps de classe pour organiser ce moment.

⁸⁸ Toutes les familles auront participé à, au moins, une réunion.

lecture en GS avec des photos et des cahiers d'enfants⁸⁹. Les questions fusent :

- Vous faites lecture tous les jours ?
- Ils y arrivent tous ?
- Est-ce qu'ils vont apprendre à lire cette année ?
- Est-ce que c'est important qu'ils connaissent toutes les lettres ?
- ...

Puis vient la remarque :

- Moi, quand je veux le faire lire à la maison, il ne veut pas.

Je me contente alors de donner la parole et les parents la prennent :

- Moi, j'ai le même problème.
- Il m'a dit que je n'étais pas la maîtresse.
- Moi, j'ai trouvé un moyen : elle me raconte comment la maîtresse fait.
- Moi, je me demande bien comment vous faites justement pour vous faire obéir. Regardez les ! Ils sont calmes, ils jouent et nous écoutent.

La discussion continue. J'interviens très peu, rappelant juste que "l'école, ce n'est pas la maison", "quand on fait quelque chose avec ses enfants, on fait ce qui nous semble le mieux sur le moment." Au bout d'une heure, je clos. Les parents sont enchantés et me demandent si je ferai une autre réunion. Je dis que ce sera possible. Chaque mois, j'en organiserai une avec un "thème." Au début, les sujets seront très centrés sur les apprentissages : l'écriture, les mathématiques, puis ils deviendront plus "éducatifs" :

- Mon enfant me dit non, qu'est ce que je fais ?
- Mon enfant regarde trop la télévision.
- La sieste, est-ce utile en maternelle ?
- Mon enfant veut savoir comment on fait les bébés.

Chaque fois, ce sera un moment d'échanges et non une leçon aux parents. Il m'arrivera aussi d'inviter la psychologue scolaire.

⁸⁹ Les enfants pouvaient venir sur les bancs avec les parents ou ils étaient avec l'ATSEM à une table à jouer calmement. Cela avait été discuté au conseil.

J'afficherai des articles de journaux dans le couloir et conseillerai des livres sur le sujet.

En juin, lors de la dernière réunion, la mère de Ralf conclura :

« On allait aussi à l'école le samedi matin. C'était bien l'école des parents ! »

Postface

Ecole maternelle et pédagogie institutionnelle.

Ce livre d'Isabelle Robin est un trésor : il n'y avait pas à ce jour d'ouvrage aussi complet sur la vie des classes maternelles accueillant les enfants dès la très petite section avec des techniques Freinet et de pédagogie institutionnelle. Le groupe "Association vers la pédagogie institutionnelle" (AVPI-Fernand Oury) a soutenu sa rédaction comme il a soutenu Isabelle Robin dans la mise en forme de ses classes. Ainsi, la prise de parole de l'institutrice dans la classe est libérée par ce point d'appui structurant du groupe d'élaboration : pour paraphraser un aphorisme de Lacan, "le pédagogue s'autorise de lui-même et de quelques autres."

Il s'agit bien de "devenir auteur de soi-même", comme le proposait le livre de Chantal Costa en 2004. Elle accueillait les élèves difficiles et en difficulté du secondaire en lycée professionnel avec les mêmes bases pédagogiques : l'aménagement de la classe et des échanges produit une pédagogie active et d'activation personnelle qui peut remettre en mouvement le désir et la capacité d'apprendre, voire d'enseigner.

Freinet insistait sur la nécessité d'"apprendre à apprendre." Fernand Oury, qui avait fréquenté la psychanalyse, proposa que l'école puisse tenir compte des concepts freudiens et déclara : « L'Inconscient est dans la classe. » Parole radicale. Son propos : remettre en question "l'école caserne" et passer de la cadence au rythme pour animer la classe ; transformer l'ambiance homogénéisée et monotone en polyphonie accueillant les disparités subjectives et les qualités intensives de chacun pour qu'elles puissent apporter à l'ensemble. La collectivité, grâce à un processus d'institutionnalisation, quitte la commande sociale d'uniformisation concurrentielle pour se structurer de façon complexe et devenir plus sensible à l'hétérogénéité, respectueuse de la parole singulière que

chacun peut manifester. Pour cela, le milieu scolaire doit demeurer ouvert à l'accueil de l'inattendu, de l'inouï, de l'invisible, de l'imprévu. « Les événements ne se passent pas dans le monde », nous dit Henri Maldiney, « le monde s'ouvre quand un événement se produit. » Et François Tosquelles, dans *le travail thérapeutique en psychiatrie*, souligne que l'homme ne s'adapte pas, comme les animaux à un milieu naturel ; les humains ne sont pas pris dans le dilemme s'adapter ou périr, mais convertissent le milieu "naturel" en "monde" que chacun construit avec les autres. Grâce aux institutions de la classe, le monde peut se partager. Elles recueillent les traces des moments où l'apprentissage se construit. Sur une ou plusieurs années, les élèves travaillent de concert. L'histoire de la classe, permet que se structure le monde interne de l'enfant-élève et futur adulte. L'historial du collectif intègre les bribes de son histoire personnelle dans la nouveauté que la classe propose à son investissement.

Dès la rentrée scolaire des plus petits, Isabelle Robin accepte l'embarras d'être débordée pour pouvoir transformer leur admission à l'école en accueil. Ce nouveau lieu tant attendu est aussi celui de la séparation. C'est une épreuve exigeante pour les enfants comme pour leurs parents. Ils ont beau le savoir, l'attendre ou s'y préparer depuis des mois, la réalisation de cette coupure provoque l'angoisse, le désespoir, le vécu d'abandon... Et un déchaînement pulsionnel en résulte. Comment faire de cette rupture un passage qui articule cette discontinuité abrupte en une continuité personnelle sauvegardée et structurante ? "Sortir dans la cour et jouer dans le sable." Vivre le paradoxe de sortir pour pouvoir entrer et articuler l'ambivalence pulsionnelle. Ici, le jeu tient lieu de continuité existentielle, il préserve la dimension fantasmatique. En articulant sa position subjective avec un objet, dans l'acte de jouer, l'enfant peut demeurer actif sur la scène du monde et se construire sur des bases connues dans cette situation nouvelle. Les plus petits restent dépendants d'un adulte, sous sa protection, quasi collés à lui. Au retour dans la classe, l'institutrice observe que beaucoup d'enfants restent désunis intérieurement, désorientés dans l'espace, sans pouvoir trouver leur place. Rencontre initiale : l'angoisse de la maîtresse, l'instant de voir "un tas d'enfants." Comment créer du lien, relier, dialoguer, partager ? Comment faire écho aux paroles

fragmentaires des enfants ? Comment traiter l'agitation pulsionnelle ?

Parler, et dire une formule rituelle qui va ponctuer cette séquence, évoquant une institution de la classe qui chaque matin permettra aux enfants de passer du milieu familial à celui de l'école. Mise en exercice du registre symbolique, logique langagière où la parole évoque des objets absents, des lieux où les enfants ne sont pas et qui comptent pour eux, qu'ils retrouveront après la classe. Urgence d'inscrire les occurrences de ces deuils transitoires dans l'historial de la classe qui s'amorce. Ce quoi de neuf, dont les enfants n'ont probablement pas entendu l'annonce furtive, sera le temps initial de chaque journée dans l'école. Il s'agit d'un temps qui rassemble tous les élèves et où chacun peut dire librement ce qu'il souhaite dire, peut parler de là d'où il vient pour construire sa présence dans la classe. L'enfant peut donc s'y sentir, s'y éprouver comme une même personne qui parle à son gré, en son nom propre, dans ce lieu différent des autres lieux qu'il fréquente. La dialectique du même et de l'autre, qui est celle de la croissance, est mise en jeu : devenir autre tout en restant le même, dans une stabilité de la consistance imaginaire qui est l'étoffe-même de la vie. Mais ce qui est dit au quoi de neuf concerne les histoires vraies arrivées à chacun. Dans le respect de la parole vraie, il s'agit que chacun puisse se faire connaître des autres dans la classe, en confiance. Soutenir le désir de grandir dans la parole vraie est ainsi une des importantes fonctions de l'école. L'estime de soi s'harmonise dans le respect que manifestent les autres par leur écoute attentive, *sans interrompre celui ou celle qui a la parole* dit la loi de la classe qui réproche les *gêneurs*. La structuration des propos, des dialogues, des questionnements se fait tout au long de l'année, facilitée par la présence d'enfants d'âges et d'expériences différents. Les possibilités d'identifications plus ou moins partielles, d'imitation, au sens de Gabriel Tarde ou de Françoise Dolto, permettent de travailler les impératifs surmoïques de l'école, leur substituant les prises d'initiative et de responsabilité dès le plus jeune âge (métiers, présidences de réunions, etc.). L'autorisation supplante la permission. L'inscription pour demander la parole ou agir dit toute l'importance d'écrire et de lire pour des enfants qui n'auront ces compétences qu'au fur et à mesure. La structuration dynamique de la classe anticipe toujours les possibilités qui se

réaliseront pour chaque élève à son rythme. Le moment vécu est structurant, il vise l'avenir. La structure collective des temps d'écoute, de décision, d'élaboration, d'analyse de la vie de la classe à laquelle contribuent les enfants devenant élèves, fait de chacun d'eux une personne en progression, reconnue et distinguée par les autres. Au conseil, chacun peut s'éprouver comme félicité, critiqué ou mis en question dans ses façons d'être, ses comportements ou ses responsabilités dans la collectivité.

Les enfants de très petite section, parlés depuis leur naissance, se saisissent de tous ces moments de la classe pour s'approprier le langage, l'intégrer dans leur processus de personnalisation, en parlant chacun en son nom. Ils peuvent, par l'évocation libre d'événements qu'ils ont vécu dans leur vie quotidienne, interroger, sans réponse frontale directe, toutes les grandes questions humaines (la vie, l'amour, la mort, le sens de l'existence...). Ils commencent leur scolarité à cet "âge de la grâce", le plus directement en prise sur le *narcissisme originnaire*, cet âge philosophique où il importe de ne pas se trouver empêché d'inventer le monde. Comment le découvrir en menant l'enquête épistémologique, comment se confronter au point de vue des autres et pouvoir l'élaborer avec eux pour faire société ? Le sociogramme de la classe comporte des invariants et des variables ; du nouveau est toujours accueilli, en fonction de ce qui peut se manifester in situ. Les rapports complémentaires, au sens d'Eugène Dupréel, sont activés pour déjouer des impossibilités, des difficultés, des conflits. La classe est le lieu de tous les enjeux humains, des confrontations qui questionnent le sens de l'existence, des agencements collectifs qui sont nécessaires à toute inscription personnelle, mais qui peuvent contraindre, aliéner, exclure.

Il semble que les stratégies à cadrage variable de la pédagogie institutionnelle d'Isabelle Robin sont très bénéfiques à ses élèves. La monographie remarquable de Mathias sur deux ans traduit bien comment une fonction d'accueil généralisée dans la classe, permet à la maîtresse, avec le soutien des élèves et de l'ATSEM, d'accueillir parents et grands-parents de manière à constituer une *base* assez sûre pour que les *fondements* éthico-moraux des processus d'humanisation puissent avoir une efficacité sur les progrès de Mathias. Le quoi de neuf, le choix de texte, le conseil, les lois de la classe, ont permis une première

compréhension et de là découleront les apprentissages ultérieurs. Les élèves sont attentifs. Statuts, rôles, et fonctions se dialectisent dans la classe. L'institution de la monnaie produit une loi d'échange des objets qui se vendent au marché hebdomadaire, permettant de les acquérir en fonction de certains travaux ou si l'élève "a payé de sa personne." Le souhait d'acquérir des objets a une fonction structurante évidente pour Mathias comme pour les autres élèves. Il se construit dans les commerces humanisants de la classe. Son langage se structure grâce à l'imprimerie, au choix de texte, à sa prise de parole, à la bibliothèque. Grâce aussi à son travail en équipe avec d'autres enfants, mais quand il y devient impossible, insupportable : il doit être mis dans l'équipe de la maîtresse, seul recours pour lui comme pour les autres "ceintures dorées", les incasables au comportement débordant qu'il faut avoir à l'œil sans oublier pour autant de les avoir à la bonne. Dans cette situation spécifique qui tient compte d'une ambivalence extrême, peu à peu, il retrouve sa ceinture grise en comportement, il progresse, reconnaît son prénom, et raconte sa première histoire imaginaire, signe d'une esquisse de séparation, d'un rassemblement psychique et corporel ; il sait la distinguer d'une histoire vraie ; il compte jusqu'à six.

La classe est un lieu où la sympathie se déploie entre les élèves. Quand Isabelle Robin précise que "Mathias est malade", ou "va être placé en foyer, hors de sa famille" par décision du juge pour enfant, "la classe compatit sans être paralysée par l'angoisse de Mathias, sans être mêlée à sa souffrance (...) elle écoute et accueille avec des mots." Il me semble que la classe de pédagogie institutionnelle est juste dans son appréciation. Le registre de la sympathie, mot qui a le même préfixe que symbolique, est le registre juste du discours, la bonne tonalité de la parole adressée. La juste mesure dans l'affect accueille autrui en lui faisant écho. La sensibilité à ce qui fait justement écho en soi-même, est précieuse dans les fréquentations humaines et s'oppose à l'empathie qui a aujourd'hui les faveurs idéologiques... La langue allemande aide bien à situer la distinction entre ces deux termes étrangement substitués l'un à l'autre depuis quelques années : sympathie traduit *Verstehung*, de *verstehen*, comprendre, tandis que empathie, qui n'existe pas dans la langue grecque, se dit *Einfühlung* et signifie une manière effusive de se remplir. Il importe pour des enfants de

bien se séparer d'autrui, pour le respecter et lui faire écho. La référence philosophique à Max Scheler, "Nature et forme de la sympathie", en 1923, les relations d'affinité de Kurt Lewin, la thématique Szondienne des choix pulsionnels développée par Jacques Schotte et ses élèves de l'Université de Louvain, sont intéressantes pour éclairer ce débat primordial à l'école. Toutes ces références que nous ne pouvons malheureusement pas développer ici, mettent en valeur l'importance de la sympathie comme choix articulé à l'antipathie.

George Bataille, dans *La part maudite*, distingue l'*économie restreinte* qui organise la division du travail et le processus de production/consommation, et l'*économie générale* qui obéit à une autre logique de la dépense et du travail. Cette autre logique intègre la notion du *travail négatif* de Hegel, repris par Marx dans les Manuscrits de 44, elle questionne ce qui travaille l'humain dans sa recherche du sens et son mouvement désirant. L'instruction, l'éducation, la pédagogie et la psychothérapie, et d'autres champs qui questionnent les valeurs humaines s'inscrivent dans l'économie générale. Les logiques de sympathie qui les animent fondent une dimension commune partagée récusant tout à la fois l'effusion (qui substitue l'intrusion au contact), et l'homogénéisation sérielle qui écrase le singulier. On peut remarquer que cette dimension anthropologique basale et fondatrice de notre humanisation est celle qui s'impose dans les rituels de deuil, où chacun manifeste sa sympathie dans un *élan retenu* respectueux, disposition d'être qui offre une qualité de présence permettant de transformer l'épreuve du deuil en passage et de retrouver la possibilité d'un rythme personnel. Dans la classe, il s'agit bien que chaque élève trouve son propre rythme, au fur et à mesure de ses apprentissages, de ses prises de responsabilité et de ses allées et venues structurantes.

Au conseil hebdomadaire, Mathias participe à la discussion et à la décision d'intervertir la place de deux tables (la table des plantes et la table d'exposition si importantes dans la vie de la classe) au moment où il va lui-même être placé par décision du juge. La classe, dans son processus institutionnel, lui permet d'évoquer indirectement cette situation et d'inscrire son départ dans l'agencement même auquel il ne pourra plus participer dans la suite de l'année puisque son changement d'école en résultera. Il inscrira ainsi dans cet espace vécu une certaine permanence de sa présence

sous forme de trace spatiale de son inscription dans le travail commun et dans le compte-rendu écrit dans le *cahier du conseil* à l'occasion de cette nouvelle vie qui commence. Façon pour lui d'inscrire et de pouvoir se séparer avec l'assentiment de tous les votants de sa proposition adoptée à l'unanimité. Le modèle structural de cet espace stabilisé est l'homologue de sa maturation, Mathias "donnera" en partant son correspondant à un élève nouvellement arrivé. Une "fête" est organisée avec la classe pour le départ de Mathias qui raconte son avenir au quoi de neuf. Ce rituel de passage, la mise en jeu de cette fonction d'accueil pour se séparer aide chacun à faire le deuil de la présence de Mathias et aide Mathias à quitter ses copains de classe.

La classe se vit, l'histoire de chaque enfant se tisse avec l'histoire de la classe, et le cahier de vie de classe est un pont existentiel entre la classe et la maison de l'enfant puisqu'il peut à son tour l'emporter chez lui, le partager ou non avec ses parents, ses proches. Le cahier tient lieu matériellement de la continuité existentielle de l'enfant dans la discontinuité des espaces qu'il investit. D'un lieu à l'autre, il est la même personne, il ne se partage pas, il ne se morcelle pas dans des mondes s'excluant l'un de l'autre, il va et vient sans s'en trouver altéré ni aliéné quant à sa construction personnelle.

Une rencontre avec un ver de terre, imprévue, devient un événement et l'occasion d'un travail d'enquête et "d'observation, de compréhension, de questionnement." La classe coopérative comme la vie, peut accueillir l'imprévu et modifier le cours programmé, arrêtant tout, soutenant les élèves dans leur curiosité, leur désir d'apprendre et de saisir avec enthousiasme une réelle rencontre qui change le cours de l'existence et inscrit du nouveau : après, ce n'est plus comme avant. Et le cahier de vie de classe en portera l'inscription puisque les dessins des enfants y seront joints : "c'est la mémoire de la classe." On sait bien l'importance de la mémoire dans l'acquisition des connaissances. L'institution du cahier collectif de la vie de classe contribue à rendre efficiente la mémoire des élèves, toujours menacée d'inhibition. Là, le travail actif de la classe et de chaque élève est en toute circonstance favorable à l'inscription dans la mémoire et à sa manifestation dans la parole accueillie.

Il y a un paradoxe en maternelle, c'est le choix de texte puisque les enfants ne savent pas écrire... Pourtant Isabelle Robin utilise avec bonheur cette institution, anticipation des "conquêtes à entreprendre". Le désir des enfants est bien là, ils peuvent *dire*, et, du mot à la phrase plus complexe, ce qui se dit peut s'écrire, se dicter à la maîtresse, se dessiner si écrire n'est pas encore accessible. Les enfants s'exercent aussi à écrire, pour raconter, discerner une histoire vraie d'une histoire imaginaire, pour être écoutés et pour être lus. La qualité des dialogues au choix de texte, la patience, le calme des élèves traduisent bien l'importance que peut avoir pour eux l'écriture et le vote vise à choisir "*ce qui plaît et qui peut plaire à d'autres*", façon de souligner l'importance de penser à autrui et de penser la pensée d'autrui avant même de maîtriser l'écriture. Le texte élu ira dans le journal.

En moyenne et grande sections, le texte élu est aussi celui qui permettra le travail sur la phrase-clé, comme sont travaillées, en d'autres circonstances, les compétences inscrites dans le cadre des programmes de l'école maternelle. Chaque enfant a un cahier individuel pour tous ses travaux et un cahier de textes, il peut s'y voir faire des progrès nous dit Isabelle Robin ; le cahier de réussite individuel se construit avec la maîtresse et l'enfant fait le point avec elle tous les quinze jours. Ils l'écrivent ensemble, en tenant compte de l'autoévaluation de l'élève qui est le moteur du progrès et qui a été confirmée par les réunions institutionnelles avec la maîtresse. Les *ceintures* héritées du judo ont été développées par Fernand Oury, sensible à l'hétérogénéité des judokas de niveaux différents pouvant se mesurer sans danger ou s'aider. Dans la classe, elles permettent aux élèves de grande section de connaître leur niveau et de viser le niveau supérieur. Les savoirs et compétences à acquérir sont définies en référence au programme officiel. Le conseil accueille les passages de ceinture, ainsi, à chaque progrès, c'est l'ensemble de la classe qui progresse et se réjouit de l'acquisition de compétences scolaires ou de comportement. Chaque élève chemine donc selon son propre chemin, dans le respect commun pour ses facilités avérées comme pour ses difficultés. Les plus avancés offrent leur aide et partagent leurs compétences. Les équipes sont hétérogènes quant au niveau des enfants et engagent la responsabilité de chacun pour coopérer sans gêner. Les réunions avec les chefs d'équipe évoquent les progrès ou les stases et les

stratégies pour faire avancer en cas de difficulté patente. Il y a là toute une structure logique, qui soutient chacun en l'inscrivant dans un champ collectif complexe où de petites quantités d'énergie psychique sont mises en jeu plutôt que de grandiloquents rapports de force surmoïques quand des difficultés surviennent. Une fonction concrète de *pare-excitations*, au sens introduit par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, en 1920, permet de réduire ou de réguler les éclats d'énergie psychique excessive et de soutenir (*fonction phorique* de Pierre Delion) chacun dans sa tenue. La classe est calme, sa régulation n'est pas dominée par la punition ni par l'exclusion : dire, entendre de ses pairs, recevoir félicitations ou critiques argumentées et discutées avec des points de vue nuancés, permet d'accepter et de prendre date pour en reparler, sans théâtralisation exceptionnelle, mais bien plutôt dans l'élaboration de la vie de tous les jours pour qu'elle soit facilitatrice du travail et du plaisir de l'école.

La question des métiers à l'école est tout à fait passionnante, inaugurée par la première inscription dans le groupe en assumant une responsabilité qui permet la véritable entrée dans la classe (métier de la porte qui s'ouvre et se referme accueillant les passages, métier de la colle, des ciseaux, travaillant les problématiques de séparation et d'associations, etc.). Chaque enfant peut proposer son choix au conseil pour "opérotropiser", au sens de Szondi, investir dans son travail une dimension pulsionnelle. L'élève s'investit d'un signifiant, plus ou moins en écho à son histoire personnelle et familiale. Il s'agit là d'une véritable *Entzweiung* comme disent Lacan ou Jean Oury, tissant de langage l'investissement du corps dont les pulsions s'harmoniseront dans ce mouvement. D'une autre manière, on peut dire que le choix du métier intègre "corps vécu, corps reconnu et corps ressenti" au sens de Gisela Pankow, psychanalyste qui a si finement étudié les "fonctions symbolisantes de l'image du corps". La classe de pédagogie institutionnelle offre cette possibilité quasi permanente que l'enfant s'investisse dans la collectivité, la société pédagogique. Visant un futur antérieur qui pourra s'énoncer ou pas, cette possibilité d'être en situation de s'humaniser à l'école aura joué un rôle décisif et structurant de son être-au-monde et de son être-pour-autrui. Il est aisé de penser que le choix du métier dans cette logique a une toute autre valeur humaine que l'assujettissement

ordinaire à un faux-self dévastateur normalisé en vue de sa future *employabilité*. L'école dans la classe coopérative articule aliénation sociale et aliénation au langage en respectant l'extraordinaire intensité dont chaque enfant est investi depuis sa venue au monde, voire même antérieurement. L'école ne doit pas étouffer l'*énigme* de l'enfant, ni la recouvrir par une exigence surmoïque qui peut certes le contraindre corporellement et psychiquement, mais en négligeant l'importance structurante du *narcissisme originaire*. La classe coopérative lui permet d'investir son corps psychiquement selon son propre cheminement désirant, dans la mesure où cette question de l'énigme du désir qui se pose à lui n'est pas colonisée par d'autres, mais soutenue dans son processus singulier. Ordinairement, les enfants se libèrent de la pression surmoïque dans les classes, en sortant en hurlant et en courant à toutes jambes dans la cour de récréation, Françoise Dolto l'avait remarqué à sa grande surprise, même à l'Ecole des sourds, au dessous de chez elle. J'ai été, a contrario, étonné de la fréquente sortie tranquille des enfants vers la cour à partir de leur classe de pédagogie institutionnelle : l'accueil pulsionnel dans la classe grâce aux diverses modalités de responsabilisation possible, permet que les dialectiques pulsionnelles (Szondi, Schotte) puissent avoir un lieu d'inscription, et que l'agitation, le *kakon* pulsionnel puisse devenir une "danse pulsionnelle" où l'enfant dans son rythme propre garde la maîtrise du mouvement qui l'anime quand la classe avance comme quand il la quitte. C'est pourquoi les classes de PI peuvent accueillir des enfants à dominante agitée, ou épileptiques ayant des troubles du comportement, et leur permettre de cheminer avec les autres enfants qui les intègrent à leur mouvement moins débridé, voire harmonieux. Il faut, nous dit Isabelle Robin, "avoir le réflexe de donner la parole aux enfants. Surtout quand il semble ne pas y avoir de solution." Ce potentiel pédagogique des enfants est magnifiquement mis en valeur et en jeu dans ses classes, comme celle de l'ATSEM, déjouant dans une praxis concrète les préjugés statutaires : une fois encore, nous voyons là en acte la dialectique "statut, rôle, fonction" et tout le bénéfice qu'en tire la communauté scolaire. Mais cela n'est possible que du fait du "sérieux", au sens de Kierkegaard, de l'entreprise commune dans la classe, qui traite "les données d'accueil du surmoi" (F. Guattari). "Pouvoir dire" c'est sérieux, éthiquement essentiel.

Mais comme le précise Emmanuel Lévinas dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, si dire et désirer sont proches, il faut considérer le *Dire comme exposition à l'Autre*. Mais on ne s'expose pas n'importe où, n'importe quand, ni devant n'importe qui. Les règles de la classe doivent être sécurisantes. Et quand Amélie a un secret qu'elle ne peut pas dire au *quoi de neuf* sans désobéir à sa mère, elle peut dire au *conseil* sa critique d'un enfant qui a dit à l'école ce secret que connaissait tout le quartier, et il pourra être écrit dans le cahier du conseil "on ne dit pas tout le temps à Amélie que son papa est en prison". Il ne s'agit donc plus d'un secret partagé, avec sa composante perverse, mais du partage dans le dialogue, sans trahir la parole donnée avec loyauté à sa mère. Cette inscription dans le conseil a une fonction d'interprétation, levant la censure qui empêchait Amélie de "savoir ce qu'elle savait" y compris dans sa scolarité où ce symptôme était ravageur. Ainsi, elle s'était montrée troublée dans sa temporalité intime tout en tenant sans défaillir sa responsabilité du temps dans la classe. De nouveau, elle peut se repérer dans le temps. La progression scolaire d'Amélie reprend dans la tranquillité nécessaire au travail, elle n'est plus perturbée en classe par ce qui la travaille dans ses préoccupations familiales. Un texte d'un autre enfant est choisi, avec les félicitations d'Amélie à la classe pour avoir choisi ce texte qui évoque Zorro et la mise en prison des méchants. Un mois plus tard, elle-même présentera au choix de texte : "mon papa est en prison. Il a fait une grosse bêtise." Ce texte, devancé d'une voix par un autre texte, ne sera pas publié. Magique autorégulation de la démocratie scolaire ? Les enfants comptent plus vite que les adultes...

J'ai beaucoup aimé le livre d'Isabelle Robin. Sa classe de Pédagogie Institutionnelle investit les enfants des fonctions langagières et leur permet de s'investir comme *parlêtres*, comme le propose le beau néologisme de Lacan. Etre et parler sont pour l'humain porteurs du sens de l'existence. Chaque enfant peut s'investir affectivement en investissant le langage. Pouvoir parler, se parler, s'inscrire dans des commerces actifs avec autrui, lui permet d'essayer de ressaisir avec les autres la manière dont il vit la vie et la classe pour s'en faire une vie de classe partagée avec les

autres. La classe de PI me semble être une vraie classe d'intégration personnelle et scolaire. Elle confirme que l'intégration est active de la part de l'enfant. "Pathéi mathos" disait Eschyle, tu apprendras par l'épreuve, c'est-à-dire éprouvé par le monde tout en le mettant à l'épreuve. Pathos est le même mot que passage. Dans la répétition, c'est toujours nouveau. Articulation Kierkegaardienne permanente entre le stade esthétique et le stade éthique, la classe d'Isabelle Robin, est le lieu d'une véritable formation en mouvement des enfants. Elle donne du mouvement à ce suffixe "-tion" si figé en français, hypostasié. Instructions ministérielles, instruction publique, comment ne pas figer dans une exigence normée l'éducation qui loin de conditionner les enfants doit les conduire vers le monde pour qu'ils le construisent. La classe avec tous ses agencements, ses productions matérielles, ses questionnements, ses dialogues ne confronte pas l'enfant au dilemme compulsif du rapport du sujet au savoir, mais, accueillant le singulier de chaque enfant ouvre à la question de l'absence, de la différence, de la reconnaissance absolue que chacun est incomparable à chaque autre. Elle met les élèves en prise sur les questions du sens et de la vérité au-delà de la signification et de l'exactitude dont se contente ordinairement l'école. De là, une dimension d'aesthesis, de poiesis, se met en jeu, mettant le langage en mouvement de création permanente. Cette kinésis du Logos, comme dit Jean Oury, est en prise directe sur l'automouvement qui habite chaque enfant dans son devenir élève et adulte, assuré du respect de son rythme dans l'appropriation des connaissances avec lesquelles il se construit. L'enfant se met en forme, et au-delà de la forme, accueillant contenu et sens, il existe en son nom propre et parle en première personne dans la logique poétique de la classe. Chaque enfant est un poète. Isabelle Robin et ses collègues, sensibles à la pédagogie institutionnelle et à cette nécessité éthique d'une logique poétique à l'école, soutiennent le désir des enfants, rejoignant Reiner Maria Rilke : "l'homme habite en poète"...

J'ai eu beaucoup de plaisir à lire la qualité de parole des élèves d'Isabelle Robin, j'espère que de nombreux lecteurs en contact avec des enfants, des parents, comme des professionnels, voire des ministres - on peut en rêver - pourront en prendre connaissance.

Ce livre est une mine de délicatesse, de création, de sérieux, qui donne beaucoup de pistes concrètes pour approcher cet enthousiasme épistémophilique grâce auquel, si on leur en laisse la possibilité, les enfants peuvent aller à la conquête du langage et de leur avenir.

Hauteluce, le vendredi 12 août 2011.

Dr Michel LECARPENTIER
Psychiatre à la Clinique de La Borde.
120, route de Tour-en-Sologne.
41700 COUR-CHEVERNY

Bibliographie

- Dalle Evelyne, *L'enfant au miroir de son nom*, éd. L'Harmattan.
- Laffitte René, *Une journée dans une classe coopérative*, éd. Matrice 1997.
- Laffitte René et AVPI, *Mémento de pédagogie institutionnelle*, éd. Matrice, 1999
- Laffitte René et AVPI, *Essai de pédagogie institutionnelle*, éd. Champ Social, 2006.
- Lévinas Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, éd. Poche, 2004.
- Marcelli Daniel, Eligert Stéphanie, *La violence chez les tout-petits*, éd. Bayard, 2010.
- Marcelli Daniel, *Il est permis d'obéir : l'obéissance n'est pas la soumission*, éd. Albin Michel, 2009.
- Oury Jean, *Le collectif : le séminaire de Sainte-Anne*, 2005.
- Pochet Catherine Oury Fernand, *Qui c'est, l'Conseil ?*, éd. Matrice, 1979.
- Pochet Catherine et Oury Fernand, *"L'année dernière, j'étais mort" Signé Miloud*, éd. Matrice 1986.
- Thébaudin Françoise et Oury Fernand, *Pédagogie Institutionnelle*, éd. Matrice 1995.
- Tosquelles François, *Le travail thérapeutique en psychiatrie*, éd. Eres 2009.
- Vasquez Aïda et Oury Fernand, *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle*, éd. Matrice, 1981.
- Vasquez Aïda et Oury Fernand, *Vers une pédagogie institutionnelle*, éd. Matrice, 2001.

Sitographie

www.avpi-fernand-oury.fr Le site de l'Association VPI-Fernand Oury
[http : //www.pedagogie-institutionnelle.eu](http://www.pedagogie-institutionnelle.eu) Site sur la pédagogie institutionnelle en maternelle

Remerciements

Je tiens à remercier et à exprimer ma reconnaissance aux nombreuses personnes qui, par leurs conseils, leurs lectures et relectures des textes, m'ont permis de mener à bien ce travail. Un grand merci donc aux membres d'AVPI, aux enseignants du groupe de pédagogie institutionnelle de Béziers, à Lydie Anderson, institutrice, à Rosa Guimaraes, psychologue clinicienne, au docteur Michel Lecarpentier, psychiatre. Merci aussi à Ariane Mahé pour la couverture de ce livre. Et un merci tout particulier à mon compagnon Jürgen Pilligrath, qui fut quotidiennement à l'écoute de mes "histoires".

Un merci posthume à René Laffitte qui fut à l'origine de ce livre.

Saint-Nazaire, mardi 20 septembre 2011

Isabelle Robin
isabelle.robin@online.de

Table des matières

Préface	5
Introduction.....	11
Présentation d' AVPI - Fernand Oury	15
Chapitre 1 En Très Petite et Petite Sections	17
Matinée de rentrée	18
Quoi de neuf en Très Petite Section (2 ans) et Petite Section (3 ans)	23
Quoi de neuf de début septembre (fin de la première semaine).....	23
Le quoi de neuf dans la même classe, fin avril.....	25
Démarrer un quoi de neuf en maternelle	32
Quelques remarques.....	33
Intermède : Princesse Annamaria	34
Le choix de texte en Petite Section.....	35
Le conseil en classe de Très Petite Section (TPS) et Petite Section (PS)	37
Les "conseils" de septembre	37
Un conseil de fin avril (extraits)	46
Quelques remarques.....	51
Pompon ou comment apprendre avec un chat	53
Ce n'est pas drôle tous les jours !.....	55
Intermède : Arnold-bonbon (Mi-décembre)	61
Chapitre 2 Mathias, du nourrisson à la grande section.....	63
Première année : le caca, la colle et la loi.....	64
Pas de colle sur les jeux... ..	65
"On garde un enfant"... ..	73

La loi de l'école – L'école de la loi	76
Deuxième année : "Moi, Mathias !"	79
Faire : le travail et la production.....	80
Les chemins du prénom : apparition du " je".....	93
La ceinture dorée : une autre forme d'accueil	100
Troisième année : le nom, le symbolique	102
Les chemins de la vie : le grand Mathias.....	105
Le "Joyeux Noël " de Mathias	109
La "bonne année" de Mathias	111
Chapitre 3 L'ATSEM	117
Le jeune enfant, l'école maternelle et l'ATSEM.....	117
Monique, le chemin pour trouver sa place.....	121
Remarques	128
Chapitre 4 Quoi de neuf, découverte du monde et calcul en Moyenne et Grande Sections	131
Un quoi de neuf de mi-septembre.....	132
Quelques remarques.....	135
Un quoi de neuf de mars où les doudous sont encore présents	136
Y a même plus d'quoi d'neuf le vendredi !	139
Quelques remarques.....	142
Mets ça dans la poubelle !	144
Quelques remarques.....	147
Un peu, beaucoup, très beaucoup de marrons	149
Spiderman et Bouffon vert.....	152
Quelques remarques.....	154
Chapitre 5 Lecture, écriture en Moyenne et Grande Sections	157
Choix de texte	158
Au préalable.....	158
Début février	159

La présentation des textes	159
Le vote	164
Démarrer un choix de texte en maternelle	166
Travail sur la phrase-clé en Moyenne et Grande Sections de maternelle	168
Autour de la présentation de lecture	178
Démarrer une présentation de lecture en maternelle	183
De l'évaluation en maternelle : le cahier de réussites.....	184
Exemples en petite section.....	185
Exemples en grande section.....	185
Démarrer le cahier de réussites en maternelle	187
Remarques	188
 Chapitre 6 Le conseil	 191
Le conseil dans une classe de Petite, Moyenne, et Grande Sections de 34 élèves	192
Qui y assiste ?	192
Quand ?	192
De quoi parlons-nous ?	193
Les métiers.....	193
Les critiques.....	200
Les propositions-informations-questions.....	206
Les félicitations-remerciements.....	210
Démarrer un conseil en maternelle	212
La monnaie	213
 Chapitre 7 Amélie : des larmes d'un gros bébé aux mots d'une petite fille	 217
Première année scolaire	218
Deuxième année.....	221
Troisième année.....	234
 Chapitre 8 Et les parents dans tout cela ?	 239
Supprimer le Nesquik !	240

L'école des parents	241
Postface Ecole maternelle et pédagogie institutionnelle.....	245
Bibliographie	259
Remerciements	261
Table des matières	263

Achévé d'imprimer en novembre 2011
sur les presses numériques de La Botellerie imprimerie
à Vauchrétien (Maine-et-Loire)
pour le compte des Éditions Matrice / Champ social

Dépôt légal : novembre 2011